Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
40e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE **HISTORIQUE** **1791-1815**	**Infanterie** **1789-1815**
Auteur : **SOUS-LIEUTENANT EMILE COSTE**	Origine : **S.H.D.** **P.N.**
Référence : **4M46** **1632-1834**	Transcripteur : **Francis CLERGEOT** Date : **Avril 2007**

Ancestramil

40e REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE
HISTORIQUE
1791-1815

CHAPITRE II

SOISSONNAIS DEVIENT 40e REGIMENT D'INFANTERIE

Par application du règlement du 1er janvier 1791, *Soissonnais*, qui se trouvait toujours à Avignon, prit le n° 40.
En mars, le régiment est à Nîmes où il est rejoint par le 1er bataillon qui était depuis peu à Saint-Ambroix.

Au mois de juin, il fait partie de la petite armée qui rétablit la paix dans ce malheureux pays, et force **JOURDAN**-Coupe-Têtes à lever le siège de Carpentras.
Revenu de cette heureuse expédition, le 40e rentre à Avignon et y reste jusqu'en janvier 1792.
Envoyé à Grenoble, il fut abandonné en février par tous ses officiers à l'exception de cinq. Les soldats ne désertèrent pas leur drapeau.

ARMÉE DU MIDI

Le régiment comptait environ 1 300 hommes lorsqu'il fut désigné pour l'armée du Midi.
Les 25 000 hommes de cette armée, commandée par le lieutenant général **MONTESQUIOU**, étaient cantonnés aux environs des camps qu'ils devaient occuper et qu'on ne pouvait former, faute d'objets nécessaires à leur établissement.

Il y avait 6 000 hommes sur le Var, 6 000 dans la vallée de l'Ubaye à Tournoux et Barcelonnette, aux ordres du général **d'ANSELME** ; 7 000 hommes au fort Barraux et à Grenoble, sous le commandement du lieutenant général **de ROSSI** ; 1200 hommes couvrant Lyon sous les ordres du général **DUMUY**, et occupant le camp de Cessieux près la Tour du Pin et celui de Quirieu sur le Rhône.

MONTESQUIOU avait divisé ses troupes le 1er octobre 1792 en deux armées : Alpes et Pyrénées.
Par une marche habile et énergiquement dirigée, il pénétrait dans la Savoie avec la première de ses armées, et s'emparait de Chambéry, tandis qu'avec la deuxième, le général **d'ANSELME** occupait le comté de Nice.

Le 1er juillet, le 1er bataillon du 40e était au camp de Barraux aux ordres du lieutenant général **DUMUY**.

Commandé par le général **de ROSSI** et avec l'aide du 23e, il se porta sur Montmélian, qui ouvrit ses portes le 23 et s'avança sur Conflans, au débouché des Bauges.

Le 23 octobre il était cantonné en Maurienne ; le 2e bataillon se trouvait à Embrun.

Archives Tramil

Quand les hostilités commencèrent sur le Rhin, le régiment se mit en marche pour rallier l'armée du général **CUSTINE**.

LE 40e A L'ARMÉE DU RHIN

Le 2e bataillon (janvier-novembre 1793)
Le 1er bataillon partit le 9 décembre avec un effectif de 768 hommes et arriva à Belfort du 29 décembre au 3 janvier 1793. Il fut immédiatement envoyé à Fort Louis.

Le 2e bataillon, fort de 681 hommes, commandé par le chef de bataillon **LUSIGNAN**, se rendit au commencement de février 1793 au camp de Lauterbourg, où il fit partie de la 2e division aux ordres du général **FERRIERE** (2e brigade).
Au commencement de 1793, l'armée du Rhin se trouvait aux environs de Francfort, très aventurée en pleine Allemagne.
Au lieu d'attendre les masses allemandes dans une admirable position défensive, **CUSTINE**, nommé commandant en chef au commencement de novembre, perdit la tête, s'exagéra les forces de l'ennemi et, craignant d'être coupé de l'Alsace, se retira précipitamment sur Landau et Wissembourg.

L'avant-garde des Français occupait Frakenfeld, Scheid et Nieder-Otterbach ; la droite était à Lauterbourg sous **FERRIERE**, le centre au camp de Geisberg, la gauche à celui de Lambach.

45000 Prussiens étaient réunis autour de Mayence, sous le commandement immédiat du roi de Prusse, et une armée d'observation à peu près d'égale force, commandée par **BRUNSWICK** et **WURMSER**, campait en face de **CUSTINE**.
Les Prussiens de **BRUNSWICK** occupaient Deux-Ponts, Kaiserslautern et Neustadt ; leurs avant-postes éclairaient la vallée de la Queich.
Les Autrichiens, sous **WURMSER**, étaient retranchés dans la forêt de Germersheim ; leur avant-garde à Hardt, Hilsheim et Hersheim ; leur pont sur le Rhin à Philippsbourg.
CUSTINE n'était plus le général entreprenant de la campagne précédente.
Après avoir été trop hardi, il était devenu trop circonspect.
Les soldats avaient toujours confiance en lui ; il n'en avait plus en eux.
En raison des nouveaux renforts nous pouvions empêcher la prise de Mayence.
Le corps de **WURMSER**, disséminé sur les deux rives de la Queich, pouvait être battu et rejeté sur la droite du Rhin.
Le pays, avec ses bois, ses montagnes, ses vignes, ses défilés, se prêtait admirablement à l'offensive pour des jeunes troupes qu'on aurait pu opposer, en bataille rangée, aux armées prussienne et autrichienne réunies.
CUSTINE la savait ; mais tracassé, dénoncé par les représentants du peuple, moralement affaibli, il ne se senti plus la force de continuer la lutte et donna sa démission.
La Convention l'appela au commandement de l'armée du Nord.
DIETTMANN, qui lui succéda, fut placé sous les ordres du général **HOUCHARD**, auquel on remit le commandement des deux armées du Rhin et de la Moselle.

HILSHEIM
(17 mai 1798)

Le 17 mai, **CUSTINE**, se croyant sûr du succès, voulut, avant son départ, enlever un corps autrichien qui s'était avancé jusqu'à Rheinzabern.

La division **FERRIERE** était chargée de ce coup de main, et devait couper la retraite au corps que l'on espérait surprendre. Malgré les positions prescrites à l'armée de la Moselle pour protéger l'opération, malgré le nombre des troupes qui furent mises en mouvement, l'affaire fut complètement manquée.
Elle le fut par les fautes du général chef d'état-major, dont le peu d'expérience amena un énorme encombrement à Steinfeld, par la fatigue et le retard des diverses colonnes, et la coupable inaction du général **FERRIERE**.

Après le départ de **CUSTINE**, quelques changements eurent lieu dans l'organisation de l'armée du Rhin.
Le nombre de ses divisions fut porté à 5.
La division **FERRIERE** prit le n° 1 et le bataillon du 40e passa à la 1re brigade de cette division (général **MICHAUD**).

Le successeur de **CUSTINE** ne conserva pas longtemps un commandement qui était trop au-dessus de ses forces.
Il fut remplacé un mois plus tard par *Beauharnais.*
Le seul parti à prendre était de marcher résolument au secours de Mayence.

Le 19 juillet, le général **BEAUHARNAIS** quitte sa position de la Lauter pour s'approcher de la Queich.

Le 22 juillet, l'ennemi est attaqué en avant de Landau et, malgré la résistance la plus vive, toutes ses positions sont enlevées à la baïonnette.
Mais, au lieu de profiter de ses succès et de marcher aussi rapidement que les circonstances le voulaient et que sa supériorité numérique le permettait, **BEAUHARNAIS** perdit son temps à attaquer, avec les précautions les plus minutieuses, les petits détachements que l'ennemi avait répandu dans les montagnes et les forêts de Germersheim.

Le 23, Mayence capitulait.
Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour nos généraux.
La situation était en effet désespérée.
Aux ennemis victorieux nous ne pouvions opposer que 50000 soldats désorganisés, effrayés par leurs échecs, découragés par l'incapacité de leurs chefs.
Le pays lui-même se tournait contre nous.
La trahison était partout.
En face, un ennemi ardent, exalté par ses succès ; derrière et à ses côtés, un pays mal disposé, une conspiration sourde qui entravait nos mouvements et livrait nos places.
L'armée du Rhin semblait perdue.
Heureusement, des officiers encore inconnus et qu'attendait un avenir plein de gloire, **GOUVION-SAINT-CYR** et **DESAIX**, combattaient vaillamment à notre arrière garde pour donner au gros de l'armée quelques heures de répit.
Heureusement aussi, les chefs des deux armées ennemies étaient loin de s'entendre. Entre **BRUNSWICK** et **WURMSER** il y avait plus que la jalousie de deux rivaux, il y avait encore la haine de l'Autrichien pour le Prussien.

Pendant le mouvement de retraite, **FERRIERE**, dénoncé aux représentants du peuple par ses propres troupes qui l'accusaient d'incapacité, fut remplacé par le général **GILLOT**.
BEAUHARNAIS lui-même, comprenant la gravité de la situation et sentant qu'il inspirait peu de confiance à l'armée, demanda à être déchargé de son commandement, parce

Amicestrami

qu'il avait, disait-il, « le malheur de faire partie d'une classe ci-devant privilégiée, et qui, par la conduite du plus grand nombre de ses membres, avait inspiré à l'opinion publique une méfiance légitime* ».

Il eut pour successeur (29 septembre) le général **LANDREMONT**.

L'armée occupait la rive droite de la Lauter, ligne de défense trop longue pour une armée si peu aguerrie et si peu manœuvrière.
Le 21 août, après une nouvelle tentative infructueuse, nous étions obligés de nous enfermer dans Lauterbourg. L'ennemi occupait la forêt de Bien Wald.

*Lettre de **BEAUHARNAIS** à la Convention du 13 août 1793.

LAUTERBOURG

(12 septembre 1793) le sergent **TAYTARD**.

Le 12 septembre à 4 heures du matin, le général **GILLOT** l'attaqua dans cette forêt. Il format ses troupes sur trois colonnes.

La droite, conduite par **DESAIX** (nommé général de brigade depuis quelques jours), se porta sur Berg et enleva le poste de la Chapelle ; la gauche, sous **MICHAUD**, déboucha de Scheibenhaud et poussa jusqu'à Büchelberg ; le centre, commandé par **GILLOT**, s'avança sur Langen-Kandel.
L'ennemi fut repoussé de la forêt.
On encloua plusieurs pièces ; malheureusement, les troupes, faute de munitions, durent rentrer dans les retranchements de Lauterbourg.
Les pertes de l'ennemi dans cette journée furent de 1500 hommes. Les nôtres de 10 morts et 6 blessés.
Le 2^{e} bataillon du 40^{e} fit partie de la colonne aux ordres du général **MICHAUD**.

Un sergent de ce bataillon, nommé **TAYTARD**, se signala par une présence d'esprit, un courage et une générosité qui lui valurent de justes éloges.
S'étant un peu éloigné en avant de la ligne des tirailleurs, il se trouve tout à coup en présence de deux soldats autrichiens qui le couchent en joue.
Sans perdre sa présence d'esprit, il abat d'un coup de fusil celui qui se trouve le plus à portée, puis se précipite sur l'autre intimidé par tant d'audace, lui met la baïonnette sur la poitrine, le force à rendre ses armes, lui ordonne de ramasser celles de son camarade, et le conduit ainsi au quartier général.
Chemin faisant, nos deux hommes rencontrent une troupe de volontaires de divers bataillons ; des menaces, des cris de mort sont bientôt proférés, et on aurait infailliblement fait un mauvais parti à l'Autrichien, si **TAYTARD** ne s'était bravement placé devant son prisonnier, pour lui faire un rempart de son corps.
Après avoir accordé la vie à son ennemi, les armes à la main, notre héros exposait la sienne pour protéger son prisonnier sans défense.
Cette hardie contenance en imposa aux volontaires ; et le sergent **TAYTARD** put amener l'Autrichien au quartier général, plus fier de ce résultat qui épargnait à ses camarades la honte d'une lâche action, que de sa courageuse conduite devant ses deux adversaires.

Ancestramil

Vers la fin de septembre, le 2e bataillon du 40e faisait encore partie de la 1re brigade, dont le général **MICHAUD** venait de quitter le commandement pour prendre celui de la 4e division.
L'armée, continuant sa retraite, se retira successivement sur la Moder, sur la Zorn, puis derrière la Stoffel.

LE 2e BATAILLON PASSE A L'ARMÉE DE LA MOSELLE
(10 novembre 1793)

Le 10 novembre, 23 bataillons passèrent à l'armée de la Moselle ; Le 2e bataillon se trouva de ce nombre et fut dirigé sur Saverne.

Son effectif à cette époque était de 778 hommes dont 596 présents.

FORT-LOUIS
(janvier-novembre 1793)

Le 1er bataillon n'avait pas quitté Fort Louis. Le 17 octobre, cette petite place avait été investie par un corps autrichien de 7000 hommes et 4 escadrons.
La garnison, commandée par le général de brigade **DURAND**, s'élevait à 3270 hommes, dont 2550 seulement étaient en état de combattre.
Le 10 novembre à 8 heures du matin, 98 bouches à feu dirigées contre cette forteresse commencèrent à la bombarder et continuèrent jusqu'au 13 à 6 heures du soir.
L'artillerie des remparts répondit avec vigueur, mais dès le 13 elle se trouva entièrement démontée.
12 000 bombes, obus ou boulets avaient réduit la ville en cendres.
Les casernes furent seules préservées de l'incendie par les efforts courageux du 1er bataillon du 37e de ligne.

Le 14 novembre, la place capitula, la garnison sortit avec les honneurs de la guerre, mais prisonnière de guerre.
Conduite en Hongrie, elle fut échangée qu'à la fin de 1796.

LE 2e BATAILLON A L'ARMÉE DE LA MOSELLE
(novembre 1793-avril 1794)

Le 10 novembre 1793, le 2e bataillon du 40e de ligne avait quitté l'armée du Rhin pour faire partie de celle de la Moselle.
Cette dernière armée, forte d'environ 35000 hommes, était commandée par un général de 25 ans, à peu près inconnu jusqu'alors, mais passionnément aimé par ses soldats et dont **CARNOT** avait pronostiqué le brillant avenir, **HOCHE***.
Le commandement de l'armée de la Moselle avait été confié à **PICHEGRU**, dont les talents militaires s'étaient affirmés pendant la retraite précédente, et qui serait devenu un grand général, si sa froide ambition n'avait fait de lui un mauvais citoyen.
HOCHE avait les Prussiens en tête et **PICHEGRU** les Autrichiens.
Le plan de **CARNOT** de s'emparer de la chaîne des Vosges, de séparer les Autrichiens des Prussiens et de tomber ensuite sur l'une des deux armées pour l'écraser avec des forces supérieures.
HOCHE, qu'on avait chargé de cette difficile opération, avait communiqué à l'armée un grand enthousiasme**.

Amestramil

Les soldats enflammés par l'ardeur de leur nouveau chef, désireux de reconquérir le terrain perdu, n'eurent plus qu'un cri : « Landau ou la mort. »
Leur général plein de confiance écrivait à **PICHEGRU**, avant d'attaquer **BRUNSWICK** dans ses fortes positions de Kaiserslautern :
« Enfin je tiens les ennemis à la gorge et demain je les saigne. »

*__CARNOT__ avait dit de lui : « Ce sergent ira loin. »

Le bataillon du 40e arrive à l'armée quand elle sortait de ses cantonnements pour l'expédition de Kaiserslautern (10 novembre).

Il fit partie de la brigade du général **JACOB** dirigée sur Oberbronn pour agir sur l'extrême droite des Autrichiens pendant les opérations de l'armée du Rhin.
Repoussé dans toutes les directions par les efforts de cette armée, l'ennemi avait pris, le 9 décembre, la position d'Haguenau, le long de la Moder retranchée à l'avance par trente redoutes et de nombreux. **JACOB** essaya plusieurs fois, mais sans succès, d'enfoncer la droite à Reichshoffen ; à la suite de cet échec, qui fit manquer une attaque sur Woerth, il fut remplacé par **LEFEBVRE**.

22 décembre.
Les jours suivants notre division et celle de **TAPONNIER** se battirent courageusement mais encore sans résultat. Les difficultés que présentait une attaque de front sur la position de la Moder, firent alors prendre la résolution d'enlever de vive force les redoutes de Woerth et de Frœschwiller.

Les divisions **LEFEBVRE** et **TAPONNIER** de l'armée de la Moselle furent chargées de cet assaut, et l'exécutèrent le 22 décembre avec un magnifique entrain.
Le succès qu'elles remportèrent fut décisif pour la campagne.
Forcé sur sa droite, l'ennemi évacua Gundershoffen, Haguenau, Bischwiller et Drusenheim, pour se retirer sur Wissembourg.

L'armée du Rhin, les divisions **LEFEBVRE** et **TAPONNIER** le poursuivirent vivement et lui prirent des canons, des bagages et 1000 prisonniers.
Pour obtenir plus d'ensemble dans les opérations, les armées du Rhin et de la Moselle, dont la jonction avait été la conséquence des combats précédents, furent placées sous le commandement en chef de **HOCHE. WURMSER** et **BRUNSWICK** s'étaient aussi rapprochés ; mais tandis que les troupes françaises, pleines d'ardeur, réunies par une étroite discipline sous la main d'un chef aimé et riche d'expérience, attendaient impatiemment de nouveaux succès, nos adversaires étaient affaiblis par la jalousie des deux généraux en chef et les haines qui divisaient les soldats eux-mêmes.

Les Prussiens et les Autrichiens occupaient une position formidable.
Couverts au Sud par la Lauder, à l'Est par le Rhin, au Nord par la Queich qui leur servaient de fossés, et appuyés à l'Ouest à l'énorme muraille des Vosges, nos ennemis étaient comme dans un vaste camp retranché.
Croyant tenir le succès, ils eurent l'imprudence d'en sortir pour prendre l'offensive.

En face d'eux, les divisions **TAPONNIER** et **LEVEBVRE** s'étendaient entre Stei et Ingelsheim ; celles des généraux **HATRY** et **FERINS** entre ce dernier village et Oberlauterbach.

La bataille s'engagea le 26 décembre 1793.
FÉRINS tourna la gauche des Autrichiens et les rejeta sur les hauteurs de Geisberg.
Leur première ligne, déployée à mi-côte, fut vigoureusement attaquée à la baïonnette, culbutée et mise en déroute par la division **HATRY**.
La deuxième ligne, placée sur la crête des hauteurs, défendue par de l'artillerie et une nombreuse cavalerie, ne put arrêter l'impétuosité de nos bataillons ; à droite, **DESAIX** et **MICHAUD** marchaient sur Lauterbourg et Schleithal et s'en emparaient après quatre heures d'un combat acharné.
Les alliés, forcés sur tous les points, se retiraient en désordre sur Wissembourg et Alstadt.

Les divisions **HATRY, TAPONNIER et LEFEBVRE** bivouaquèrent sur le champ de bataille, celle de FÉRINS devant Alstadt et le Fort Louis.
Le combat de Geisberg coûta à l'ennemi 300 hommes tués ou blessés, 300 prisonniers, 2 drapeaux, 26 canons et 24 caissons.
Notre perte s'éleva à 80 hommes tués et 160 blessés.

Tous les corps rivalisèrent d'ardeur, le 2e bataillon du 40e se distingua d'une manière exceptionnellement brillante.
En tête de deux colonnes dirigées par le général **LEFEBVRE**, il fit des prodiges de valeur et, malgré les boulets et la mitraille, chassa l'ennemi de position en position pendant une lieue.

Le grenadier CASTELET

Le grenadier **CASTELET** tomba blessé d'un biscaïen ; un de ses camarades lui ayant donné un peu d'eau-de-vie, il reprit quelque force, se releva et retourna au combat ; mais épuisé bientôt par une grande perte de sang, le courageux soldat tomba de nouveau en s'écriant :
« Je m'en fous, nous sommes vainqueurs, vive la France ! »

La bataille de Geisberg eut les plus heureuses conséquences.
Les Autrichiens repassèrent le Rhin à Germersheim et les Prussiens, restés seuls en face des Français victorieux, évacuèrent Wissembourg, levèrent le siège de Landau et ne s'arrêtèrent qu'à Mayence.
Le 28 décembre, l'armée française entra en triomphe à Landau qui avait pu resté français grâce à l'héroïsme de sa garnison.

Le 29 décembre, la division **LEFEBVRE** fut envoyée sous Fort Louis pour coopérer à la reprise de cette forteresse.
Le 4 janvier 1794, les troupes désignées pour en faire le siège étaient réunies autour de la place. Le 2^{e} bataillon du 40^{e} occupait Mannheim.
Dans la nuit du 17 au 18 janvier, les Autrichiens évacuèrent Fort Louis et en firent sauter les fortifications*

Par suite d'un arrêté du 7 janvier du Comité de salut public, les armées du Rhin et de la Moselle devant de nouveau agir indépendamment l'une de l'autre, la division **LEFEBVRE** rejoignit cette dernière dans le Palatinat. Le 2^{e} bataillon du 40^{e} suivit cette division à Frankenthal.

Le 30 janvier 1794, l'armée de la Moselle quitta le Palatinat.

Ancestramil

Un corps de 17 000 hommes formant 3 divisions, sous les ordres du général **MOREAU**, fut dirigé sur Trèves par Kaiserslautern et Heidelberg.
Trois autres divisions se replièrent sur Neustadt, Anweiler, Pirmasens et Deux-Ponts pour se porter sur Thionville.
Le 2e bataillon du 40e de ligne, fort de 396 hommes, marcha sur Thionville.

Le corps dirigé sur Trèves se trouvait à la hauteur de Saint Wendel, lorsque, par suite de l'ajournement de l'expédition, on suspendit la marche.
Les troupes, décimées par les fatigues, le feu de l'ennemi, prirent leurs quartiers d'hiver dans les environs de la Sarre et de la Blies, et goûtèrent un repos glorieusement gagné. On employa l'hiver à les réorganiser.
Vers la fin de mars, on s'occupa de la formation de l'infanterie en demi-brigades, conformément au décret du 26 février 1793.

Le 19 février, l'armée formait toujours 6 divisions ; l'avant-garde sous le général **LEFEBVRE** était à Mitzervize ; le 2e bataillon du 40e qui en faisait partie était cantonné à Kalmestroff et ne comptait que 430 hommes sous les armes.

Le 21 février, **JOURDAN** est nommé chef de l'armée de la Moselle en remplacement de **HOCHE**.
Son premier soin est de faire occupé Kaiserslautern, qui avait été confié à l'armée du Rhin, et de porter 20 000 hommes en avant de Longwy pour s'emparer d'Arlon.
Le 25, 12 000 ennemis attaquent nos avant-postes aux environs d'Apach et sont repoussés.

*. Fort Louis avait capitulé le 14 novembre 1793. La garnison, dont le 1er bataillon du 40e faisait partie, avait été faite prisonnière de guerre.

Le 30, le corps destiné à l'expédition d'Arlon était réuni à Longwy et comprenait 3 divisions : **LEFEBVRE, CHAMPIONNET** et **MORLOT**, sous les ordres du général **HATRY**.
Le 2e bataillon, qui comptait alors 816 hommes sous les armes, faisait toujours partie de la division **LEFEBVRE**.
Trois autres divisions, aux ordres des généraux **AMBERT, DESBUREAUX** et **MOREAU**, venaient d'occuper Kaiserslautern, Schrerberg et Neunkirchen.

Les Autrichiens, forts de 13000 hommes d'infanterie et 3000 hommes de cavalerie commandés par **BEAULIEU**, occupaient les hauteurs qui défendent Arlon.
Le 17 avril, le corps du général **HATRY** marcha sur cette ville.
La division **LEFEBVRE** attaqua vigoureusement le pont d'Aubange et culbuta les avant-postes ennemis.

Le 18 avril, les divisions **LEFEBVRE** et **MORLOT** s'élancent à l'assaut des redoutes autrichiennes, tandis que celle du général **CHAMPIONNET** s'emparait de Tornich.
Le mouvement de cette division et le magnifique entrain de nos bataillons s'avançant au pas de charge, épouvantèrent l'ennemi, qui se retira sur Luxembourg, poursuivi pendant quelques lieues et nous abandonnant 3 caissons.
Le général **HATRY** prit position devant Arlon et s'empara des immenses magasins de l'ennemi.

Le 30 avril, nos divisions, attaquées par 30000 hommes, sont obligées de se repliées sur les hauteurs de Mossaney.
Le lendemain 1er mai, la 1re division, sous le général **LEFEBVRE**, fut placée à Tiercelet.

Coup d'œil sur l'organisation de l'infanterie pendant la Révolution ; Décret du 26 février 1793.
En exécution du décret du 26 février 1793, le 2e bataillon du 40e de ligne fut versé dans la 80e demi-brigade, qui passa bientôt à l'armée de Sambre et Meuse et qui envoya, en 1795, ses trois compagnies de grenadiers en Italie, où elles ont concouru à la formation du brave 32 e.
.
Le 1er bataillon forma la 79e demi-brigade de bataille, qui, après diverses transformations, est devenu, en 1820, le 17e régiment de ligne.

En 1791, la France ne pouvait jeter sur ses frontières que 160000 hommes.
Et pourtant une coalition formidable s'était formée contre elle.
Un décret, du 25 janvier 1791, avait ordonné un premier contingent de 100 000 volontaires nationaux organisés en bataillons.
Une nouvelle levée, prescrite par le décret de la Convention nationale du 1er février 1793, porta bientôt à 593 le nombre des bataillons de volontaires qui devaient aller grossir les rangs des défenseurs e la patrie.
L'élite de la jeunesse des villes et des campagnes répondit avec enthousiasme à cet appel. Les drapeaux de ces bataillons portaient cette inscription : Le peuple français debout contre les tyrans.

Une loi de la Convention nationale du 26 février 1793 supprima les régiments et les remplaça par des demi-brigades.
Les demi-brigades de ligne ou de bataille devaient être formées par l'amalgame de deux bataillons de volontaires et d'un bataillon des anciens régiments ; les demi-brigades légères, par l'amalgame de deux bataillons de volontaires et d'un bataillon de chasseurs.
Cette organisation ne fut définitivement exécutée qu'en vertu d'un nouveau décret du 24 janvier 1794, conforme au précédent.

On forma d'abord 198 demi-brigades de ligne ou de bataille et 15 demi-brigades légères.
Ces nombres, qui plus tard devaient être portés à 209 pour les premières et 40 pour les secondes, atteignirent successivement des proportions colossales.
C'est ainsi que l'on compte, sous des noms divers, 254 demi-brigades de bataille et 42 demi-brigades légères.

Quelques-unes ne purent être organisées, ce qui réduisit à 205 les demi-brigades de ligne ou auxiliaires et à 35 les demi-brigades légères qui furent réellement créées de 1793 à 1796.
L'envahissement d'une partie de nos frontières et les premières guerres de la Révolution ne permirent pas de compléter immédiatement cette organisation.
Elle ne fut définitivement effectuée qu'en vertu d'un nouveau décret du 17 pluviôse an II (5 février 1794) qui ordonna l'embrigadement définitif de toutes les demi-brigades.

Le drapeau national, qui avait été adopté en 1792, était composé d'un grand carré d'étoffe de soie, sans ornements ni broderies.
Il était coupé en trois parties par les couleurs rouge, blanche et bleue, et attaché à une hampe terminée par une flèche en fer doré.

Ancestramil

CHAPITRE III

LE 40e OUS LA REPUBLIQUE ET L'EMPIRE
(1793-1815)

40e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE BATAILLE
1er octobre 1793 – 17 octobre 1796

FORMATION DE LA 40e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE DE BATAILLE
ARMEE DES PYRENEES OCCIDENTALES.

La 40e demi-brigade fut formée à Saint-Jean-Pied-de-Port le 1er octobre 1793, conformément à la loi u 26 février précédent, de l'amalgame du 2e bataillon du 20e régiment de ligne, du 3e bataillon des Landes et du 3e bataillon des Hautes-Pyrénées.
Elle fit partie de la division de gauche de l'armée des Pyrénées-Occidentales, où servaient déjà les bataillons dont elle était composée.
Cette division, commandée par le général **DUBOUSQUET**, était campée en avant de Saint-Jean-Pied-de-Port, et opposée à une division espagnole maîtresse des principaux passages de la frontière.

La Convention n'avait jamais cru à un danger ni à une attaque immédiate du côté de l'Espagne.
La nation espagnole n'obéissait qu'à contrecœur à une politique dictée uniquement par l'intérêt dynastique.
La guerre n'eut donc pas le caractère d'ardeur et d'enthousiasme qu'elle devait avoir sur d'autres frontières, et ce fut heureux pour la France, qui n'avait de ce côté ni armée régulière, ni généraux, ni vivres.
Il y avait, il est vrai, les Pyrénées, sur lesquelles une armée ne tentera jamais d'opérations sérieuses, bien que cette chaîne présente à ses deux extrémités des points accessibles et des passages qu'on peut forcer. C'est par là que les Espagnols tentèrent d'entrer en France.
Jusqu'au 3 juin 1794, peu de faits importants à signaler.

PRISE DU COL D'ISPÉGUY
(3 juin 1794)

Au mois de juin, le général **MULLER**, cédant aux impérieuses sollicitations des représentants du peuple et à l'impatience des troupes, ordonna aux divisions de gauche et du centre de s'emparer des cols de Bédéritz, d'Ispéguy et de Maya, principaux passages de la vallée de Bastan, sur laquelle il avait résolu de diriger ses premières attaques.
La 40e demi-brigade, commandée par le chef de brigade **LEFRANC***, fut chargée d'emporter le col d'Ispéguy. La position était à peu près inexpugnable.
Des ouvrages en pierre sèche dominaient tous les sentiers aboutissant au col.

LEFRANC (Jacques), né le 4 novembre 1750, à Mont-de-Marsan (Landes), entra comme soldat, dans le régiment de Béarn infanterie, le 26 février 1769, et fut congédié le 14 novembre 1775.
Son goût prononcé pour la carrière des armes le rappela bientôt sous les drapeaux.

Ancestrami

Il entra de nouveau, comme soldat, dans le régiment du Dauphiné le 13 mai 1776, y obtint les épaulettes de grenadier le 1er juin suivant, fut nommé caporal un an après et devint sergent le 1er mai 1780.
Il fit partie de l'expédition dirigée contre Genève en 1782, sous les ordres du **marquis de JAUCOURT**, fut promu adjudant sous-officier le 31 mai 1784, porte-drapeau le 22 juillet 1786, et sous-lieutenant de grenadiers le 31 juillet 1787.
Il était passé dans la gendarmerie nationale le 19 juin 1791, lorsque le choix de ses concitoyens l'éleva au grade de chef du 3e bataillon des Landes le 13 janvier 1793.
Devenu chef de la 40e demi-brigade le 30 vendémiaire an II (21 octobre1793), il s'illustra à la tête de ce corps dans tous les combats qui eurent lieu à l'armée des Pyrénées Occidentales depuis le commencement des hostilités jusqu'à la paix signée au mois de thermidor an III (juillet 1795).
Le 2 pluviôse an II (21 janvier1794), à la tête de 200 hommes d'élite, il enleva à la baïonnette la redoute d'Harriette près d'Ispeguy. Le 13 prairial suivant, il commandait la colonne qui enleva les redoutes de Bedantz.

Aux journées de 6, 7, 8, 9, et 11 thermidor (juillet) de la même année, il était encore à la tête de cette redoutable colonne qui s'empara de la vallée de Bastan et du camp retranché des Espagnols. Après le traité de Bâle, il se rendit avec son corps à l'armée de l'Ouest, où il fit la campagne de l'an IV. Passé chef de la 27e demi-brigade par suite du nouvel amalgame, le 27 vendémiaire an V, il fut embarqué le 20 pour faire partie de la 1re expédition d'Irlande. Au retour de cette expédition, il passa à l'armée des côtes de l'Océan cette année et la suivante. A la reprise des hostilités contre l'Autriche, la 27e demi-brigade fut envoyée à l'armée d'observation du Danube, qui prit plus tard le nom d'armée du Rhin, sous les ordres du général en chef **MOREAU**.
Attaché pendant la campagne de l'an VII, à la division **RICHEPANSE**, il repoussa vigoureusement l'ennemi pendant la retraite et s'y fit remarquer par ses talents militaires.
Sa bravoure à toute épreuve lui valut les éloges les plus flatteurs du général **SAINTE-SUZANNE** après le glorieux combat d'Erbach, livré le 20 floréal an VIII (10 mai 1800).
Réputé l'un des meilleurs chefs de corps de l'armée, il refusa plusieurs fois le grade de général que lui offrit le général en chef **MOREAU**.
La campagne de l'an IX lui fournit une nouvelle occasion de faire briller sa valeur.
Il se signala surtout à la bataille de Hohenlinden le 12 frimaire, ainsi qu'aux combats de Wolksbruck et de Lambach. En récompense de ses brillants services, le Premier Consul lui décerna un sabre d'honneur le 13 ventôse an IX (4 mars 1801). L'année suivante, il fut élu député au Corps législatif et obtint le grade de général de brigade à la promotion du 3 germinal an IX (24 mars 1801).
Placé comme membre de droit dans la 11e cohorte de la Légion d'honneur il en fut nommé commandant le 23 prairial an XII (12 juin 1804).
Pendant la guerre de l'an XIV contre la 3e coalition continentale, il fut attaché à l'armée du Nord, puis, à la suppression de cette armée, il passa au 2e corps de réserve de la grande armée, prit part à tous les combats qui eurent lieu et fut blessé grièvement à celui de Golymin le 26 décembre 1806.
Rentré en France pour raison de santé, à la suite du traité de paix de Tilsitt (juillet 1807), l'empereur l'attacha le 6 novembre 1807 au corps d'observation des côtes de l'Océan qui pénétra en Espagne bientôt après. Le 7 mai 1808 on dut à sa fermeté la prise de l'arsenal de Madrid, qu'il emporta de vive force, à la tête des grenadiers, après avoir tué le commandant
Ce trait de courage sauva la vie à des milliers de Français qu'on mitraillait dans les rues.

Le général **LEFRANC** passa ensuite sous les ordres du général **DUPONT**, fut fait prisonnier par les Espagnols insurgés à la suite de la capitulation de Baylen, et périt dans les prisons de Malaga en Andalousie, le 5 novembre 1809, par suite de la fièvre pestilentielle, qui s'y était déclarée.

LEFRANC divisa sa troupe en trois colonnes.
Elles surmontèrent avec une ardeur incroyable toutes les difficultés que présentait le pays et attaquèrent ensuite à la baïonnette de front et de flanc avec une admirable intrépidité les divers postes retranchés.
A 6 heures du matin, 7 de ses postes étaient entre nos mains et les Espagnols en pleine déroute fuyaient vers Irun, laissant 60 morts et 80 prisonniers sur le champ de bataille.
Les vainqueurs n'avaient à regretter que 4 morts parmi lesquels 1 officier et 20 blessés dont 4 dangereusement

Le 14 juin, le général **MONCEY**, nommé général de division, prit le commandement de la division de gauche ; la division du centre fut confiée au général ? et le général ? passa à celle dite « des vallées ».

Le 11 juillet 1794, la 40e demi-brigade prit part à l'attaque du camp des émigrés.

Le 24 juillet, elle contribua à la conquête de la vallée de Bastan ; son chef de brigade **LEFRANC** fut au nombre des personnes citées par les représentants du peuple comme s'étant particulièrement distinguées.
Le 27 juillet, le 3e bataillon de la 40e demi-brigade marcha sur avec le général **MONCEY**.

Le 30 juillet, les divisions **MONCEY** et ? réunies franchirent le défilé de la montagne d' ? où nos soldats firent des prodiges d'énergie.

Le 9 août 1794, le commandement de l'armée passa dans les mains de **MONCEY**.
Le choix ne pouvait être plus heureux.
Envoyé sur les Pyrénées avec l grade de chef de bataillon le futur duc de Castigliano s'était distingué à la défense du camp d'Hendaye, et s'imposait au choix des représentants du peuple, par sa connaissance approfondie du ? de la guerre, sa froide valeur et sa confiance imperturbable.
Le nouveau général en chef proposa de prendre l'offensive, et d'agir hardiment sur la droite des Espagnols par la vallée de Roncevaux.
Mais pour exécuter ce plan, il fallait mettre en jeu ? colonnes, dispersées sur une étendue de 25 lieues, dans des vallées qui n'avaient pas entre elles de communications transversales.
Ce plan fut approuvé néanmoins, et l'armée française commença ses opérations le ? octobre.
La colonne ?, qui formait l'avant-garde, força, au milieu d'un ouragan terrible, les défilés de Roncevaux, défendus par 4 000 Espagnols.
Les ? de **CHARLEMAGNE** étaient vengés ; les représentants du peuple firent abattre la pyramide élevée en commémoration de la défaite de la chevalerie française.
Le ? la 40e demi-brigade prenait une part active à la défaite d'un corps espagnol près de ?.
Le 13 juillet, elle marche sur ?

Le 17 juillet, elle entre dans Bilbao, après un combat où elle se fait particulièrement remarquer.

Le 27 juillet 179 elle marche sur Miranda-del- ? ; du 31 au 17 août, elle rentre à Saint-Jean-Pied-de-Port.
La nouvelle de l'armistice, bientôt changé en paix définitive, annulait les progrès de l'armée française.

ARMEE DE L'OUEST
Septembre 1796-mars 1797)

La 40e demi-brigade fut désignée pour l'armée de l'Ouest. Elle partit de Saint-Jean-Pied-de-Port le 9 septembre, se dirigeant sur Saint-Sever, où s'organisait la ? division destinée à cette armée.
Elle fut attachée à cette division et se mit en route pour ? du 11 au ? septembre.
Lors de son départ, elle comptait 1395 hommes présents ; son effectif s'élevait à 1227 hommes.

Jusqu'au 21 avril 1796, ses 3 bataillons sont cantonnés à ? ; à cette époque, la 40e demi-brigade passe à l'armée des Côtes de l'Océan division de l'Ouest, 6e subdivision. Ses 3 bataillons sont cantonnés dans la Loire Inférieure.
Le ? germinal de l'an ?, le général en chef de l'armée des Côtes de l'Océan, ?, fait passer sur la rive droite de la Loire 6 demi-brigades et plusieurs bataillons qui étaient employés dans la Vendée. La 40e e rend à Nozay.
A la 2e formation du 17 octobre 1796, la 40e demi-brigade devient 27e demi-brigade de ligne.

****

40e DEMI-BRIGADE d'INFANTERIE DE LIGNE
ARMEE D'ITALIE
(7 novembre 1796 – 6 juin 1797)

FORMATION DE LA 40E
DEMI-BRIGADE DE LIGNE

La 40e demi-brigade de ligne ou de 2e formation fut formée, le 13 fructidor an IV (30 août 1796), par les soins du général **KELLERMANN**, et composée des corps ci-après :

- 1° Le 6e bataillon de la Manche, qui a fait les campagnes de 1792 – 93, ans II, III, IV dans la
Vendée et en Bretagne et s'est trouvé au siège de Granville.

- 2° Le 2e bataillon du Forez (ci-devant 14e régiment d'infanterie) : campagnes de 1791 et 1792 en Amérique, de 1793, ans II, III et IV dans la Vendée et en Bretagne.

- 3° Le 10e bataillon de la Manche : campagne de 1793, ans II, III et IV dans la Vendée et en Bretagne.

- 4° Le 9e bataillon du Pas-de-Calais : campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord, ans II, III et IV en Bretagne.

- 5° Le 2e bataillon de l'ancien 104e régiment d'infanterie : campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord, ans II, III et IV en Bretagne.

Ancestrami

- 6° Le 27e bataillon de volontaires nationaux des réserves, campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord, ans II, III et IV en Bretagne.

- 7° Le 3e bataillon de Rouen : campagnes des ans II, III et IV dans la Vendée et en Bretagne.

- 8° Le 2e bataillon de l'Eure : campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord, ans II, III et IV dans la Vendée et en Bretagne.
- 9° Le dépôt du ci-devant 15e régiment d'infanterie : campagne de l'an IV en Bretagne.

Le 23 vendémiaire, la 40e demi-brigade reçut l'ordre de se rendre à l'armée d'Italie.
Les bataillons devaient marcher isolément.
Le 3e fut désigné pour commencer le mouvement, le 2e partit le 25 du même mois et le 1er, le 8 du mois suivant.
ALVINZI avait remplacé **WURMSER**, 70000 hommes, pleins de confiance dans leur supériorité numérique, tout ardents du désir de venger les désastres précédents, s'apprêtaient à marcher contre nos 36000 soldats fatigués par une triple campagne, décimés par les fièvres, obligés de continuer tout à la fois le siège de Mantoue, de tenir garnison dans les places fortes et de marcher à l'ennemi.
Venise, Rome, Naples faisaient des armements ; Gênes et le Piémont n'étaient pas sûrs ; **JOURDAN** et **MOREAU** avaient battu en retraite devant l'archiduc **CHARLES**.
Qu'allait devenir cette poignée de héros ainsi isolés au milieu de leur conquête ?

C'est à ce moment que la 40e demi-brigade arrive à l'armée d'Italie.
Le 17 brumaire an V, le 3e bataillon, qui se trouvait à Peschiera, reçoit l'ordre de se rendre de suite à Castelnuovo.

Le 18 ? il se dirige sur Rivoli ; le même jour, il part sous le commandement du général La VALETTE pour prendre position à Montebaldo, Torrys et Montagnano, situés en face de Salo sur le lac de Garde.

Le 20 brumaire, les 2e et 3e bataillons sont réunis à Rivoli pour faire partie de la division **MASSÉNA**.
BONAPARTE, apprenant que les 30 000 hommes de **VAUBOIS** avaient été repoussés de Trente à Calliano et marchaient dans la direction de Vérone, renonce à attaquer **ALVINZI** une première fois battu à Bassano le 6 novembre, et ordonne à **MASSÉNA** et **AUGEREAU** de battre en retraite, en disputant le terrain pied à pied.
Pendant ce temps, il court à Rivoli réparer l'échec de son lieutenant.

Le 21 brumaire an V, les 2e et 3e bataillons du 40e reçoivent l'ordre de partir pour Vérone et de suivre la marche de la division **MASSÉNA**, qui avait déjà attaqué les avant-postes autrichiens, à la hauteur de Saint-Michel.
Après un feu très vif et soudain opéré par le 2e bataillon du 40e, 150 prisonniers tombaient entre nos mains.

CALDIERO

22 brumaire (12 novembre 1796)

La retraite des Français ne pouvait être que la conséquence d'un succès remporté par **DAVIDOVICH**.

Ancestramil

ALVINZI le comprit et précipita sa marche pour rejoindre son lieutenant et cerner l'armée française à Vérone.

Le 11, **BONAPARTE** arrêta la retraite de ses divisions et les amena dans la soirée au pied des retranchements ennemis.

Le 12 au matin, l'attaque commença ; la pluie tombait à torrents ; notre artillerie, obligée de se mouvoir dans des terres détrempées, ne put prêter qu'un faible appui à notre infanterie, tandis que l'artillerie autrichienne, toute placée, faisait des ravages dans nos rangs.
Les attaques se succédaient pourtant toujours plus vives et plus meurtrières.
Au moment où, après de sanglants efforts, la division **MASSÉNA** arrivait sur la hauteur, contrariée par une pluie et un vent violents, **ALVINZI** lançait sur nous ses réserves et nous forçait à la retraite.
C'était le premier échec de l'armée d'Italie.
Nos pertes étaient nombreuses.

La 40e en particulier souffrit beaucoup ; 20 de ses officiers furent blessés, parmi lesquels, le capitaine **DELAMARRE**, le lieutenant **MORY** et le sous-lieutenant **BILLORET**.

ARCOLE
(15, 16, 17 novembre)

Le 14 novembre, à la nuit tombante, au grand étonnement de tous, le camp de Vérone prenait les armes, traversait la ville, passait l'Adige, puis descendait la rive gauche du fleuve jusqu'à Ronco.

Le lendemain, les postions des autrichiens étaient tournées, et **BONAPARTE**, avec une merveilleuse habileté, présentait la bataille à son adversaire, sur un terrain marécageux, traversé par deux chaussées étroites qui devenaient l'unique champ de bataille, et où le nombre n'était rien, le courage des têtes de colonne tout.
Après trois jours, d'un combat acharné, les Français chassaient définitivement les Autrichiens de leurs positions. Jamais bataille n'avait été si chaudement disputée. L'ennemi perdait plus de 3 000 hommes, et 4 000 au moins étaient faits prisonniers.

La 40e demi-brigade essuya des **pertes considérables.**
Les capitaines **FERTEL, GAIDAN,** le lieutenant **LEPAGE**, le sous-lieutenant **ARNAUD**, les sous-officiers **BETTE, ROBERT, BOURDON** (plus tard officiers) furent blessés ; le sous-lieutenant des grenadiers **DUVAL** qui passa le premier à la nage le canal, le second jour de la bataille d'Arcole, reçut un sabre d'honneur.

Le 17, la 40e demi-brigade vint cantonner à Ronco et reçut l'ordre de quitter la division **MASSÉNA** pour passer dans celle **d'AUGEREAU**.

Le 3 frimaire (23 novembre 1796), le 1er bataillon se joint aux deux autres.
La demi-brigade se trouve alors préposée à la garde de la rive droite de l'Adige, et étend sa ligne depuis Ponte Legnano jusqu'à Saint-Martin, au dessus de Revigo.
Pendant que **BONAPARTE** remportait un brillant succès à Rivoli, une division ennemie forte de 10 000 hommes, commandée par le lieutenant général **PROVERA**,

Amicale

trompait la surveillance **d'AUGEREAU**, jetait un pont sur l'Adige à Anghiari, et y passait la rivière le 24 nivôse an V (13 janvier 1797).

Notre 1er bataillon vint couper à l'ennemi la communication de son pont, et s'empara ainsi de plusieurs prisonniers et de sept pièces d'artillerie attelées.
Après le succès de Rivoli, la division se rassembla et se mit à la poursuite des Autrichiens. On marchait sur Vienne avec 35 000 hommes.
BONAPARTE allait triompher non seulement de la résistance de l'armée autrichienne, mais aussi des obstacles que lui présentait la nature du terrain et la saison.

PASSAGE DU TAGLIAMENTO
(16 mars 1797)

Le 10 mars 1797, par un froid rigoureux, les Français se mirent en mouvement.
Le 16, **BONAPARTE** et l'archiduc se trouvaient en présence sur les bords du Tagliamento, non loin de Val Savone.
Trouvant l'ennemi trop bien préparé, le général français ordonna de faire la soupe et de commencer l'établissement du bivouac.
Les Autrichiens se laissèrent prendre à cette ruse grossière.
Croyant que nos divisions, fatiguées par toute une nuit de marche, allaient se livrer au repos, ils abandonnèrent leur position et rentrèrent au camp.
BONAPARTE fait alors reprendre les armes ; l'armée française traverse le torrent dans un ordre et un silence merveilleux.
Les deux divisions sont déployées en arrière de l'infanterie légère et des grenadiers.
Chaque demi-brigade a son bataillon en ligne, et les deux autres en colonne serrée sur les ailes.

L'armée impériale essaie de faire une résistance honorable.
Quelques-uns de ses bataillons, soutenus par une assez nombreuse artillerie, s'établissent sur le flanc gauche de notre seconde ligne et ne laissent pas de nous faire du mal.
Le 3e bataillon de la 40e demi-brigade, opposé à ces troupes, fait un changement de front sur le peloton à gauche.
Sa position ne tarde pas à devenir critique, et son chef ne voit bientôt plus d'autre ressource que de charger avec impétuosité.
Le commandement est exécuté avec beaucoup d'ardeur, et l'ennemi intimidé abandonne une position qui paraissait inexpugnable ; il perd ses canons, ses caissons ; 130 hommes sont faits prisonniers et c'en était fait du reste, sans la nuit qui vint arrêter la poursuite.

Le rapport du général **GUIEN** présente cet acte de vaillance, dont on n'a point parlé, comme un des plus hardis et des plus heureux.
Les sous-lieutenants **BILLORET, ARNAUD,** le sergent **DELANNOY**, promu plus tard sous-lieutenant, furent blessés dans les rangs de la 40e demi-brigade.

Le 27 ventôse an V (17 mars 1797), l'armée continue sa marche.
Outre les obstacles qui lui sont opposés par la nature, la division rencontre plusieurs fois l'ennemi retranché.

Le 3 germinal (23 mars 1797), une redoute placée entre Cividale et Caporetto, défendue par 200 hommes et deux pièces de canons, est enlevée en deux heures.
La quatrième division attaque le fort de la Chiuza-Austriaca.

Ancestrami

Dans la soirée, le commandant du fort, sommé de se rendre, répond avec hauteur.
Le lendemain la position est prise d'assaut ; le commandant du fort, son état-major et 400 hommes sont faits prisonniers.
La division, laissant une compagnie en garnison dans le fort, se dirige sur la capitale de l'Autriche, et passe successivement par Tarvis, Villach, Klagenfurt, Freisach et Juedenbourg, où elle se trouve arrêtée par une suspension d'armes de trois jours.
Elle part ensuite pour Leoben où elle asseoit son camp. 23

Le 28 germinal (17 avril 1797), les préliminaires de la paix sont signés.

Le 7 floréal (26 avril 1797), la division part pour Klagenfurt ; elle y demeure campée vingt-cinq jours.
Le 5 prairial (24 mai 1797), elle reçoit l'ordre de partir pour le pays vénitien, et se dirige sur Vérone, par la gorge qu'avait prise le général **MASSÉNA**.
Elle y arrive le 18, et tient garnison à Brescia, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de janvier de l'année suivante.
Désignée pour l'armée d'Angleterre, elle se met en route, forte de 2289 hommes et 50 chevaux.
Elle s'arrête à Lyon les 8, 9 et 10 pluviôse (27, 28, 29 janvier 1798), et prend ensuite la route de Tarare, pour se diriger sur Rennes.

Trois compagnies, dont une de grenadiers, font cette année là, à bord du vaisseau amiral l'Océan, la campagne de la Méditerranée sous les ordres de l'amiral **BRUIX**.

LA 40^{e} DEMI-BRIGADE A L'ARMÉE D'ANGLETERRE

La 40^{e} demi-brigade (1 800 hommes) faisait partie de la division **GRENIER** qui occupait Boulogne et formait, avec la division **CHAMPIONNET** (Lille) l'aile droite de l'armée d'Angleterre commandée par le général **BONAPARTE**.
Disséminée dans les départements de la Sarthe, Maine-et-Loire et Mayenne, elle fait la guerre aux brigands qui désolaient ces contrées.

Le 30 fructidor 1799 (16 septembre), elle reçoit l'ordre de se diriger sur Rouen.
A la fin de ventôse, elle part de Tours pour se rendre à l'armée de réserve, où elle doit faire partie de la 2e division.

Le 28 ventôse (19 mars 1800), elle est à Amboise, le 29 à Blois, le 30 à Beaugency, le 5 à Montargis, le 6 à Courtenay, le 7 à Joigny, le 9 à Auxerre, le 10 à Vermenton, le 11 à Avallon, le 12 à Semur où elle cantonne.
Au commencement d'avril, la 40e demi-brigade, forte de 1800 hommes arrive à Genève.

ARMÉE D'ITALIE

Pour arrêter **MELAS** qui menaçait le Var et **KRAY** qui menaçait le Rhin, le Premier Consul avait annoncé, à grand bruit, la formation d'une armée de réserve de 60 000 hommes à Dijon.
Nos ennemis crurent à une ruse de guerre, et après s'être assurés qu'aucun rassemblement de troupes n'avait lieu dans cette région, s'endormirent dans une périlleuse tranquillité.
L'armée de réserve existait pourtant.

Amestramil

Elle se formait sur toutes les grandes routes de France, avec des corps isolés partis de la Vendée, de Marseille, de Toulon, de Paris, qui s'acheminaient secrètement vers Genève et passaient pour des renforts envoyés sur le Rhin. Au commencement de mai, cette armée était réunie en Suisse.
Elle était composée de corps d'armée* comprenant un certain nombre de divisions.

*. C'est la première fois qu'on voyait paraître cette unité dans la composition d'une armée.

1er corps (en avant-garde) (commandé par **LANNES**)
Division : **WATRIN**
Brigade : **MALHER**
Brigade de cavalerie : **RIVAUD**

2e corps (**DUCHESNE**)
Division : **LORSON**
Division : **BOUDET**

3e corps (**VICTOR**)
Division : **CHAMBARLHAC**
Division : **GARDANNE**

Réserve (**MURAT**)
Division : **MONNIER**
Division : **HASVILLE**
Division de cavalerie : **DERVIGNAN**

La force totale de l'armée était de 60 000 combattants, dont 35 000 (armée de réserve proprement dite) échelonnés sur la rive droite du lac Léman.

La 40e demi-brigade faisait partie de la brigade **MALHER**.
Le passage commença dans la nuit du 15 au 16 mai.

Chantés par nos poètes, raconté par la plume éloquente de nos historiens, les péripéties de cette entreprise gigantesque sont connues de tous.
« **LANNES** passa le premier, à la tête de l'avant-garde, dans la nuit du 14 au 15 mai (24-25 floréal). Il commandait six régiments de troupe d'élite parfaitement armés, qui, sous les ordres de ce chef bouillant, toujours si habile et si vaillant, allaient gaiement tenter cette marche aventureuse. »
(THIERS)

BARD

Le jour même de son arrivée dans la vallée de la Dora-Baltea, **LANNES** marcha sur Aoste où se trouvaient 1 500 Croates qui furent refoulés sur la ville et le fort de Bard.
Ce petit château inexpugnable, sur le sommet d'un rocher, dominait, à demi portée de fusil, l'étroite et unique vallée conduisant dans le bassin du Pô.
Une garnison peu nombreuse, mais bien commandée, l'occupait.
Un obstacle imprévu se dressait donc devant nos pas. Après avoir franchi l'une des plus hautes montagnes de l'Europe, l'armée française serait-elle arrêtée par un rocher jusque-là inconnu ?

Ancestramil

LANNES, qui n'était pas homme à hésiter, lança sur la ville 4 compagnies de grenadiers et 2 de sapeurs, conduites par le général **WATRIN**.
Les ponts-levis furent abattus, les portes, brisées à coups de hache, les troupes ennemies, chassées des maisons, poursuivies et forcées de se réfugier dans le fort, qui dès ce moment fut étroitement bloqué.
Tous les efforts tentés pour le prendre furent néanmoins inutiles ; le Premier Consul, ayant reconnu l'impossibilité de s'en emparer, se décida à user de ruse et d'audace.
L'infanterie et la cavalerie suivirent un sentier de chèvres qui tournait le roc ; quant à l'artillerie, il n'y avait d'autre route pour elle qu'au pied du fort.
On entoura de paille et d'étoupe les roues et les ferrures des voitures, on couvrit le chemin de fumier, et on traversa la nuit, sous le feu du fort, ce dangereux défilé. (Le capitaine **LEBON** de la 40e demi-brigade avait été blessé en entrant dans la ville.)

IVRÉE
(22 mai 1801)

Aussitôt que l'artillerie eût effectué son passage, **LANNES** reçut l'ordre de d'attaquer vigoureusement la ville et la citadelle d'Ivrée.
4000 Autrichiens s'y étaient réfugiés et retranchés.
Le brave général de division **WATRIN** dirigea ses efforts sur la citadelle, tandis que **LANNES**, à la tête d'une colonne de grenadiers, portait lui-même le premier coup de hache à l'une des portes de la ville.
La 40e demi-brigade s'élance à la suite, brise les ponts-levis, escalade les remparts, s'empare de la porte de Verceil, et, suivie d'une 3e colonne, se précipite avec tant d'impétuosité dans l'intérieur de la place, que les Autrichiens ont à peine le temps de se retirer par le pont de la Chiusella sur la route de Chivasso, laissant 300 prisonniers au pouvoir du vainqueur.

Le caporal **ADAM** se distingua à la prise de la porte de Verceil ; au péril de ses jours, il réussit à détacher les chaînes d'un des ponts-levis et facilita ainsi l'entrée de la 40e demi-brigade dans la ville.
Le sous-lieutenant **ROLLIN** fut blessé.

COMBAT DE LA CHIUSELLA
(26 mai)

Le 26 mai, **LANNES** sortait de la ville d'Aoste ; le général **HADDICK** couvert par la Chiusella, affluent de la Dora-Baltea, veut défendre le débouché des Alpes.
Malgré un violent feu d'artillerie, nos troupes franchissent la rivière, résistent victorieusement à une première charge de cavalerie et s'avancent à la poursuite de l'ennemi.

« Quelque mille chevaux s'ébranlèrent alors à la fois pour tenter un dernier effort sur notre infanterie.
Les 40e et 22e demi-brigades, formées en carré, soutinrent avec une rare fermeté ce redoutable choc.
Trois fois elles furent chargées, et trois les escadrons ennemis vinrent échouer devant leurs baïonnettes. »
(THIERS)

Freestanding

Les Autrichiens vaincus nous cédaient la plaine du Piémont et se retiraient derrière l'Orca.
Le canon de la Chiusella avait appris à **MÉLAS** l'arrivée des Français dans la plaine Lombarde.
Le général autrichien n'en avait pas fini avec les déceptions.
LANNES fut laissé sur ses positions et l'armée française tout entière défila derrière lui, éclairée par une nouvelle avant-garde.
BONAPARTE avait pris un parti audacieux ; il voulait marcher sur Milan pour donner la main au corps de **MONCEY** fort de 15000 hommes, passer ensuite le Tessin et s'emparer de la ligne du Pô, se mettant ainsi en mesure d'agir sur les deux rives et d'arrêter le général **MÉLAS**, quelle que fût la route qu'il voulût prendre.
Pour donner le change aux ennemis sur ces mouvements, **LANNES** fit une vive démonstration sur Foglizzo.
Laissant ensuite un faible détachement sur ce point, il marcha sur Pavie et s'en empara le 1er juin. On y trouva des magasins immenses, 200 pièces de canon, 8 000 fusils et des munitions de tout genre.

Le 6 juin, **LANNES**, d'après les ordres qu'il avait reçu, passait le Pô à Belgiojoso.
Le 7, il portait la division **WATRIN** au-delà de Stradella.

Le 8, trois bataillons de cette division qui se trouvaient sur la rive droite du Pô, sous les ordres du général **MAINONY**, furent attaqués par des forces bien supérieures.
Une longue et vigoureuse résistance permit aux troupes de la rive gauche d'arriver à leur secours.
Le combat se rétablit et les Autrichiens, repoussées avec perte de 7 à 800 hommes, se retirèrent à Stradella.
Quand la division **WATRIN** eut entièrement effectué le passage, le général **LANNES** lui donna l'ordre de se porter sur Stradella, que l'ennemi avait déjà évacué pour prendre la direction de Broni.
WATRIN attaqua l'arrière-garde dans ce village et lui fit perdre 3 à 400 hommes.
L'ennemi n'avait pas encore achevé de traverser le Pô, que le Premier Consul donnait l'ordre d'attaquer pour le lendemain, et adressait à ses troupes la proclamation suivante :

Un de nos départements était au pouvoir de l'ennemi, la consternation était dans tout le midi de la France ; la plus grande partie du territoire ligurien, le plus fidèle ami de la république était envahi, la république cisalpine, anéantie dès la campagne passée, était devenue le jouet du grotesque régime féodal.
« Soldats ! vous marchez…..et déjà le territoire français est délivré, la joie et l'espérance succèdent dans notre patrie à la crainte et à la consternation. Vous rendez la liberté et l'indépendance au peuple de Gênes ; il sera pour toujours délivré de ses plus cruels ennemis. Vous êtes dans la capitale de la Cisalpine ; l'ennemi épouvanté n'aspire plus qu'à regagner ses frontières ; vous lui avez enlevé ses hôpitaux, ses magasins, ses parcs de réserve, le premier acte de la campagne est terminé. Des milliers d'hommes, vous l'entendez tous les jours, nous adressent des actes de reconnaissance. Mais aura-t-on impunément violé le territoire français ! Laisserez-vous retourner dans ses foyers l'armée qui a porté l'alarme dans vos familles ? Vous courez aux armes…..Eh bien ! marchons à sa rencontre, opposons-nous à sa retraite, arrachons-lui les lauriers dont elle s'est parée. Apprenons au monde que la malédiction du destin est sur les insensés qui ont insulté le territoire du grand peuple. Le résultat de nos efforts sera gloire sans nuages et paix solide. »

Le 8 juin, le chef de bataillon **FERTEL** de la 40e demi-brigade, à la tête de 5 compagnies, soutint tout le jour le feu de plus de 1 500 autrichiens ; il leur fit plus de 200 prisonniers et facilita, par cette résistance, le passage du fleuve au reste de la division.

MONTEBELLO
(9 juin)

Le 9, l'avant-garde du général **LANNES** se mit en mouvement pour se porter sur Casteggio, occupé par 1800 Autrichiens.
Persuadé que le gros de l'armée française n'avait pas encore franchi le Pô et que **BONAPARTE** était en marche sur Mantoue, l'ennemi veut écraser les forces qui prétendaient lui disputer la route de Plaisance.
Le général **WATRIN** engage vigoureusement le combat à 11 heures du matin avec sa seule division.
Deux bataillons d'infanterie légère se déploient sur la droite, pour déborder l'artillerie ennemie en position sur les hauteurs de Montebello qui commandaient la route.
En même temps, les 3 bataillons de la 40e de ligne et le 3e de la 60e demi-brigade légère se forment sur la gauche, pour déposter les Autrichiens des monticules où leur aile droite était appuyée.

Le reste de la division **WATRIN** marche sur Casteggio où se trouvait le centre de l'ennemi.
Un combat acharné s'engagea sur tous les points, mais la lutte était trop inégale.
Malgré l'héroïsme de nos conscrits, l'énergie et la bravoure de leur général en chef, la retraite paraissait inévitable, quand arriva la division **CHAMBARLHAC**, du 3e corps (**VICTOR**).
Le combat recommença avec plus d'acharnement ; le mouvement tournant d'une brigade française, combiné avec une vigoureuse attaque de la division **WATRIN** sur Casteggio, le centre ennemi, détermina le général autrichien à la retraite.

Les actions d'éclats furent nombreuses pendant cette journée.
Un moment le général **WATRIN** et le chef de la 40e demi-brigade **LEGENDRE*** se trouvèrent assaillis par un parti ennemi ; tous deux allaient être victimes de la résistance qu'ils opposaient, quand le brave capitaine **MILLET** de la même demi-brigade les aperçut : s'élancer dans la mêlée, le sabre à la main, couper le jarret à l'un, fendre la tête à l'autre, fut l'affaire d'un instant.
L'ennemi déconcerté mit bas les armes : 15 prisonniers furent le résultat de ce trait d'héroïsme.
Le capitaine **GAIDAN**, le lieutenant **DEHAIME**, les sous-lieutenants **GOUGAUD, LAVIGNE, DELANNOY,** furent blessés pendant l'action.

***LEGENDRE D'HARVESSE (François Marc Guillaume, baron)**, né le 1er novembre 1766 à Cormeray (Manche), soldat au régiment du Béarn infanterie le 1er novembre 1787, caporal le 8 janvier 1789, sergent le 11 janvier 1790, et fourrier le 10 juin suivant. Il s'embarqua à Brest pour l'expédition d'Amérique le 1er juin
1791, débarqua à Cherbourg le 10 juin et quitta l'armée le 1er décembre de la même année. Après être resté 18 mois dans ses foyers, il reprit volontairement le service et entra comme soldat dans le 1er bataillon de la Manche le 10 juin 1793.
Capitaine et chef de bataillon au choix de ses camarades le 5 et le 16 septembre suivants dans le même corps, devenu successivement 28e et 40e demi-brigade, puis enfin 40e régiment de

ligne, il fit les campagnes de 1793, ans II, III et IV, dans la Vendée et en Bretagne. Passé à l'armée d'Italie, il se distingua le 26 nivôse an V, au combat d'Anghiari.
Attaqué par une forte colonne ennemie commandée par le général PROVERS, il soutint le choc avec son seul bataillon, repoussa les Autrichiens, et les culbuta avec tant de vigueur qu'il mit le désordre dans leurs rangs, fit 2400 prisonniers de leur arrière-garde et leur enleva plusieurs pièces de canon. Employé de nouveau dans la Vendée avec l'armée des côtes de l'Océan pendant les ans VI et VII, il revint à celle d'Italie et fit avec elle les campagnes de l'an VIII et de l'an IX. Nommé chef de brigade sur le champ de bataille le 8 prairial an VIII, dans le 40e de ligne, il se trouva le 6 du même mois à la mémorable journée de Marengo.
Voici dans quel termes les généraux **GARDANNE, VICTOR, BISSON, FERRY** rendirent compte de sa conduite : « Placé avec sa demi-brigade en avant du village de Marengo, le chef de brigade **LEGENDRE** s'opposa, de 8 heures du matin jusqu'à 3 heures du soir, à tous les efforts de l'ennemi qui voulait pénétrer dans la plaine. Il reçut plusieurs charges de cavalerie à portée de pistolet, en faisant cesser le feu pour ménager ses munitions et exécuta toutes les manœuvres avec autant de précision et de sang froid que s'il eut été à un exercice de parade. »
Le 4 nivôse an IX, au passage du Mincio, vers Pozzolo, **LEGENDRE** fut pendant toute la journée aux prises avec l'ennemi ; il fit faire à sa demi-brigade des prodiges de valeur en sachant à propos ordonner la charge ou la retraite, et donna la plus haute idée de ses talents militaires dans la manière dont il tira parti des troupes placées sous son commandement.
Rentré en France après la paix générale, il alla tenir garnison à Brest en l'an XI et fit partie du camp de Saint-Omer, pendant les ans XII et XIII. Membre de la Légion d'honneur le 19 frimaire an XII, il en devint officier le 25 prairial suivant et fut nommé électeur du département de la Manche.
Il fit les campagnes de l'an XIV dans la division **SUCHET** au 5e corps de la grande armée et fut nommé général de brigade par décret du 3 nivôse, en récompense de sa brillante conduite à Austerlitz quelques jours auparavant.
Il continua de servir à la grande armée pendant les guerres de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne. Après le traité de Tilsitt, il fut nommé chef d'état-major au 2e corps d'observation de la Gironde, pour servir sous les ordres du général **DUPONT**.
Créé baron de l'empire le 9 mai 1808, il se trouva dans la funeste capitulation de Baylen (Espagne) le 22 juillet suivant.
Le général **LEGENDRE** fut admis à la retraite par décret impérial du 9 février 1809 et resta éloigné du service jusqu'au 6 août 1811, époque à laquelle il fut remis en activité pour être employé à l'armée d'Italie. Par suite de l'acte d'accusation du parquet de la haute cour impériale en date du 18 février 1812, le général **LEGENDRE** fut suspendu de ses fonctions à partir du 1er mars suivant, comme complice du général **DUPONT**, pour avoir été l'organe des ordres donnés par ce dernier, et pour avoir écrit le 21 juillet au général **VEDEL** qu'il devait resté, parce qu'il était compris dans une capitulation faite, tandis qu'il n'y avait eu de capitulation signée que le 22.

La restauration du trône des **BOURBONS** le rendit à la liberté et à ses fonctions.
Le général **DUPONT**, nommé par le gouvernement provisoire, commissaire au département de la guerre, appela auprès de lui le général **LEGENDRE** auquel il confia l'emploi de secrétaire général du ministère de la Guerre, par décision du 15 avril 1814.
Le 8 juillet suivant, **LOUIS XVIII** le créa chevalier de Saint-Louis et lui accorda le 23 août le titre de commandeur de la Légion d'honneur.
Le général **DUPONT**, après avoir quitté le ministère, fut appelé au gouvernement de la 22e division militaire. Le général **LEGENDRE** fut investi des fonctions de chef d'état-major de

ce gouvernement par ordonnance du 18 décembre de la même année. Il occupait encore ce poste lors du retour de **NAPOLÉON** de l'île d'Elbe.
Le 10 mars 1815, il adressa une proclamation aux troupes stationnées dans la 22e division pour les engager à rester fidèles à la cause du roi, et il fut mis en non-activité le 26 du même mois. A la seconde rentrée du roi, il resta dans sa position de non-activité. Il fut compris comme disponible dans le cadre de l'état-major général de l'armée à l'organisation du 30 décembre 1818.
Quoique compris dans la 2e catégorie de l'ordonnance, il ne fut jamais employé sous la seconde Restauration et fut admis à la retraite le 1er décembre 1824, à compter du 1er janvier 1825.
Il est mort le 24 août 1828.

MARENGO
(14 juin)

Le 14, l'armée française se heurtait aux forces de MÉLAS dans la plaine de Marengo.
Le corps de **VICTOR** soutint le premier choc.
Forcé d'abandonner Marengo pris et repris plusieurs fois, il venait de choisir, en arrière de ce village et toujours parallèlement au front de l'ennemi, une nouvelle ligne de bataille, à la droite de laquelle se formaient les troupes du général **LANNES**.
Ce dernier corps d'armée achevait à peine son mouvement, que la division du général **KAIM**, après avoir dépassé Marengo, se déployait dans le dessein de déborder et de prendre en flanc la droite de la ligne française.
Une action très vive s'engagea entre ces deux corps opposés.
Les troupes de **KAIM** venaient d'emporter le village.
Enflammés par cet important succès, elles chargèrent avec tant d'impétuosité que leurs adversaires furent un moment ébranlés.
L'hésitation fut de courte durée.

Les vainqueurs de Montebello, les 40e et 22e de ligne et la 6e légère s'élancèrent à leur tour et refoulèrent bientôt les Autrichiens au-delà du ruisseau de la Barletta.
Mais, séparé de sa gauche par ce mouvement, le général **LANNES** plaçait le corps de **VICTOR** dans une position critique.
Apercevant le mouvement du 1er corps, la colonne de gauche, sous le commandement du général **OTT**, fait à droite, se jette sur le 3e corps qu'elle prend en flanc et à revers, tandis que le centre des Autrichiens recommence son attaque de front.
VICTOR abandonne ses positions.
Le flanc gauche de **LANNES** est à son tour menacé.
Le danger est extrême, **BONAPARTE** prescrit à **VICTOR** d'empêcher, à tout prix, l'ennemi de déboucher de Marengo.
La 40e demi-brigade, qui se trouvait à l'extrême gauche du 1er corps, au point le plus menacé, et « que **LANNES** remplissait du feu de son âme héroïque » (**THIERS**), reçut la même mission.
Son chef, **LEGENDRE**, se distingua d'une manière exceptionnelle.
Voici en quels termes les généraux **GARDANNE, VICTOR, BISSON** et **FERRY** rendirent compte de sa conduite :

« Placé à la tête de sa demi-brigade en avant du village de Marengo, le chef de brigade **LEGENDRE** s'opposa, depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, à tous les efforts de l'ennemi qui voulait pénétrer dans la plaine. Il reçut plusieurs charges de cavalerie

à portée de pistolet, en faisant cesser les feux pour ménager ses munitions, et exécuta toutes les manœuvres avec autant de précision et de sang-froid que s'il eut été à un exercice de parade. »

Malgré la plus opiniâtre défense, la droite française cédait du terrain.
« C'est en ce moment que **LANNES** et ses quatre demi-brigades font des efforts dignes des hommages de la postérité. L'ennemi, qui a débouché en masse de Marengo dans la plaine, vomit par 80 bouches à feu une grêle de boulets et de mitraille. **LANNES**, à la tête de ses quatre demi-brigades, met deux heures à parcourir trois quarts de lieue. Lorsque l'ennemi s'approche et devient trop pressant, il s'arrête et le charge à la baïonnette. »
(THIERS)

On connaît la fin de cette mémorable journée, l'arrivée de **DESAIX**, l'élan que ce renfort communique à nos troupes, la foudroyante rapidité avec laquelle l'armée française, après huit heures de lutte et quand ses adversaires la croient épuisée, vaincue, démoralisée, dispersée, se reforme, refoule les Autrichiens, reprend ses positions, brise à son tour leurs bataillons victorieux et bivouaque sur ce champ de bataille dévasté, occupé par l'ennemi après toute une journée de combat, et reconquis par elle en moins d'une heure !
Gloire donc à l'armée de réserve, à cette armée improvisée qui, après avoir traversé les Alpes, affronté des dangers inouïs, étonna le monde par la rapidité de ses marches, l'audace de ses manœuvres, le génie de son chef !
Gloire à la 40^{e} demi-brigade, à ses héros inconnus qui contribuèrent si puissamment au succès de la campagne et gravèrent à Marengo une des plus belles pages de notre histoire militaire !
On a vu comment les généraux rendirent justice à la bravoure du chef de brigade **LEGENDRE**.
Nous regrettons de ne pouvoir consacrer quelques lignes à chacun des braves de la 40e demi-brigade, qui suivant l'exemple de leur chef, se couvrirent de gloire dans cette journée.
Nous devons cependant un souvenir aux chefs de bataillon **FERTEL, DAUTURE** et **GUILLOT**, qui, malgré des blessures graves, s'obstinèrent à rester sur le champ de bataille jusqu'à la fin de la lutte, pour encourager leurs soldats et les animer de leur présence.
Quinze fusils d'honneur furent distribués à la 40e
.

Parmi les traits de valeur que le Premier Consul voulut ainsi récompenser, nous citerons les suivants :

Le sergent **ACQUART** pénétra à la baïonnette dans les rangs ennemis, repoussa ses nombreux adversaires, et fit 1 officier et 4 soldats prisonniers.
Au moment où la bataille venait de s'engager sur toute la ligne, tous les officiers de la compagnie dont faisait partie le sergent **ROILLIER** ayant été tués, ce brave sous-officier en prit le commandement et la dirigea avec autant d'intelligence que de bravoure.
Le sergent **SÉNAT**, à la tête d'un faible détachement, arrêta un corps de cavalerie et l'empêcha, par ses sages dispositions, d'enfoncer le flanc gauche du 3e bataillon qui allait être chargé.
Le fusilier **PINAU** encouragea ses camarades à résister à la cavalerie qui chargea sept fois inutilement la brave 40$^{e.}$

Amicale

Pendant le fort de l'action, le grenadier **JACQUES (Grégoire)** débusqua une pièce de canon qui foudroyait l'aile droite de l'armée et s'en empara.
A la tête de quelques tirailleurs, le sergent **LEMAIRE (François)** fondit sur une colonne ennemie, et fit mettre bas les armes à 11 soldats autrichiens.
Le fusilier **MONNIER**, après avoir reçu un coup de feu, refusa de quitter le champ de bataille, et ne se retira qu'après avoir été atteint une deuxième fois.
Le grenadier **PIANOT**, fait prisonnier au fort de la mêlée, parvint à s'échapper, et ramena dans sa fuite deux soldats autrichiens désarmés par lui.
Les autres hommes de troupes récompensés par le Premier Consul furent : le grenadier **BOUDIER**, le caporal **DAVOUX** qui, se trouvant en tirailleurs, s'élança seul au milieu d'un bataillon ennemi, désarma plusieurs Autrichiens et les fit prisonniers ; le sergent **TAILLARDAT**, le grenadier **LECLÉ (Pierre),** pour avoir tué 4 soldats autrichiens et délivré 4 de ses camarades pris par l'ennemi ; le caporal **MALECOT**, qui traversa audacieusement le canal, sous le feu de la mitraille, et arriva l'un des premiers sur la rive opposée ; le sergent **MARC**, pour avoir fait un officier prisonnier ; le sergent **PILLOT** François, le sergent **POLLET** et le caporal **RAYÉ**.

Parmi les officiers blessés : les chefs de bataillon **FERTEL, DAUTURE**, l'adjudant major **LOYE,** les capitaines **LOYARD, DUCLOS, LEFEVRE, GAUDERON, DUPONT, MILLET, GAÏDAN, VAUTHIER, CRAVEMORLE, DUVAL**, les lieutenants **MORY**, **MARTIN, DARDARD, BESSE**, les sous-lieutenants **BRESSON, SOUQUÉ, ARNAUD Jean, PARRA, WALLOIS, DURAND.** Les sous-officiers **ROBERT, DUPONT, LEFEVRE, SUBIGNY, DESMARETS, NOAILLES, LEROY, PICARD, DOUARD, LOUARD** (devenus plus tard officiers) furent blessés.

EXPÉDITION DE TOSCANE

Après l'armistice, la 40e demi-brigade fit partie de l'expédition de Toscane, sous les ordres du général **WATRIN** et du lieutenant général **DUPONT**. Trois colonnes françaises pénétrèrent dans les premiers jours d'octobre en Toscane.
Le général **SPANNOCHI** tenta inutilement d'arrêter la principale, celle du général **DUPONT**, près de Barberins ; il fut mis dans une déroute complète le 10 octobre.
DUPONT entra cinq jours après dans Florence.

La soumission de la Toscane entière, la fermeture du port de Livourne, des captures importantes en grains et en munitions, la confiscation d'une cinquantaine de bâtiments richement chargés, furent les résultats de cette courte et heureuse expédition.

A la reprise des hostilités, six semaines plus tard, le 5 décembre 1800, l'armée d'Italie, commandée par le général **BRUNE** et fortement réorganisée, s'élevait à 95 000 hommes.
Le général **DELMAS** commandait l'avant-garde, **DUPONT** l'aile droite, **SUCHET** le centre, **MICHAUD** la gauche, **MONCEY** la réserve.
La 40^{e} demi-brigade faisait partie de la brigade **GOBERT**, division **WATRIN**, corps **DUPONT**.

PASSAGE DU MINCIO ; POZZOLO
(25 décembre)

A la nouvelle du passage du Splügen et de l'arrivée de **MACDONALD** commandant en chef l'armée des Grisons, **BRUNE** se disposa à attaquer la ligne du Mincio.

Il résolut de tenter le passage sur deux ponts, Mozambano et Pozzolo, afin de diviser l'attention de l'ennemi.
DUPONT, avec son corps d'armée, fut chargé de l'attaque sur Pozzolo ; **BRUNE**, avec le gros de l'armée, de celle de Mozambano.
Les attaques devaient être simultanées.
Par suite de retard dans les mouvements, celle du général **DUPONT** se fit isolément.
Profitant d'un brouillard épais, ce général parvint à jeter des ponts sur le fleuve et à faire passer la division WATRIN sur la rive opposée.
Celle-ci enleva rapidement Pozzolo et s'établit le long de la digue, depuis le village jusqu'aux moulins della Volta.

Mais les masses autrichiennes s'avançaient en toute hâte, précédées par une nombreuse artillerie, et tombaient avec fureur sur les 6e légère, 28e et 40e de ligne.
« Ces trois demi-brigades soutinrent seules ce choc terrible, pendant plus d'une heure, avec un sang froid et une bravoure admirables. »
(JOMINI)
Attaquée en flanc par la cavalerie, la division **WATRIN** resta inébranlable. **SUCHET**, devançant les ordres de **BRUNE**, était accouru, en brave et loyal compagnon d'armes, au secours de la division **DUPONT**.
La division **MOUNIER**, qui avait renforcé **WATRIN** à Pozzolo, venait d'être accablée. Privé de son point d'appui, le général **DUPONT** courait le risque d'être jeté dans le Pô.
C'est à ce moment que la division **GAZAN** (corps **SUCHET**) se porta en partie sur la rive gauche, et ouvrit sur l'autre rive un feu violent d'artillerie et de mousqueterie. **DUPONT** reprit vigoureusement l'offensive. Un combat acharné s'engagea à Pozzolo.
Le village fut pris et repris jusqu'à 6 fois. A neuf heures du soir, on se battait encore ; nous restions maîtres du village.
La 40e demi-brigade, emportée par l'ardeur du combat, s'était aventurée à plus d'une lieue dans la plaine.
Ramenée par des masses énormes d'ennemis et menacée d'être jetée dans le fleuve, elle prit position, attendit de pied ferme ses adversaires et les repoussa sur Pozzolo.
La victoire restait à nos héroïques demi-brigades.
Elle leur avait coûté cher. 6 000 Français étaient tombés sur le champ de bataille.
La 40^{e}, cruellement éprouvée, avait fait admirablement son devoir.

Son chef **LEGENDRE** dépensa encore la plus grande bravoure.
On le vit, pendant tout le jour, parcourir, sous le feu le plus meurtrier, les positions qu'occupait le corps, pour ranimer le soldat et charger à sa tête.
Le chef de bataillon **DAUTURE** et plusieurs autres officiers de la 40e demi-brigade méritèrent aussi les éloges du général **LANNES**.
Les capitaines **DUCLOS, GAUDERON, GUILLOT, DUVAL** ; les lieutenants **HAGLON, BESSE, BOISSAY, JACQUARD** ; les sous-lieutenants **GOUGAUD, ROLLIN, DELANNOY** ; les sous-officiers **SUVIGNY, LAGNIEL, DRAYE, BOUCHER, BIZET, MANET, LEROY** (plus tard officiers) furent blessés.

Le lendemain, l'armée française était réunie tout entière sur la rive gauche du Mincio et marchait sur l'Adige. La 40e demi-brigade formait l'arrière-garde de l'armée.
Le 31, **BRUNE** arrivait devant l'Adige. Mais l'armistice de Trévise vint arrêter bientôt le cours de nos victoires.
Nos armées d'Italie et d'Allemagne avaient définitivement conquis la paix et une paix glorieuse, dont le Premier Consul dicta les conditions à Lunéville.

Le 1er mars 1801, la 40e demi-brigade se mit en marche vers Turin et ses environs, pour faire partie de la réserve commandée par le général de division **BOUDET**.

Le 1er germinal, elle reçut l'ordre de rentrer en France.
Dirigée sur Lyon, elle fut désignée pour faire partie de la 2e division de l'armée de l'Ouest qui devint plus tard l'armée de côtes de l'Océan ; son effectif était de 1267 hommes.
Elle occupa le département du Finistère.

ARMÉE DES COTES DE L'OCEAN

Les rancunes implacables de l'aristocratie anglaise, que la crainte avait fait taire un moment, ne tardèrent pas à se réveiller.
Se croyant insaisissable dans son île, l'Angleterre s'obstinait à braver le soldat, sur la tête duquel la Révolution allait bientôt placer deux couronnes.

BONAPARTE fit des préparatifs formidables contre elle.
1 500 hommes, jetés sur les côtes de la Manche, se livrèrent aux plus durs travaux, creusèrent nos ports, élevèrent des batteries qui en interdisaient l'approche et protégeaient ainsi les préparatifs de descente.
On construisit des chaloupes canonnières*, des bateaux plats, des péniches allant tous à la voile pour protéger l'expédition.

*. La flottille de guerre comprenait des flottilles de plusieurs espèces :
1°
Flottille de chaloupes canonnières 1re espèce.
3° Flottille de péniches 3e espèce
4° Flottille de prames 18 bateaux.
5° Flottille de corvettes canonnières 6 corvettes.
6° Flottille de corvettes de pêche 80 bateaux.

La flottille batave comprenait des chaloupes canonnières et des bateaux canonniers.

« On songea surtout à faire naître une complète intimité entre les marins et les soldats par l'affectation des mêmes bâtiments aux mêmes troupes. La capacité des chaloupes canonnières et des bateaux canonniers avait été calculée de façon à pouvoir porter une compagnie d'infanterie outre quelques artilleurs.
Ce fut là un l'élément dont on se servit pour arrêter l'organisation de la flottille. Les bataillons se composaient alors de 9 compagnies, les demi-brigades, de deux bataillons de guerre, le troisième restant au dépôt.
On distribua les chaloupes et les bateaux conformément à cette disposition des troupes.
Neuf chaloupes ou bateaux formaient une section et portaient neuf compagnies ou un bataillon.
Deux sections formaient une division et portaient une demi-brigade.
Ainsi le bateau ou la chaloupe répondait à une compagnie, la section à un bataillon, la division à une demi-brigade.
Des officiers d'un grade correspondant commandaient la chaloupe, la section, la division.
Pour arriver à une parfaite adhérence des troupes avec la flottille, chaque division fut affectée à une demi-brigade, chaque section à un bataillon et chaque chaloupe ou bateau à une compagnie ; et cette affectation, une fois faite, demeura invariable.

Amiestramil

Les troupes durent ainsi conserver toujours les mêmes bâtiments et s'y attacher comme un cavalier s'attache à son cheval.
Officiers de terre et de mère, soldats et matelots devaient, par ce moyen, arriver à se connaître, prendre confiance les uns dans les autres, et être plus disposés à s'entre aider.
Chaque compagnie dut fournir au bâtiment qui lui appartenait, une garnison de 25 hommes toujours embarqués.
Ces 25 hommes, formant le quart de la compagnie, restaient environ un mois à bord. Pendant ce temps ils logeaient sur le bâtiment avec l'équipage, soit que le bâtiment se trouvât en mer pour manœuvrer, soit qu'il séjournât dans le port. Ils faisaient là tout ce que les matelots faisaient eux-mêmes, concouraient aux basses manœuvres et s'exerçaient surtout à manier la rame et le canon.
Quand ils avaient été livrés à ce genre de vie pendant un mois, ils étaient remplacés par 25 autres soldats de la même compagnie, qui venaient pendant le même espace de temps se livrer aux mêmes exercices de mer.
Successivement, toute la compagnie faisait son stage à bord des chaloupes ou bateaux.
Chaque homme était donc alternativement soldat de terre et soldat de mer, artilleur, fantassin, matelot et même ouvrier de génie, par suite de travaux exécutés dans les bassins.
Les matelots prenaient part aussi à cet enseignement réciproque.
Il y avait à bord des artilleurs d'infanterie, et quand on était dans le port, ils faisaient sur le quai pendant la journée l'exercice du fantassin.
Les péniches, dans les commencements, restèrent en dehors de cette organisation, parce qu'elles ne pouvaient pas porter toute une compagnie, et qu'elles étaient plutôt capables de jeter rapidement les troupes à terre que de faire face à l'ennemi.
Cependant on les rangea plus tard en division et on les attribua spécialement à l'avant-garde, composée des grenadiers réunis. En attendant, elles étaient rangées en escouades dans le port, et, tous les jours, les troupes, auxquels des bâtiments n'étaient pas encore affectés, allaient s'exercer tantôt à les mouvoir à la rame, tantôt à tirer le léger obusier dont elles étaient armées. »
(THIERS)

La 40e demi-brigade fut embarquée en nivôse an XII sur des chaloupes canonnières appartenant à la 4e division de la flottille de première espèce.
Les camps, réunis sur les côtes de l'Océan dès le mois de fructidor an XI, furent compris sous le titre général d'armée des Côtes, le 1er germinal an XII, et prirent le titre de grande armée le 1er fructidor an XIII.
La 40e demi-brigade, devenue 40e régiment de ligne le 1er vendémiaire an XII (21 septembre 1803), faisait partie de la 4e division (**SUCHET**) du camp de Saint-Omer* (maréchal SOULT).
Ce camp de Saint-Omer devint le 4e corps de la grande armée.

* 1°. Le camp de Saint-Omer avait son quartier général à Boulogne et obéissait au maréchal SOULT ; il comprenait 4 divisions qui formaient elles-mêmes quatre petits camps :
- 1re division, général **SAINT-HILAIRE**.
- 2e division, général **VANDAMME.**
- 3e division, général **LEGRAND.**
- 4e division, général **SUCHET.**
- Division de cavalerie d'**HAUTPOUL**

2°. Le camp de Bruges était sous les ordres du général **DAVOUT**, dont le quartier général était à Ostende ; il devint le 3e corps de la grande armée.

3°. Le camp de Compiègne, dont le général **NEY** avait le commandement, avait son quartier général à Montreuil et devint le 6e corps.
4°. Le camp de Bayonne, sous **AUGEREAU**, fut transféré à Brest, et composa le 7e corps de la grande armée.
5°. Le camp d'Utrecht, sous le général **VICTOR**, devint le 2e corps.
6°. Le camp de Nimègue, sous **MORTIER**, et plus tard sous **BERNADOTTE**, devint le 1er corps. On appelait camp de Boulogne, la réunion de trois petits camps formés sur les côtes de la Manche, dits de gauche, du centre et de droite, dont le quartier général était à Boulogne.
Indépendamment des grands camps qui formaient l'armée des Côtes de l'Océan, il y avait encore quatre camps volants.

****

CHAPITRE IV

LE 40e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Un arrêté des consuls du 1er vendémiaire an XII (21 septembre 1803) supprima la dénomination de demi-brigade, rétablit celle de régiment et porta de trois à cinq le nombre de bataillons. Les quatre premiers furent dits bataillons de guerre, le 5e, bataillon de dépôt.
Chaque bataillon fut composé de six compagnies : une de grenadiers ou carabiniers, une de voltigeurs et quatre de fusiliers ou chasseurs.
Chaque compagnie était forte de 140 hommes, officiers compris, ce qui élevait la force totale d'un régiment à 3 970 hommes dont 108 officiers*.

* L'état-major d'un régiment se composait : d'un colonel, d'un major (lieutenant-colonel), de quatre chef de bataillon, de cinq adjudants majors, d'un quartier-maître trésorier, d'un officier payeur, d'un porte aigle (officier), d'un chirurgien major, d'un aide major, de cinq sous aides, de dix adjudants sous-officiers, de deux porte aigles (sous-officiers), d'un tambour-major, d'un caporal-tambour, de huit musiciens et de quatre maîtres ouvriers.

Sous l'empire, l'inscription que portaient les drapeaux de la République fut remplacée, d'un côté, par celle-ci : « L'Empereur à tel régiment », de l'autre, par les noms des batailles auxquelles le corps avait assisté.
Les enseignes de 1804 furent surmontées d'un aigle d'or aux ailes à demi déployées ; elles étaient ornées de cravates tricolores, de franges et de broderies d'or*

Chaque régiment avait un aigle pour enseigne ; elle était portée par un lieutenant ou un sous-lieutenant ayant au moins dix ans de service. Deux vieux militaires pria parmi les plus braves, non lettrés, et qui pour cette raison ne pouvaient obtenir d'avancement, furent choisis pour escorter le porte aigle, et reçurent la dénomination de deuxième et troisième porte aigle.
NAPOLÉON s'était réservé le droit de choisir lui-même les portes aigles des régiments ; ils ne pouvaient être destitués que par lui. Les sous-officiers étaient armés de l'esponton et de deux pistolets placés dans un étui, portés sur la poitrine, à gauche, à la manière des Orientaux.
Il n'y eu d'abord que les régiments de ligne qui reçurent des aigles.
Mais bientôt on vit dans tous les corps l'aigle armé de la foudre aux losanges d'or remplacer la pique républicaine.

Archétramil

Lorsqu'il fut question de choisir les armes de l'empire, on délibéra longtemps dans le conseil d'Etat.
Les uns proposaient de choisir le lion roi des animaux, d'autres les abeilles d'or des Mérovingiens, d'autres enfin le coq gaulois.
NAPOLÉON prit la parole :
« Votre coq, dit-il est un animal qui vit sur le fumier et se laisse manger par le renard. Je n'en veux pas ; prenons l'aigle, c'est l'oiseau qui porte la foudre et qui regarde le soleil en face ! »

CAMP DE BOULOGNE

3e coalition ; campagne de 1805

L'ordre du jour du 30 août avait annoncé que l'armée des Côtes de l'Océan, s'appellerait dès ce jour, la grande armée.
Dans l'été de 1804, le régiment est réuni aux environs de Boulogne.
A la fin novembre, il envoie à Paris une députation qui, après avoir assisté le 2 décembre au couronnement de l'Empereur, reçoit de ses mains, le 5, au champ de Mars, les nouveaux drapeaux surmontés d'un aigle.

Le 15 août 1805, l'Empereur donnait lui-même, aux soldats du camp de Boulogne, la croix qui devait remplacer les armes d'honneur que la République décernait auparavant aux plus braves.
Cent mille hommes, héros de vingt batailles, furent les spectateurs de cette fête militaire grandiose, telle que le monde n'en avait jamais vu !
Le 28 août, l'ordre du jour annonce que l'armée des Côtes de l'Océan prend la dénomination de grande armée.
C'est en Allemagne que les aigles impériales vont recevoir le baptême du feu ; c'est en Allemagne que l'Empereur va conduire à la victoire cette armée incomparable, où toutes nos gloires militaires se confondaient, étouffant les rivalités et s'unissant dans une même et fidèle admiration pour le premier capitaine du monde !

Le 40^{e} régiment d'infanterie faisait partie de la 4e division (**SUCHET**) du 4^{e} corps (**SOULT**)* ; il avait pour général de brigade **ROYER VALHUBERT** et pour colonel **LEGENDRE**.

Son effectif était de 1647 hommes.

* Le 4^{e} corps, sous les ordres du maréchal **SOULT**, se composait de quatre divisions d'infanterie, la 1re commandée par le général **SAINT-HILAIRE** ; la 2^{e} par le général **VANDAMME**; la 3^{e} par le général **EGRAND**; la 4e par le général **SUCHET** et comprenant le 17^{e} léger, les 34^{e}, 40^{e}, 64^{e}, 88^{e} d'infanterie et 1er régiment de chasseurs à cheval, sous les généraux de brigade **BECKER, CLAPAREDE, ROYER VALHUBERT** d'une brigade de cavalerie commandée par le général **MARGARON** et d'une division d'artillerie et de génie. Sa force totale s'élevait à 41 358 hommes.

Le 29 août, la grande armée commence son mouvement vers le Rhin.

Le 2 septembre à cinq heures du matin, la division **SUCHET** quitte le camp de Boulogne ; elle arrive à Surques, et, malgré une pluie abondante qui dure toute la matinée, « la plus grande gaîté existe dans toute la colonne, le soldat marche à merveille et l'officier sert avec zèle* »

Ancestrami

(*SUCHET au ministère de la Guerre)

Le 3 septembre, la division couche à Saint-Omer, le 4 à Aire, le 5 à Béthune, le 6 à Lens, le 7 à Douai, le 8 à Cambrai où elle fait séjour, le 10 à Landrecies, le 11 à Avesnes, le 12 à Hirson, le 13 à Maubert-Fontaine, le 14 à Charleville, le 16 à Sedan, le 17 à Stenay, le 18 à Livry, le 19 à Verdun, le 20 à Mars la Tour, le 21 à Metz.
Elle y fait séjour et « l'accueil que reçoit le soldat dans ce pays augmente la satisfaction qu'il éprouve d'arriver à destination*. »
(*SUCHET au ministère de la Guerre)

Le 23, la division **SUCHET** reprend sa marche et vient coucher à Courcelles, le 24 à Saint-Avold, le 25 à Sarreguemines, le 26 à Bergzaben, le 28 à Landau et le 29 dans les environs de Spire.

Le 30, elle passe le Rhin à Rheinhausen au dessus de Spire, prend position et bivouaque le 1er octobre en arrière de Führfeld et le 2, de grand matin, au débouché du bois de Kirchausen en arrière d'Heilbronn.

« **NAPOLÉON** avait tout disposé pour que **MURAT, NEY, LANNES** et, avec eux, les corps des maréchaux **SOULT** et **DAVOUT** au moins, convergeassent ensemble, le 6 octobre, entre Heidenheim, Oettingen et Nordlingen, de manière à pouvoir présenter une masse imposante à l'ennemi. Mais jusque-là ses soins tendaient toujours à tromper le général **MACK**, assez longtemps pour qu'il ne songeât point à décamper, et qu'on pût atteindre le Danube à Donauwwerth, avant qu'il eût quitté sa position d'Ulm.

Le 4 et le 6 octobre, tout continuait à présenter le meilleur aspect.
Le temps était superbe ; les soldats bien pourvus de souliers et de capotes, marchaient gaiement.
180 000 Français s'avançaient ainsi sur une ligne de bataille de 26 lieues (+ de 100km ?), la droite touchant aux montagnes, la gauche convergeant vers les plaines du haut Palatinat, pouvant en quelques heures se trouver réunis au nombre de 90 ou 100 000 hommes sur l'une ou l'autre de leurs ailes, et, ce qui est plus extraordinaire, sans que les Autrichiens eussent la moindre idée de cette vaste opération. » (THIERS)

« Les Autrichiens, écrivait **NAPOLÉON** à **M. de TALLEYRAND** et au maréchal **AUGEREAU**, sont sur les débouchés de la Forêt-Noire.
Dieu veuille qu'ils y restent !
Ma seule crainte est que nous leur fassions trop peur
S'ils me laissent gagner quelques marches, j'espère les avoir tournés, et me trouver avec toute mon armée entre le Leck et l'Isar. »

Le 4 octobre, la division **SUCHET** continue sa marche vers le Danube ; elle était le 5 à Hall, le 6 à Elwwangen, le 7 à Nordlingen, le 8 à Donauwwerth.
Placée sous les ordres du maréchal **LANNES** (5e corps)*, elle marche le 9 dans la direction de Wettingen et cantonne à Worlemschwang et Alter Munster ; le 10, elle bivouaque à Mindelheim sur la route de Steinkirch.

*.Le 5e corps, commandé par le maréchal **LANNES**, se composait alors de trois divisions d'infanterie ; la 1re commandée par le général **OUDINOT**, la 2e par le général

GAZAN, la 3e par le général **SUCHET** d'une demi-brigade de cavalerie, sous les ordres du général **TREILHARD**, et d'une division d'artillerie et de génie.

Le 11 octobre, **SUCHET** reçoit l'ordre de se porter sur Burgau ; il rejoint à Susmershausen la division de grenadiers **d'OUDINOT**.
Là, ces deux divisions du corps de **LANNES** sont passées en revue par l'Empereur.
Arrivé le 12 à Weisshorn, **SUCHET** se remet en route le 13 au soir, afin d'arriver à Elchingen deux heures avant le jour.
Le pont venait d'être rétabli.
LANNES passa le Danube à la suite de **NEY**, et se dirigea sur Haslach et Jungingen, pour se placer derrière la division **MALHER** et la soutenir.

COMBAT DE MICHELSBERG
(14 octobre 1805) prise d'ULM

Les troupes autrichiennes, massées dans les retranchements du Spitzberg et du Michelsberg, occupaient une position très forte et se tenaient prêtes à déboucher.
Pendant que la division **MALHER** s'emparait de Michelsberg, la division **LOISON**, suivie de près par la division **SUCHET**, enlevait le Spitzberg.
Le soir, les trois divisions **MALHER, LOISON** et **SUCHET** établissaient leurs bivouacs sur les hauteurs conquises ; des batteries y étaient installées et ouvraient leur feu sur les ouvrages de la place.
Le 17, les troupes de **MACK**, enfermées dans un cercle de fer et de feu, capitulaient.
Le 21, l'Empereur adressait à son armée la proclamation suivante :

« Soldats de la grande armée, en quinze jours nous avons fait une campagne : ce que nous nous proposions est rempli ; nous avons chassé les troupes de la maison d'Autriche, de la Bavière, et rétabli notre alliée dans la souveraineté de ses Etats. Cette armée, qui avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre ?
Son bu est atteint, nous ne sommes plus à Boulogne !....
De 100 000 hommes qui composaient cette armée, 60 000 sont prisonniers ; ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de nos campagnes. 200 pièces de canon, 90 drapeaux, tous les généraux sont en notre pouvoir. Il ne s'est pas échappé de cette armée 15 000 hommes. Soldats, ce succès est dû à votre confiance sans bornes dans votre empereur, à votre patience à supporter les fatigues et les privations de toute espèce, à votre rare intrépidité.
Mais nous ne nous arrêterons pas là ; vous êtes impatients de commencer une seconde campagne.
Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort.
A cette nouvelle lutte est attaché plus spécialement l'honneur de l'infanterie. C'est là que va se décider pour la deuxième fois cette question qui a déjà été décidée en Suisse et en Hollande, si l'infanterie française est la première ou la seconde de l'Europe. Il n'y a point de généraux contre lesquels je puisse avoir de la gloire à acquérir. Tout mon soin sera d'obtenir la victoire avec le moins possible d'effusion de sang. Mes soldats sont mes enfants.

Amicale Granier

MARCHE SUR VIENNE
(18 octobre – 13 novembre)

En trois semaines, une armée de 80 000 hommes avait disparu ; la route de Vienne était découverte.
NAPOLÉON précipita sa marche pour dicter la paix à l'empereur **FRANCOIS II** dans sa capitale, avant que la Russie eût jeté ses forces dans la balance.
La grande armée, divisée en trois colonnes principales, franchit en douze jours, avec une vitesse moyenne de 7 lieues par jour (1 lieue terrestre = 4,445 km soit x 7 = 31,12 km/j), les 85 lieues qui la séparaient de la Traun.
Le pays, quoique accidenté et coupé par les affluents du Danube coulant tous du sud au nord, présentait des voies de communication nombreuse et bien entretenues.
Mais depuis la Traun jusqu'à Vienne, l'armée fut obligée de s'engager sur une route unique, le long de la vallée du Danube, dans un véritable défilé fermé au sud par les Alpes de Styrie. Aussi les 45 lieues de la Traun à Vienne exigèrent-elles onze jours de trajet, la journée de marche étant réduite à 4 lieues.

Dès le 18 octobre, la division **SUCHET** commençait son mouvement, se rendait à Gunzbourg, y réunissait l'artillerie, l'ambulance et les bagages du 5e corps, rétablissait le 19 le pont de Dillingen, entrait à Munich le 23 et à Laudshut le 25.

En route, on organisa la compagnie des voltigeurs créée, dans chaque bataillon, par décret impérial du 25 octobre 1805. Cette compagnie fut placée la troisième dans l'ordre de bataille, et remplaça la deuxième de fusiliers qui fut dissoute*.

* Les voltigeurs furent assimilés aux grenadiers comme compagnie d'élite. Le voltigeur est devenu un des types originaux de notre armée. Les Prussiens et les peuples du nord criaient avec terreur en voyant les voltigeurs : « Da kommen die kleine Männer ! » (Voila les petits hommes qui viennent !)

Le maréchal **LANNES**, formant l'avant-garde et précédant d'une marche les autres corps, continua son mouvement sur Vienne et se trouva en vue de Braunau le 29 octobre.
La ville ouvrit ses portes devant une simple démonstration.
De Braunau, le 5e corps marcha sur Scharding, entra à Lintz le 1er novembre, et, le 3 novembre atteignit Ebersberg, son objectif sur la Traun, sans avoir rencontré l'ennemi.

Le 5 novembre, **LANNES**, appuyant l'avant-garde commandée par **MURAT**, arrivait à Enns.

Le 6, **SUCHET** bivouaquait à Oedt, poursuivant l'épée dans les reins les Russes battus à Amstetten.
Le 9, la division s'établissait en arrière de Saint-Poelten sur des hauteurs, observant la route de Krems ; le 10, elle bivouaquait à Heildorf et franchissait le 13, à cinq heures du soir, les ponts de Vienne, audacieusement surpris quelques instants auparavant par **LANNES** et **MURAT**.

HOLLABRÜNN
(15 novembre)

Le 13, le corps d'armée traversa Vienne et, après avoir passé le Danube sur les trois ponts établis vis-à-vis de cette ville, il remonta par la rive gauche, et se dirigea vers Stockerau.

La division **SUCHET** bivouaqua à Langendorf et au pont de Vienne.
Le 14, le corps d'armée continua sa marche, dans l'intention d'obliger l'armée russe à abandonner Krems.
La division **SUCHET** bivouaqua à une demi-lieue en arrière de Stockerau.

Le 15, sur l'avis que les Russes avaient évacué Krems et se retiraient par Hollabrünn vers la Moravie, le corps d'armée se dirigea vers ce dernier point, et trouva toute l'armée de Kutusoff en bataille sur une ligne de hauteurs.
MURAT eut l'imprudence d'accorder un armistice, et le 16, quand **LANNES** reçut l'ordre d'attaquer, nous n'avions plus en face de nous qu'une arrière-garde de 8 000 hommes commandée par **BAGRATION**.
KUTUSOFF, avec le gros de l'armée, avait réussi à s'échapper.
Les Russes opposèrent la résistance la plus opiniâtre, et ne se retirèrent qu'après avoir perdu 4 000 hommes tués, blessés ou prisonniers.
Le lieutenant **CALVAIRAC** du 40e fut blessé.

Le 17, au petit jour, la colonne française passa la Thaya et s'établit à Znaym et Tewitz ; le 40e de ligne, à Znaym.

Le 19, le corps de l'armée marchait sur la route de Brünn ; la division **SUCHET** prenait ses cantonnements dans Pralitz et ses environs.

Le 20, tandis que les grenadiers du corps d'armée entraient dans Brünn, elle occupait Obrowwitz et les villages voisins de la Switawa, en avant de Brünn.

Le 30, elle bivouaquait à cheval sur la route de Brünn à Olmutz, près de Santon, mamelon fortifié armé de 18 bouches à feu et occupé par le 17e léger.
Dans la soirée du 1er décembre, l'Empereur visita les bivouacs, et annonça à son armée, que

« la journée du lendemain éclairerait une des batailles les plus mémorables qui eussent jamais été livrées, celle qui devait enfin décider de la supériorité de l'armée française sur toutes celles d'Europe, et fixer à jamais les hautes destinées de la France ».

L'enthousiasme était dans tous les cœurs.
Par un mouvement spontané, des torches de paille enflammées furent placées au bout de milliers de fusils, et les soldats se portèrent au-devant de l'Empereur, saluant de leurs acclamations l'anniversaire de son couronnement et la victoire éclatante de lendemain.

BATAILLE D'AUSTERLITZ
(2 décembre 1805)

Le 2 décembre, **LANNES**, avec ses 13 000 hommes, formait la gauche de la ligne de bataille.
Sa mission était de repousser l'aile droite ennemie au-delà de Pozoritzer-Post.
La division **SUCHET**, établie au nord de la route de Brünn à Olmutz, sur un terrain fort accidenté, appuyait sa gauche au Santon, et avait à sa droite , sur un terrain plus uni, la division **CAFFARELLI**, qui avait remplacé dans le corps de **LANNES** la division **GAZAN**.
BAGRATION était en face de **SUCHET**.

Ancestrami

Il s'était déjà porté en avant de Pozoritzer-Post et devait marcher droit devant lui sur Brünn, soutenu à sa gauche par les 82 escadrons autrichiens et russes du **prince Jean de LICHTENSTEIN**.
Menacé par cette formidable cavalerie et s'attendant à une sorte de bataille d'Egypte, LANNES disposa ses divisions sur deux lignes ; la première, formée de bataillons déployés ; la deuxième, de bataillons en colonnes, placés derrière les intervalles.
Vers huit heures du matin, le prince **BAGRATION** cherchait à déborder la gauche de la division **SUCHET**, en tournant le Santon par le ravin de Bosenitz.
Repoussé de cette forte position par le général **CLAPAREDE**, contenu de front par **SUCHET** avec le 24e et le 40e de ligne, menacé d'être pris en flanc par des troupes de la division **CAFFARELLI**, il recula.

SUCHET reprit vigoureusement l'offensive et vint occuper la première position de l'ennemi à Pozoritzer-Post.
Pendant ce temps, la division **CAFFARELLI**, se liant à ce mouvement offensif, s'ébranlait, s'avançait
dans un ordre imposant, comme sur un terrain de manœuvre, et résistait, sans même se former en carrés, aux charges réitérées des uhlans du grand-**duc CONSTANTIN.**
Bientôt les deux divisions du 5e cops, arrivées à la même hauteur, reprenant leur marche par échelons, la droite en avant dans la division de gauche, la gauche en avant dans la division de droite, s'enfoncent comme un coin dans l'armée russe.
BAGRATION est séparé de **LIECHTENSTEIN**.
Ce dernier fait alors un effort désespéré.
Il fond avec toute sa cavalerie sur la division **CAFFARELLI**.

Mais notre infanterie résiste avec le même héroïque sang-froid, et les cuirassiers de **NANSOUTY** et **d'HAUTPOUL** se précipitent le sabre au poing, pour achever la déroute de cette formidable masse de cavalerie.
« Pendant le même temps, la division **SUCHET** avait abordé l'infanterie du prince **BAGRATION**.
Après avoir dirigé sur les Russes ces feux tranquilles et sûrs, que nos troupes, aussi instruites qu'aguerries, exécutaient avec une extrême précision, la division **SUCHET** les avait rejoints à la baïonnette. » (THIERS)
Les Russes rompus d'abord, puis pelotonnés, serrés, hérissés de fusils, présentaient l'aspect d'une phalange de l'antiquité.

Chargés par les cuirassiers de **HAUTPOUL**, ils résistent sans se rompre ; mais ils ne peuvent arrêter l'élan des intrépides bataillons de **SUCHET**, qui se portent sur eux au pas de charge.
Ce ne fut bientôt qu'un champ de carnage.
Plus de 2000 Russes étaient tués ou blessés, 4000 prisonniers restaient entre nos mains.
LANNES venait à lui seul de livrer une vraie bataille.
BAGRATION, poursuivi de près, avait abandonné le champ de bataille et rallié ses troupes sur les hauteurs de Bausnitz.
On sait ce qui se passait au centre et à la droite de notre ligne : la prise par les Russes des villages de Telnitz et Sokolnitz, défendus par un seul régiment et un bataillon, l'assaut du plateau de Pratzen, le rabattement à droite d'une partie de notre armée, la destruction complète de nos ennemis.

Le 40e eut à la journée **d'Austerlitz 28 sous-officiers, caporaux ou soldats tués, 9 officiers et 243 soldats blessés.**

Les 9 officiers blessés étaient : Les capitaines **LEMAIRE, ARNAUD, POLLET,** les lieutenants **ROBERT, LAGNIEL, BILLORET, DELANNOY,** les sous-lieutenants **d'HOTEL**, le porte-drapeau **SIMONNEAU**
On sait ce qui se passait au centre et à droite de notre ligne ; la prise par les Russes des

Parmi les sous-officiers blessés, cinq devinrent plus tard officiers ; les sergents **DOUCE, RIBEREAU, LEBLANC, BRINCARD, PUNTOUS.**

Le général **VALHUBERT** eut la cuisse fracassée par un éclat d'obus.
Tombé et dans l'impossibilité de se relever, il voit des soldats s'élancer vers lui pour le transporter à l'ambulance,
« Souvenez-vous de l'ordre du jour*, leur dit-il, reprenez vos rangs ; si vous êtes vainqueurs, vous m'enlèverez d'ici ; si vous êtes vaincus, que m'importe un reste de vie** ».

* Dans l'ordre du jour donné avant la bataille, **NAPOLÉON** avait défendu aux soldats de quitter leurs rangs sous prétexte d'emmener les blessés.
** On lut bientôt dans le 11e bulletin, le 10 frimaire :
Le général **VALHUBERT** est mort des suites de ses blessures.
Il a écrit à l'Empereur une heure avant de mourir :
« J'aurais voulu faire plus pour vous ; je meurs dans une heure ; je ne regrette pas la vie, puisque j'ai participé à une victoire qui vous assure un règne heureux ; quand vous penserez aux braves qui vous étaient dévoués, pensez à ma mémoire. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille ; je n'ai pas besoin de vous la recommander. »
Ses camarades lui élevèrent un monument dans les plaines de la Moravie.
Son nom est inscrit sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile et sur les tables de bronze de Versailles.

Le 40e fut cité par le dépôt du mémorial de guerre comme s'étant particulièrement distingué,

« *Soldats, dit **NAPOLÉON**, dans une de ses magnifiques proclamations qui étaient toujours la récompense d'une victoire, soldats, je suis content de vous. Vous avez décoré vos aigles d'une gloire immortelle…Rentrés dans vos foyers, il vous suffira de dire, j'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde : voilà un brave* ! »

Le 40e bivouaqua, la nuit du 2 décembre, près de Pozoritzer-Post.
Le 3e corps d'armée, précédé d'un corps de cavalerie, poursuivit l'ennemi sur la route d'Olmutz, et les divisions **SUCHET** et **CAFFARELLI** prirent position à Vischau.

TRAITÉ DE PRESBOURG

(12 janvier 1806) cantonnement dans la principauté d'Anspach
(mars-octobre 1806)

Le 6, le 5e corps reçoit l'ordre de rétrograder pour prendre ses cantonnements.
La division **SUCHET** reprend les siens en avant de Brünn.
Le 40e occupe la citadelle et une partie de la ville.
Il reste à Brünn pendant le temps que durent les négociations du traité de Presbourg, c'est-à-dire jusqu'au 12 janvier 1806. le 12, il se met en marche sur la grande route de Prague et cantonne à Grosmerseritz, le 13 à Grosbiteck, le 14 et le 15 à Iglau, le 16 à Postchateck.
Les chemins sont affreux ; ils traversent de nombreux marais et la chaîne de montagnes qui séparent la Moravie de la Bohême.

Ancestramil

Le 17, le régiment est à Neuhaus, le 18 à Wittengau, le 19 et le 20 à Budweiss, le 21 à Koeplitz, le 22 à Freystadt jusqu'au 8 février.

Le 9 février, le corps d'armée, commandé par **PORTIER** qui remplace **LANNES**, se met en marche par brigade.

Les 9, 10, 11, 12, 13, le 40e cantonne à Anhof, le 14 à Efferding, le 15 à Bayerbach, le 16 et 17 à Scharding, le 18 à Wilshofen, le 19 à Glading, les 20 et 21 à Straubing, le 22 à Schirling, le 23 à Neustadt, les 24, 25, 26 et 27 à Wohburg, le 28 à Güntzhausen, et le 3 mars à Dünkelsbühl sur la Vernitz (principauté d'Anspach)

Il passa l'été, disséminé dans un grand nombre de villages et de hameaux.
Il comprenait les 1er et 2e bataillons ; le 3e bataillon tenait garnison à Strasbourg, et faisait partie du 3e corps de l'armée de réserve commandée par le général **LEFEBVRE**.
« Le 3 nivôse, le colonel **LEGENDRE** était nommé général de brigade, en récompense de sa brillante conduite à Austerlitz, et remplacé à la tête du 40e par le major **MICHEL*** promu colonel à la même date.

*. **MICHEL (Claude Etienne),** né à Pointre (Jura) le 2 septembre 1772, sergent-major le 13 octobre 1791 sous-lieutenant le 4 mars 1792, lieutenant le 22 août 1792, capitaine le 6 octobre 1792, chef de bataillon le 9 vendémiaire an IV, major du 40e de ligne le 5 frimaire an XII, colonel du 40e le 3 nivôse an XIV.
A eu le bras droit cassé d'un coup de fusil le 10 vendémiaire an VIII, à la bataille d'Egmont.
A reçu un coup de feu au bras gauche le 27 frimaire an IX, à Nuremberg ; nommé membre de la Légion d'honneur le 25 germinal an XII. Le 5 mars 1793, à Renderkhein, il fit preuve de la plus grande valeur. Le 10 vendémiaire an VIII, à la bataille d'Egmont (Hollande), à la tête de son bataillon, il chargea plusieurs fois l'ennemi, s'opposa pendant toute la journée à ses tentatives, et contribua beaucoup par sa résistance opiniâtre au succès de l'affaire.
A la bataille de Nuremberg le 27 frimaire an IX, il montra encore la plus grande bravoure.

Le 16 mai 1806, le colonel **CHASSEREAUX**** succédait à ce dernier. »

. **CHASSEREAUX (Thomas Jean, baron) né le 7 novembre 1763 à Bains (Ille-et-Vilaine), entra au service le 23 octobre 1791, comme capitaine dans le 1er bataillon de volontaires du Finistère, incorporé dans la 66e demi-brigade de ligne, devenue 63e régiment d'infanterie en l'an XII. Il fit les guerres de 1792 à l'an V à l'armée du Nord, et celles de l'an VI à l'an IX à l'armée du Rhin, où il devint chef de bataillon provisoire le 25 vendémiaire an VIII.
Confirmé dans son grade le 1er thermidor suivant, il passa à l'armée de l'Ouest en l'an X. Attaché au 50e régiment de ligne le 6 vendémiaire an XII, il fut nommé, le 30 frimaire, major du 32e membre de la Légion d'honneur le 4 germinal de la même année.
Le 16 mai 1806, l'Empereur lui confia le commandement du 40e régiment, avec lequel il fit les campagnes de la grande armée de 1806 à 1807.
Blessé d'un coup de feu à la main gauche, à la bataille de Iéna, le 14 octobre 1806, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur, le 14 mai 1807.
L'Empereur l'envoya en Espagne en 1808, lui accorda le titre de baron de l'empire le 15 août et le nomma commandeur de la Légion d'honneur le 17 décembre suivant.
Le maréchal **MORTIER** le recommanda particulièrement à **NAPOLÉON** pour sa brillante conduite à la bataille d'Ocana le 22 décembre 1809, pendant laquelle il eut l'épaule droite atteinte d'un coup de feu.

Général de brigade le 6 août 1811, et employé avec ce grade dans le midi de l'Espagne, l'Empereur le chargea le 22 février suivant du commandement des troupes de différentes armes réunies sur les frontières de la péninsule.
Rentré en France au mois d'octobre suivant, il servit à partir du 22 janvier 1813 au corps d'observation du Rhin, obtint, le 4 mai, le commandement du département du Loiret et le chargea le 8 mars suivant de réorganiser la levée en masse de ce département. LOUIS XVIII lui donna le 16 août 1814, la décoration de Saint-Louis et le maintint dans son commandement du département du Loiret le 22 janvier 1815.
Mis en disponibilité le 25 mars suivant, placé en traitement de non-activité le 1er janvier 1816, et compris, comme disponible, dans le cadre de l'état-major général de l'armée, conformément à l'ordonnance du 30 décembre 1818, il fut admis à la retraite le 1er décembre 1824.
Il est mort à Paris le 5 octobre 1840.

****

CHAPITRE V

4e COALITION CAMPAGNE DE 1806

La Prusse n'avait pas vu sans regret le succès de nos armes ; la veille d'Austerlitz, elle se préparait à entrer dans la coalition ; le lendemain, elle envoyait au vainqueur des compliments, « dont la fortune avait changé l'adresse ».
Mais l'Empereur n'était pas dupe de ses intentions hostiles.
L'établissement de la Confédération du Rhin, l'élévation de **LOUIS BONAPARTE** au trône de Hollande, et la proposition faite par l'Empereur à l'Angleterre de lui céder le Hanovre furent le prétexte apparent de la guerre.
Entraîné par la reine, jeune et romanesque femme qui se montrait à cheval au milieu des troupes, et provoquait elle-même les manifestations belliqueuses de l'armée, poussé par les princes et les ministres qui ne rêvaient que batailles et succès, cédant à l'opinion publique et aux orgueilleuses prétentions de **FREDERIC le GRAND,** le roi de Prusse met ses troupes en mouvement vers la Saxe avec une incroyable précipitation.
Il n'attend pas que la Russie soit prête, et veut laisser aux seuls vainqueurs de Rosbach la gloire de triompher des soldats d'Austerlitz.
L'armée française était, dès le 7 octobre, concentrée en avant de Bamberg, entre Bayreuth et Cobourg.

Le maréchal **LANNES**, resté en France pendant la paix, se hâta de venir prendre son commandement ; il rejoignit le 5e corps d'armée à Schweinfurth (5 octobre).
Le 40e, fort de 1 608 hommes, formait, avec le 34e de ligne, la première brigade (général **REILLE**) de la division **SUCHET**. Le 1er bataillon se trouvait à Freystadt, le 2e à Neumarkt.

COMBAT DE SAALFELD
(10 octobre 1806)

Le corps d'armée se mit en mouvement, de Schweinfurth, le 6 octobre.
Après avoir franchi les montagnes qui séparent les eaux du Main de celles de l'Elbe, par Coburg (bivouac) et Graffenthal (bivouac), il arriva le 10 au matin sur les hauteurs de Saalfeld, où se trouvait l'avant-garde prussienne, forte de 7000 fantassins et 2000 cavaliers commandés par le prince **LOUIS-FERDINAND** de Prusse.

L'ennemi était solidement posté au débouché de gorges profondes, traversant des montagnes à pic et couvertes de forêts presque impénétrables.
Les éclaireurs de la division **SUCHET** et l'avant-garde de cette division s'enfoncent dans la vallée qui conduisait à la position ennemie.
Au débouché, nos troupes se trouvent en présence de 9 000 Prussiens.
Le maréchal donne aussitôt l'ordre de l'attaque ; le 17e léger et le 34e, lancés en avant contre des forces bien supérieures, repoussent l'aile gauche et s'emparent de 15 pièces de canon ; le 40e et le 64e, formés en échelons, arrivent ensuite sur le point d'attaque, soutenus par la cavalerie et par le 88e.

L'ennemi, poussé par notre infanterie, foudroyé par notre artillerie, fut, en moins de deux heures, rompu, culbuté, jetés en désordre dans les marais de la Schwarza.
Le prince **LOUIS-FERDINAND** avait été tué dans une charge à la tête de ses escadrons.
Les Prussiens laissaient entre nos mains de 15 à 1 800 prisonniers, 4 drapeaux, 33 pièces de canon et tous leurs caissons attelés.
La division **SUCHET**, à qui revint exclusivement l'honneur de cette journée, entra dans Saalfeld.
Le lendemain, le corps d'armée marchait sur Neustadt, où il bivouaquait.
Le 12, il changeait de direction pour se porter sur Iéna.

BATAILLE D'IÉNA
(14 octobre 1806)

L'armée prussienne s'était retirée à la faveur d'un brouillard épais sur Weimar.

Le 13, au point du jour, la division **SUCHET** marchait à sa poursuite, s'emparait de la vallée de Mühlthal et occupait, dans la soirée, le plateau qui domine la rive gauche de la Saale au-dessus d'Iéna.
De là, l'Empereur put examiner les dispositions de l'ennemi.
80000 Prussiens, sous le prince **HOHENLOHE**, se trouvaient en face de l'armée française.
Celle-ci devait déboucher du plateau d'Iéna.
Toute la nuit, les sapeurs creusèrent un chemin dans le roc, pour permettre à l'artillerie du 5e corps et de la garde de monter sur le plateau.

NAPOLÉON fit placer sa tente au milieu des troupes de la division **SUCHET**, et défendit qu'on allumât des feux.
Les deux armées bivouaquaient à quelques mètres l'une de l'autre, dans une nuit profonde et un silence imposant ; le lendemain, contraste grandiose, elles se heurtaient au bruit du canon et de la fusillade, éclairées par un nouveau soleil d'Austerlitz !

Le 14 octobre, dès quatre heures du matin, la division **SUCHET** était sous les armes.
C'est encore à elle qu'était destiné l'honneur d'ouvrir cette lutte décisive !
A six heures, au milieu d'un brouillard très épais, la brigade **VEDEL** attaque le village de Cospoda.
L'ennemi se retire sur Lutzerode et Closwitz, nous abandonnant 26 pièces de canon en batterie.
Le 40e de ligne et le 21e léger reçoivent l'ordre d'attaquer ce dernier village.
L'ennemi attachait une grande importance à la position de ce point et y avait massé des forces importantes.
Son artillerie ouvre un feu terrible qui fait de sanglantes trouées dans nos rangs.

Amicale Chamil

Le 5e corps lutte en ce moment contre 6000 Prussiens, soutenus par 100 pièces de canon.
Le maréchal **LANNES** se porte lui-même avec le 100e régiment à la droite du village, s'empare des hauteurs qui s'y trouvent, et menace le flanc gauche des Prussiens.
Le 40e de ligne et le 21e d'infanterie légère s'élancent alors avec impétuosité, s'emparent de Closwitz et s'y maintiennent avec acharnement.
L'armée française a conquis le terrain nécessaire à son déploiement.
Le maréchal **SOULT** tourne l'aile gauche prussienne, la sépare du centre et la rejette vers Dornbourg, dans une direction excentrique.
Il est dix heures.
L'Empereur, satisfait de ces résultats, fait suspendre l'attaque pour donner à tous ses corps le temps d'entrer en ligne.

Le maréchal **NEY**, impatient d'avoir sa part de gloire, gravit le Landgrafenberg à perte d'haleine, et vient déboucher à la gauche du 5e corps.
Le combat recommence ; **LANNES** et **NEY** s'emparent définitivement du village de Vierzenheiligen, **SOULT**, à notre droite, **AUGEREAU**, à notre gauche, menacent les deux ailes de l'armée prussienne.
L'Empereur ordonne alors à **LANNES** d'accentuer son mouvement en avant, et de se porter sur le flanc de notre adversaire, avec les 100e et 103e régiments d'infanterie et 6 pièces d'artillerie.
Cette manœuvre étonne les ennemis ; ils sont incertains ; leur feu se ralentit ; le 5e corps d'armée tout entier s'ébranle.
Le centre prussien, culbuté par les efforts réunis de **LANNES** et de **NEY**, recule en désordre dans la direction de Weimar.
A quatre heures, la bataille était terminée.
Les Prussiens fuyaient en désordre, sur toutes les routes, après avoir perdu 12000 hommes tués ou blessés, 15000 prisonniers et 200 pièces de canon.

« S'il ne fallait, écrivait un officier prussien, que se servir de nos bras contre les Français, nous serions bientôt vainqueurs. Ils sont petits, chétifs, un seul de nos Allemands en battrait quatre ; mais ils deviennent au feu, des êtres surnaturels ; ils sont emportés par une ardeur inexprimable, dont on ne voit aucune trace dans nos soldats…Que voulez-vous faire avec des paysans, menés au feu par des nobles, dont ils partagent les dangers, sans partager jamais leurs passions, ni leurs récompenses ? »

Le colonel **CHASSEREAUX**, le capitaine **LEMAIRE**, le lieutenant **LEPAGE**, les sous-lieutenants **ROLLIN, VOIROL, PICARD** du 40e avaient été blessés, 29 sous-officiers, caporaux ou soldats tués et plus de 80 blessés.

Le régiment bivouaqua, le 14, sur le champ de bataille, le 15, en avant de Weimar, sur la route de Naumburg.

POURSUITE DE L'ARMEE PRUSSIENNE

L'armée prussienne battue et affaiblie pouvait encore nous disputer le passage de l'Elbe ; il lui restait des places fortes, sous la protection desquelles elle pouvait se rallier.
Cinq à six marches forcées vers l'Oder lui offraient une nouvelle ligne d'opérations ; il ne fallait pas lui donner le temps d'y arriver.
En conséquence, le 5e corps reçut l'ordre de se porter rapidement sur Dessau, par Naumburg et Merseburg.

Amicale Anciens

Nos soldats traversèrent le champ de bataille de Rossbach, la tête haute, le cœur débordant de joie d'avoir effacé par une brillante victoire le douloureux souvenir d'une ; défaite !
La division **SUCHET** eut la gloire d'abattre la colonne élevée par les Prussiens en mémoire de la fatale journée. Déjà, au mois de mars 1798, **SUCHET** avait coopéré à la destruction du monument élevé, en 1546, par les Suisses, avec les ossements des Bourguignons.
C'était donc la seconde fois que, par un bonheur exceptionnel, ce général prenait part, sous la France régénérée, à une éclatante réparation des défaites de l'ancienne France.
Le 5e corps arriva le 20 octobre à Dessau, trop tard malheureusement pour sauver le pont : les Prussiens venaient de le brûler.

La division **SUCHET** passa le fleuve dans des barques et bivouaqua le 21 à Roslau, le 22 à Stracha et le 23 à Belitz.
L'ennemi fuyait toujours.
MURAT et **LANNES** reçoivent l'ordre de précipiter leur marche à sa poursuite.

Le 25, la division **SUCHET** entre dans Spandau ; le 26 elle bivouaque à Oranienburg.
La colonne du **prince de HOHENLOHE** se dirigeait sur Prenzlau, où elle voulait nous prévenir et de là gagner Stettin (Szczecin).

La cavalerie du **duc de BERG,** suivie par l'infanterie du 5e corps, court vers la première de ces villes ; l'ennemi venait d'y arriver ; il capitule : 20 000 hommes d'élite, parmi lesquels se trouvait la garde du roi de Prusse, mettent bas les armes et se rendent prisonniers de guerre, nous abandonnant 53 bouches à feu et leurs caissons attelés.
Sans perdre de temps, **LANNES** lance la brigade de cavalerie légère **LASSALLE** vers Stettin, qui se rend à la première sommation et nous livre 6 000 prisonniers ; il s'empare en passant à Pasewalk, d'un parc d'artillerie considérable (3 octobre).
En 20 jours, le 5e corps avait pris aux ennemis 80 pièces de canon, 13 drapeaux et fait 12 000 prisonniers.
Il pouvait revendiquer avec les soldats de **DAVOUT**, les vainqueurs d'Auerstaedt, la première part de gloire dans les succès foudroyants de cette campagne.

La monarchie du grand **FREDERIC** avait cessé d'exister.

OPÉRATIONS SUR LA VISTULE
(novembre 1806)

Le 40^{e} entra dans Stettin le 6 ; la cavalerie légère du 5^{e} corps fut envoyée pour fouiller le pays jusqu'à la Vistule, et empêcher les levées d'hommes ordonnées par le roi de Prusse.
A ce moment, nos soldats reçoivent les effets neufs qu'on avait préparés pour leur rentrée en France. Le corps d'armée suit sa cavalerie légère à 4 marches de distance par Stargard, Retz, Friedland et Schneidmühl, pour se porter sur Bromberg.
Le 16, le 40^{e} de ligne y entrait, et trouvait dans cette ville de grands approvisionnements de bouche et de guerre.

LANNES se dirige ensuite sur Podgurne, par la rive gauche de la Vistule, avec l'intention de s'emparer de Thorn (Torun), ville fortifiée de la rive droite, où les Prussiens avaient résolu de se défendre.

Ancestramil

Le pont de la Vistule en cet endroit avait été détruit ; le fleuve charriait d'énormes glaçons ; force nous fut donc de rester sur la rive gauche.
Le général **LESTOCQ** commandant la place, sommé de se rendre, refusa, resta sourd aux cris des habitants, aux désastres causés par un bombardement de trois jours.
Nos troupes, bivouaquées, souffrirent beaucoup des rigueurs de l'hiver et de la pauvreté du pays.
Pour relever leur moral, **SUCHET** leur adressa, le 23 novembre, l'ordre du jour suivant, dans lequel il résumait les travaux et les succès de sa vaillante division.

Soldats,
« *Vous avez acquis beaucoup de gloire à Boulogne, à Ulm, à Austerlitz. Dans cette campagne, vous avez triomphé les premiers, à Saalfeld, des ennemis de notre auguste Empereur ; aux portes d'Iéna, sur le plateau et sur le champ de bataille du 14 octobre, votre valeur a soutenu le feu le plus vif ; vous avez percé la ligne ennemie, renversé les bataillons de grenadiers, enlevé 28 pièces de canon avant huit heures du matin, et ouvert l'entrée du champ de bataille à toute l'armée. Les 17e et 34e ont déployé comme à Saalfeld la plus grande audace, et se sont immortalisés ; le 40e a attaqué avec intrépidité et à plusieurs reprises le village brûlé, et les 64e et 88e ont soutenu leur belle réputation, en partageant les dangers communs et enfonçant à la gauche plusieurs bataillons ennemis, qu'ils ont laissés rompus et désunis, taillés en pièces par notre brave cavalerie. La gloire de l'artillerie a reçu un nouveau lustre dans les journées de Saalfeld et d'Iéna ; elle a surpassé si possible sa vieille réputation.*
Vous n'oublierez jamais, soldats, les paroles immortelles que l'Empereur vous a adressées sur le champ de bataille, dans la journée du 14, à Iéna « Mes enfants, vous venez d'obtenir un beau succès, ne nous pressons point, sachons en profiter. »
De Weimar à Merseburg, vous avez traversé les plaines de Rossbach et renversé un monument, qui rappelait d'odieux souvenirs à une armée de braves Français, commandés par le plus grand des capitaines.
Soldats, vous avez fait beaucoup de prisonniers et enlevé 55 pièces de canon, des bagages, des équipages de pont, des munitions, des vivres, etc. Vous avez, les premiers, franchi l'Elbe ; les premiers, vous êtes arrivés à Postdam, séjour du grand ***FREDERIC****, après une marche de 18 lieues (80 km) en 21 heures ; vous êtes arrivés, les premiers de l'infanterie, à Prenzlau, pour prendre part à la réédition de l'armée du prince de* ***HOHENLOHE****, et vous avez reçu, à Pasewalk, la reddition d'un parc de 39 bouches à feu attelées et de 1 500 canonniers. Les premiers enfin, vous avez atteint les bords de la Vistule, pour défier les Russes et porter le dernier coup à la puissance prussienne.*
Votre amour pour l'invincible ***NAPOLÉON*** *vous a constamment conduits et vous a fait supporter avec constance les dangers, les privations et les fatigues. Qu'il fasse aujourd'hui que votre discipline devienne l'exemple de l'armée et réponde à toute votre gloire. »*
SUCHET.

Le 25 novembre, **LANNES** recevait l'ordre d'abandonner son attaque et de se diriger sur Varsovie.
Il continua sa marche par Sluzzewo-Brzesc (26 novembre), Gostinin (27), Gomlein (28) et Sachaïzew (29).
Là, le corps d'armée s'arrêta 8 jours et se divisa pour pouvoir vivre.
La division **SUCHET** occupait Lowicz et ses environs ; elle en partit le 5 décembre, et arriva le 6 à Blonie.

Le 23, le corps d'armée se remit en marche et se dirigea, par Iablona (23 novembre) sur Okania, où il passa le Bug.
Le 40e bivouaqua successivement à Iablona le 23 décembre, à Czasnowo le 24 et enfin à Scarzice le 25, à 3 lieues de Pultusk, où notre corps d'armée allait se heurter à l'armée entière de **BENNINGSEN**.

BATAILLE DE PULTUSK
(26 décembre 1806)

Le 26 au matin, **LANNES** arrive en vue de Pultusk.
« Le temps a été affreux pendant toute la nuit du 25 au 26 ; les chemins, déjà extrêmement fangeux et dégradés, ne se trouvaient praticables que pour des soldats français*. » *
(**VICTOR**, rapport officiel)
« On ne compte que quatre éléments (disait **NAPOLÉON** pour expliquer les difficultés de cette campagne) ; ces contrées m'en font connaître une de plus, la boue. »

Le général russe disposait de 40 000 hommes, **LANNES** n'en avait que 17000 sous la main.
A la formidable artillerie qui couvrait le front ennemi, nous ne pouvions opposer que quelques pièces de petit calibre, qui furent réparties à la droite et au centre.
Le 5e corps mit trois heures pour franchir l'espace marécageux qui le séparait des Russes.
Le temps était nébuleux ; un vent froid, des bourrasques de grêle et de neige venaient fouetter violemment le visage de nos soldats.
La tenue des troupes dans cette marche hérissée de difficultés fut admirable.
« Le soldat continuellement dans la boue jusqu'au genou, gardait son rang, les files étaient serrées, tout jusqu'à l'artillerie était dans l'ordre le plus imposant.* » (*VICTOR, rapport officiel)

Précédé de 2 escadrons de cavalerie légère, le 5e corps d'armée s'engagea dans le bois qui couvrait les environs de Pultusk et la Narew.
Le général **BENNINGSEN** avait rangé son armée sur ce terrain, le dos tourné à la ville, l'une de ses ailes appuyée à la rivière et au pont qui la traverse, l'autre à un bouquet de bois.
Une forte réserve servait de soutien à son centre, sa cavalerie était placée dans les intervalles de sa ligne de bataille, et un peu en avant. » (THIERS.)
LANNES déboucha de la forêt, avec la seule division **SUCHET** formée, partie en bataille, partie en colonne serrée, et gravit audacieusement le plateau sous une pluie de mitraille.
Nos troupes, malgré le feu de l'ennemi, malgré la boue dans laquelle elles s'enfonçaient, abordèrent leurs adversaires avec tant d'impétuosité qu'elles allaient les précipiter dans la Narew, quand arriva le gros des Russes.
Le combat recommença avec acharnement et dura jusqu'à la nuit.
La division **GAZAN** et le 40e régiment placés en seconde ligne, immobiles à la lisière de la forêt, essuyèrent à trois cents pas les boulets de l'ennemi.
Leur attitude calme en imposa aux Russes et les empêcha de donner avec toutes leurs forces.
L'arrivée de la division **GUDIN** détermina la brusque retraite de l'armée ennemie, qui profita de la nuit pour traverser la Narew par les ponts de Pultusk.

LANNES, qui avait du se multiplier et payer de sa personne dans cette glorieuse journée, avait reçu une blessure, heureusement sans gravité.
Les Russes perdaient 3 000 hommes tués ou blessés et 2 000 prisonniers, 12 pièces de canon et une quantité considérable de caissons, de chariots et de bagages.
De notre côté, nous avions 1 500 blessés et 600 tués.

Amicale Tronçais

Le 40e bivouaqua sur le champ de bataille ; le lendemain il entra dans Pultusk.

CANTONNEMENTS SUR LA VISTULE
(hiver 1806-1807)

L'impossibilité de poursuivre l'ennemi à cette époque de l'année, à travers un pays parsemé de marécages, décida l'Empereur à mettre son armée en quartiers d'hiver sur la rive droite de la Vistule.

La division **SUCHET** cantonna à Varsovie et Prague (le 40e à Varsovie), le 1er janvier 1807.
Le repos de nos troupes fut de courte durée.
Le 28, l'ennemi s'étant mis en mouvement, l'Empereur ordonna la levée des quartiers.
Le 5e corps devait couvrir Varsovie et l'extrême droite de l'armée, pendant que l'Empereur allait se heurter aux alliés à Eylau.

Parties de Varsovie le 28, les troupes de **LANNES** passèrent la Narew à Zegro, la repassèrent à Sierock et à Pultusk, et furent réunies à Brock le 31.
Malade depuis longtemps, le maréchal fut obligé de retourner à Varsovie ; il fut provisoirement remplacé par le général **SUCHET**, puis par le général **SAVARY**.
Le 4, après avoir rétrogradé jusqu'à Wyskowo, devant les forces supérieures qui menaçaient de déborder sa gauche, le 5e corps put remonter la Narew et reprendre position à Ostrolenka.
La ligne de l'Omulew était à son tour menacée.
Le général **SUCHET** marcha, le 14, avec 2 brigades d'infanterie et 1 de dragons, pour défendre et rétablir les communications de la grande armée, interceptées par des partis.

COMBATS D'OSTROLENKA
(16 février 1807)

Le 16, le général **SAVARY**, avec la division **GAZAN**, attaquait les forces russes qui lui étaient opposées. Au même moment, le canon se faisait entendre du côté d'Ostrolenka.
Le général **REILLE** y fut envoyé pour prendre le commandement des troupes qui défendaient la ville.
La division **SUCHET** avait marché toute la nuit et suivi la rive gauche de l'Omulew dans la direction d'Ostrolenka.
A midi elle arrivait sur le champ de bataille.
Placée au centre de la ligne, puis portée en avant, elle chasse les Russes du bois et du village de Lawy situé sur la rive gauche de la Narew à une demi lieue à l'est d'Ostrolenka et détermine la retraite des Russes.
Les pertes de l'ennemi s'élevaient à 3 000 hommes.
De notre côté, nous avions **129 tués et 758 blessés.**

Les Russes avaient été battus sur plusieurs points.
La grande armée, après la sanglante leçon d'Eylau, pouvait rentrer dans le repos.

L e 5e corps prit ses quartiers le 25 à Kosen, Makowo et Prasnitz.
Il avait pour mission de couvrir Varsovie, la partie de la Pologne que nous avions conquise, et la droite de la grande armée. En conséquence, il occupait une ligne ayant ses deux extrémités à Wittenberg et Varsovie, et décrivant un arc de cercle le long de l'Omulew, la Narew et le Bug.

Ancestramil

Se plaçant à la droite du corps d'armée, à son rang de bataille, **SUCHET** fut chargé de la défense de la Narew, depuis l'embouchure de l'Orzye jusqu'à celle de l'Omulew, et depuis ce point jusqu'à Zawady.
Vers la fin d'avril, toutes nos troupes étaient campées le long de ces rivières, couvertes par les redoutes.
Le 40e se trouvait en avant de Makowo, un peu en arrière de cette ligne. Jusqu'à la fin de l'hiver, la division **SUCHET**, obligée de garder 18 lieues (80 km) de terrain fut inquiétée par un ennemi très entreprenant.

Le 14 juin 1807, anniversaire de Marengo, la victoire de Friedland* avait brisé la dernière espérance de la Russie.
*. La compagnie de grenadiers du 40e détachée à la division **OUDINOT**, y fut très éprouvée.
Le sous-lieutenant **URAC** (Louis) y fut tué, huit soldats furent tués, une vingtaine blessée.

La division, apprenant les magnifiques succès de la grande armée, « fit part à l'ennemi de ces heureuses nouvelles, par des coups de canon tirés à boulet*. »
(*SUCHET, rapport officiel)

Le maréchal **MASSÉNA**, qui depuis le 6 mars, commandait le 5e corps, se disposa alors à passer la Narew et à attaquer les ennemis. Il fit jeter un pont entre Rozan et Pultusk, à deux ou trois heures de cette dernière ville.

Le 23, la division **SUCHET** passait la Narew et se dirigeait sur Ostrolenka qu'elle trouvait évacuée.

Le 25, elle s'engageait sur la route de Grodno, à la poursuite des Russes.

Le 26, elle arrivait à Lomza où elle trouvait un camp russe abandonné et de nombreux magasins. Le 27, elle atteignait l'ennemi près de Mezzenin.
MASSÉNA était décidé à attaquer le lendemain, quand il reçut, dans la soirée, l'avis officiel de l'armistice conclu entre les deux empereurs

TRAITE DE TILSITT ; CANTONNEMENT EN SILÉSIE
(juillet 1807-août 1808)

Les troupes du 5e corps furent cantonnées, jusqu'à la paix de Tilsitt (8 juillet 1807), sur les frontières du nouveau duché de Varsovie ; en septembre, on les envoya en Silésie, où elles firent partie du 3e commandement, comprenant la haute et la basse Silésie, sous les ordres du maréchal **MORTIER**.
Les 1er et 2e bataillons du 40e restèrent à Wastemberg jusqu'en août 1808.
Le 3e bataillon était toujours à Wissembourg, dans la 3e division militaire.

****

CHAPITRE VI

LE 4e BATAILLON A L'ARMEE D'ALLEMAGNE

Par un décret du 18 février 1808*, les régiments d'infanterie, qui n'étaient qu'à deux ou trois bataillons, eurent cinq bataillons, dont quatre de guerre et un de dépôt.

Art.1.
Les régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère comprendront un état-major et cinq bataillons.
Les quatre premiers bataillons porteront la dénomination de bataillons de guerre, le cinquième, celle de bataillon de dépôt.

Art 2.
Chaque bataillon de guerre, commandé par un chef de bataillon ayant sous ses ordres 1 adjudant-major et 2 adjudants sous-officiers, sera composé de six compagnies, dont 1 de grenadiers, 1 de voltigeurs et 4 de fusiliers, qui seront toutes d'égale force.

Art 3.
Le bataillon de dépôt aura 4 compagnies ; le major sera toujours attaché à ce bataillon. Un capitaine, désigné par le ministre, sur la présentation de trois candidats faite par le colonel, commandera le dépôt sous les ordres du major ; il commandera en même temps une des quatre compagnies ; il y aura, en outre, au dépôt, 1 adjudant major et 2 adjudants sous-officiers.

Art 4.
L'état-major du régiment comprendra : 1 colonel, 1 major, 4 chefs de bataillon, 5 adjudants-majors, 1 quartier-maître trésorier, 1 officier payeur, 1 porte aigle, 1 chirurgien major, 4 aides chirurgiens, 5 sous aides chirurgiens, 10 adjudants, les 2e et 3e porte aigles, 1 tambour-major, 1 caporal tambour, 8 musiciens dont 1 chef, 4 maîtres ouvriers.
La compagnie comprendra 1 capitaine, 1 lieutenant, 1 sous-lieutenant, 1 sergent-major, 4 sergents 1 caporal fourrier, 8 caporaux, 2 tambours, 121 grenadiers, voltigeurs ou fusiliers, en tout 140 Hommes.

Art 5.
Il y aura quatre sapeurs par bataillon, pris dans la compagnie de grenadiers ainsi que le caporal.
Art 7.
Quand les 6 compagnies seront présentes, on agira toujours par division.
Art. 17.
L'aigle sera toujours là où il y aura le plus de bataillons réunis.

Les nouveaux bataillons furent formés d'hommes de nouvelles levées prises dans les classes de réserve de 1804, 1805, 1806 et 1808 ; il en fut de même pour les 6^{e} et 7^{e} bataillon créés depuis.

En vertu de ce décret, le 40e compte, à partir du 1er avril 1808, trois bataillons à la 1re division du 5^{e} corps. Le 5e bataillon forme le dépôt de Wissembourg.
Le 4^{e} se divise de la façon suivante : deux compagnies à Wissembourg ; deux autres au 30^{e} régiment provisoire (corps d'observation des Côtes de l'Océan) ; la compagnie de grenadiers et celle de voltigeurs de ce bataillon sont envoyés à Dantzig, où elles font partie de la division de grenadiers **d'OUDINOT**.
Ces deux compagnies d'élite sont placées, l'une au 1er, l'autre au 2^{e} bataillon du 4^{e} régiment (1re brigade **CONROUX**).

Amestrum mil

En septembre 1808, les deux compagnies de fusiliers détachées au corps d'observation des Côtes de l'Océan se mettent en route, pour rejoindre, à Wissembourg, la partie du 4e bataillon qui y est restée.
A la même époque, le corps **d'OUDINOT** quitte Dantzig, et se porte à Gogau, puis à hanau.
Il forme la réserve d'infanterie de l'armée du Rhin.

En mai 1809, les deux compagnies d'élite, détachées à la réserve d'infanterie de l'armée du Rhin, auxquelles se joignent deux compagnies de fusiliers du même 4e bataillon, passent au 2e corps de l'armée d'Allemagne (**OUDINOT**).
En août, le 4e bataillon, commandé par le chef de bataillon **GUILLOT**, y est réuni tout entier (2e division **CLAPAREDE**, 3e brigade).
Il compte, au début des hostilités, 8 officiers, 286 présents sous les armes, 85 hommes détachés, 11 officiers et 223 hommes aux hôpitaux, 6 prisonniers de guerre.

Il se grossit, le 16 août, à Passau, de 314 hommes de la 10e demi-brigade, les 12 et 26 août, à Augsbourg, de 200 hommes du 26e de ligne ; son effectif est alors de 1036 hommes.

A la fin de mai, le 2e corps est rejoint à Augsbourg par le maréchal **MASSÉNA**, sous le commandement duquel se trouve ainsi réunie une masse de 50000 hommes.
Le 19 avril, cette petite armée exécute une marche de 12 lieues (53,34 km), d'Augsbourg à Pfaffenhofen, pendant que **DAVOUT** marche de Ratisbonne à Abensberg, entre le fleuve et le gros de l'armée autrichienne.

Le 21, **MASSÉNA**, parti de Pfaffenhofen, tourne la gauche des ennemis et cherche à s'emparer de leur ligne d'opérations vers Landshut.

Le 22, l'Empereur est devant cette ville avec **LANNES. MASSÉNA** et les Bavarois se portent alors vers Eckmühl, au secours du maréchal **DAVOUT**.
Vers midi, l'armée française est en ligne ; les deux corps **d'OUDINOT** et de **MASSENA**, qui arrivent par la route de Landshut, forment deux réserves successives.
A la nuit, la bataille est gagnée : la maréchal **DAVOUT** se met à la poursuite de l'archiduc, tandis que l'Empereur commence à marcher sur Vienne, avec le gros de ses forces.

COMBAT D'EBERSBERG
(3 mai 1809)

A l'approche de l'Empereur, l'archiduc **LOUIS** et le général **HILLER** s'étaient repliés sur l'Inn, puis sur la Traun.
Ils avaient choisi, à Ebersberg, une position formidable.
Pour entrer en ville, les Français devaient traverser un pont en bois de plus de 100 toises (+ de 200m), et qui aboutissait au château fort d'Ebersberg, hérissé de canons ; 35000 Autrichiens occupaient le plateau sur lequel s'élevait la ville.

Le maréchal **MASSÉNA**, entraîné par son intrépidité naturelle, n'attendit pas les ordres de l'Empereur pour commencer l'attaque.
Le général **COHORN**, avec la 3e brigade de la division **CLAPAREDE**, s'élance sur le pont, culbute les 3 bataillons qui en défendaient la tête, enfonce les portes de la ville et se précipite dans les rues d'Ebersberg.
La division **CLAPAREDE** toute entière le suit.

Archives Tranchi

Quatre fortes colonnes autrichiennes s'élancent à leur tour dans la ville, la baïonnette en avant.
Alors s'engage dans les rues un combat acharné, une lutte corps à corps.
On se fusille à bout portant.
Les débris des corps du général **HILLER** et de **l'archiduc LOUIS** paraissaient perdus, sans ressources.
N'écoutant que leur désespoir, les Autrichiens mirent le feu aux maisons.
La ville, le pont, tout brûla.

La division **CLAPAREDE** était maintenant privée de ses communications avec le reste de l'armée ; seule, elle allait lutter pendant trois ou quatre heures contre des forces trois fois plus nombreuses.
Ce fut, au milieu des flammes, une mêlée effroyable.
A travers le feu, au prix d'efforts inouïs, nos soldats s'ouvrirent un passage.
Le général **LEGRAND** et le corps de **MASSÉNA** réussirent enfin à pénétrer dans la ville.
L'héroïque division **CLAPAREDE** était sauvée.
A elle revenait tout l'honneur de ce succès hélas ! trop chèrement acheté.
L'ennemi laissait au moins 10000 hommes, ensevelis sous les ruines fumantes de la ville.
De notre côté, nous avions 2000 hommes tués ou blessés.

Le bataillon du 40^{e}, qui avait joué un rôle particulièrement glorieux au milieu de ces incomparables troupes, fut véritablement décimé.

Presque tous ses officiers étaient tués ou blessés.
Parmi les tués : le capitaine **COUTÉ**, les sous-lieutenants **FONTAINE** et **PETIT**.
Parmi les blessés : le major **REBIN**, le lieutenant **LACROIX**, les sous-lieutenants **LALLIER** et **ROBE**. 90 hommes environ étaient mis hors de combat.

Après le combat d'Ebersberg, **NAPOLÉON**, craignant quelque entreprise sur ses arrières, fait marcher l'armée par échelons. Les 2^{e} et 4^{e} corps, avec la garde et la cavalerie, forment le 1er échelon, et se présentent les premiers devant la capitale de l'Autriche.
L'Empereur y entre le 10 mai, pendant que l'archiduc **CHARLES**, à la tête de 100 000hommes, s'établit sur la rive gauche du Danube, à hauteur de Vienne.

BATAILLE D'ESSLING
(20 et 22 mai 1809)

Le passage d'un grand fleuve, en présence d'une puissante armée, était une opération bien hardie ; la tenta.
Le 17 mai, on s'empare de l'île Lobau.

Le 20, 30 000 hommes débouchent sur la rive gauche. 47

Le 21, ces troupes, solidement établies dans les villages d'Aspern et d'Essling, résistent aux efforts impétueux des Autrichiens.
L'Empereur profite de la nuit pour faire passer la division **CARRA SAINT-CYR** , qui renforce **MASSÉNA** , et les 3 divisions **SAINT-HILAIRE, THARREAU,** et **CLAPAREDE**, qui viennent prendre position à gauche d'Essling.
L'ensemble des troupes françaises présente un effectif d'environ 60 000 hommes avec 150 pièces de canon, contre 80 000 hommes et 3 000 bouches à feu qui restent à l'archiduc.

Ancestramil

Le 22, la lutte recommence ; l'Empereur lance sur le centre ennemi les 3 divisions, **SAINT-HILAIRE, THARREAU** et **CLAPAREDE**, pendant que **MASSÉNA**, dans Aspern, **BOUDET** dans Essling, continuent une résistance opiniâtre.

Ces 3 divisions marchent à l'ennemi, en colonnes par régiment, la droite en tête.
La cavalerie, déployée, suit en seconde ligne, et l'infanterie précède l'artillerie dans les intervalles des brigades.
L'attaque paraissait devoir réussir, mais une nouvelle rupture des ponts vient interrompre les communications avec la rive droite.
Ne pouvant plus compter sur des renforts, exposé à manquer de munitions, l'Empereur arrête la marche victorieuse des 3 divisions, et leur ordonne de se retirer sur la première position, entre Aspern et Essling.
Elles s'y défendirent jusqu'à la nuit.

Durant toute la journée, l'archiduc fit de vains efforts pour jeter les Français dans le Danube.
Essling fut pris et repris treize fois ; après une canonnade effroyable, qui nous enleva le maréchal **LANNES** et le général **SAINT-HILAIRE,** l'ennemi s'arrêta.
Nos soldats rentrèrent, quand ils voulurent et comme ils voulurent, dans l'île Lobau.
Mais le prestige de l'Empereur était ébranlé ; à force de battre nos ennemis, nous leur avions appris à nous résister.
Comme à Eylau, comme à Friedland, nos pertes furent énormes ; cette fois pourtant, elles n'avaient pas décidé la victoire.

Le bataillon du 40e, décimé à Ebersberg, fut encore cruellement éprouvé.
Il eut les sous-lieutenants **CALVAIRAC, DURPAIRE,** tués, le chef de bataillon **GUILLOT**, les capitaines **LECORNEY, JEANDROT, CRESPY, DELANNOY, STIEL,** les lieutenants **BOURILLON, GUYOT,** les sous-lieutenants **COURCENET**, **DERCY, MUTTEY**, blessés, et plus de 40 sous-officiers, caporaux ou soldats mis hors combat.

L'Empereur rentré dans l'île Lobau, y exécuta des travaux formidables, réorganisa son armée et se disposa à déboucher sur l'une ou l'autre rive.
La division **CLAPAREDE** reçut une mission particulière.
Le 31 mai 1809, le major général écrivait au général **OUDINOT** :

« *L'intention de l'Empereur, M. le général **OUDINOT** , est que vous fassiez partir deux brigades de la division **CLAPAREDE** , pour relever le général **FRIANT** et occuper tous les postes qu'il y a à Vienne. Vous emploierez la 3e à relever les postes du général **MORAND** et du général **PAJOL**, de Vienne à Klosterneuburg ; avec les deux autres divisions et votre artillerie, général, vous resterez sur la position et vous vous trouverez prêt à partir à 2 heures du matin, si vous en recevez l'ordre.* »

Le 1er juillet, à 9 heures du soir, le général **OUDINOT**, avec le 2e corps, commença le passage du fleuve et pénétra dans l'île Lobau. Le 3 juillet, l'armée française y était concentrée.
Le 4, à 8 heures du soir, le 2e corps lève le camp et se dirige vers la partie orientale de l'île, vis-à-vis de l'îlot de Haut-Grund, où l'ennemi avait des troupes et du canon.
Un feu d'artillerie assez vif s'engagea, pendant que la brigade **CONROUX**, passant le fleuve dans des barques, se rendait maîtresse de l'île.

BATAILLE DE WAGRAM
(5, 6 juillet 1809)

Le lendemain, toute l'armée française (150 000 hommes et 550 pièces de canon) débouchaient de l'île Lobau, devant un adversaire impuissant à empêcher cette magnifique opération, unique dans les fastes militaires.
Le soir, à 6 heures, **OUDINOT** recevait l'ordre d'attaquer le village de Baumersdorf et le camp établi sur un plateau au-dessus du village, dans une position très forte, qui devait, pendant de longues heures, défier les efforts réunis des 2e et 3e corps.
La 2e division formait la tête de la colonne d'attaque.
La nuit ne nous laissa pas le temps d'emporter la position.

Le 6 au matin, après une vive canonnade, le 5e corps s'élance à l'assaut du plateau.
L'ennemi est forcé d'abandonner le terrain et poussé l'épée dans les reins jusqu'au village de Deutsch Wagram.
Là, il essaie une dernière résistance.
Mais ses carrés sont bientôt culbutés et le village, emporté de vive force.
Deux bataillons prussiens, plusieurs canons et un drapeau restèrent entre nos mains.

La 2e division s'installa dans le village, tandis que les deux autres continuaient la poursuite et achevaient la défaite de l'ennemi.
Le corps d'armée avait eu 277 officiers et 8 669 hommes tués ou blessés.

Le 40e eut le major **REBIN** tué, les capitaines **GUYOT, LECORNEY,** les lieutenants **DEBLOUX, LALLIER,** les sous-lieutenants **TONDU, BERTRAND, MONPHOUX, SIMONEAU, NOAILLES** blessés, 6 hommes tués et plus de 30 blessés.

Le 7, le 2e corps resta sur sa position de Deutsch Wagram.
Dans la matinée du 8, il se porta entre Althof et Zucher-Maustel.
Les jours suivants, il marcha sur la route de Rilfersdorf et Znaym par Mielbach, Lieben-Kuchen, Staaz et Laa.

Le 12, il était à Znaym, où, la veille, un armistice avait été signé ; il y reçut l'ordre de cantonner à 2 ou 3 lieues autour d'Anspitz.

En novembre, le 1er bataillon du 40e se rend à Dibsbourg près de Lintz, en mars, à Ettlingen, en avril, à Schlestadt, en mai, à Orléans, en juillet, à Landais.

LE 4e BATAILLON EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL
(août 1810-octobre 1811)

En août 1810, le 4e bataillon reçoit l'ordre de se rendre en Espagne, et se dirige sur Bayonne ; il fait partie de la 7e demi-brigade légère (1re division du 9e corps).

Le 9e corps d'armée, commandé par le **comte d'ERLON,** avait son quartier général à Vitoria, et comprenait deux divisions, placées sous les ordres des généraux **CLAPAREDE** et **CONROUX**.
La 7e demi-brigade légère, commandée par le colonel **BONNAIRE**, était composée d'un bataillon du 40e, d'un bataillon du 63e et d'un bataillon du 88e.
.

Amicale Tramil

L'effectif du bataillon du 40e (commandant **GUILLOT**) était de 18 officiers et 546 soldats.

Le 1er Septembre 1810, ce bataillon est à Vitoria, le 15, dans la vallée de Burenda et d'Arraguin, où il séjourne jusqu'en janvier.
En janvier 1811, le général **DROUET** reçoit l'ordre d'aller avec sa deuxième division renforcer l'armée du Portugal, « 45000 soldats vivant par miracle, en face de 70000 Anglo-portugais bien nourris et presque invincibles derrières des retranchements formidables. »
(THIERS)

Devant l'impossibilité de forcer les lignes anglaises de Torres Vedras, MASSÉNA s'était établi un peu en arrière, entre Santarem et Tomar, attendant l'arrivée des renforts réclamés avec instance. Dans les premiers jours de janvier, la 2e division du 9e corps est à Leyria, puis occupe Alcolioco, peu loin de la mer, sur la route d'Obidos à Torres Vedras.

La division **CLAPAREDE** est laissée à Viseu, c'est-à-dire à 60 lieues (266,7 km) en arrière afin de maintenir les communications.

Le 5 mars 1811, l'armée du Portugal, vaincue par la misère du pays, les privations et la maladie, se décide à battre en retraite. **MASSÉNA** fait répandre le bruit d'un passage sur le Tage, bruit d'autant plus vraisemblable, que le général **EBLÉ**, commandant l'artillerie de l'armée, avait pu, en moins de 3 mois, après des travaux inouïs, improviser tout un matériel de pont.
NEY, établi à Leyria, au point de jonction des deux routes, protège le mouvement rétrograde de l'armée.

Le 9e corps se dirige sur Pombal par la route d'Olranco, tandis que les 2e et 8e défilent derrière le 6e, lentement poursuivis par l'ennemi.
L'arrière-garde, commandée par **NEY**, livre aux avant-gardes anglaises les beaux combats de Pombal (11 mars), de Redinha (12 mars) et Condéixa (13 mars. Dans la nuit du 11 au 12, le 9e corps se mettait en marche, escortant un convoi de blessés et de malades au nombre de 833.
Le 13, l'armée était réunie à Castelnuovo ; le 14, elle marchait de Castelnuovo à Miranda-de-Corvo.
Arrivée sur la Ceyra dans la soirée du 14, **MASSÉNA** se trouvait au pied de la Sierra de Murcelha et voulait franchir la montagne le lendemain, pour aller prendre position à Pont de Murcelha, sur la petite rivière de l'Alva.

Le général **DROUET** s'était porté à Pont de Murcelha pour rétablir les ponts, et après cette opération, s'était dirigé sur Almeïda.
MASSÉNA, qui devait jeter les Anglais à la mer, se trouvait donc ramené des lignes de Torres Vedras en vieille Castille, avec une armée épuisée, affamée, n'ayant ni souliers, ni chevaux, ni matériel, déchirée par l'indiscipline, découragée par le mauvais vouloir et la désunion de ses chefs.

Il voulut pourtant reprendre l'offensive et descendre sur le Tage par Alcantara. **NAPOLÉON** l'encouragea dans cette résolution qui devait corriger l'effet moral de la retraite.

Ancestramil

Le général **DROUET** fut attaché définitivement à l'armée du Portugal, et le maréchal **BESSIERES**, commandant des provinces du Nord, reçut l'ordre de fournir à cette armée des chevaux, des mulets, des vivres et des munitions.
Mais les secours attendus n'arrivèrent pas. La détresse était toujours aussi grande.

Le général **DROUET**, malgré les ordres qu'il avait reçus de ne pas quitter les environs d'Almeïda et de Ciudad Rodrigo, avait été obligé, pour pouvoir vivre, de rétrograder jusqu'à Salamanque.
L'armée était dispersée du sommet de la Sierra de Gâta jusqu'à Benavente, près des Asturies ; **MASSÉNA**, obligé de renoncer à son mouvement offensif, se contenta de surveiller **WELLINGTON**, pour l'empêcher de se jeter dans l'Estrémadure.

Impatient néanmoins de prendre sa revanche, il résolut bientôt de marcher au secours d'Almeïda investie par les Anglais.
Le 2 mai, il donna l'ordre à ses différents corps d'armée de passer l'Agueda et de marcher sur Almeïda de la manière suivante : **REYNIER** avec le 2e corps à droite, le 8e sous **JUNOT** et le 9e sous **DROUET** au centre, le 6e sous **LOISON** et la cavalerie à gauche.

Le maréchal **BESSIERES** était arrivé la veille avec un faible secours en artillerie et en cavalerie.

BATAILLE DE FUENTES D'ONORO
(3 et 5 mai 1811)

L'armée anglo-portugaise, forte de 45000 hommes environ, s'était établie derrière un gros ruisseau appelé le Dos Casas, sur un coteau dominant le village de Fuentes de Oñoro.
Un premier combat eut lieu le 3, à la suite duquel le village resta aux Anglais.

Le 5 mai, à la pointe du jour, une bataille générale s'engagea.
Les divisions **FERAY** et **CLAPAREDE** (40e de ligne) attaquèrent vigoureusement Fuentes de Oñoro et parvinrent à en chasser l'ennemi.

Pendant ce temps, **nous** enlevions, à notre droite, les bois de Pozobello, et la cavalerie du général **MONTBRUN** chargeait et dispersait sur le plateau 20 escadrons anglais.
Malheureusement, la garde que commandait le maréchal **BESSIERES** ne donna pas ; **WELLINGTON** eut le temps de garnir le plateau d'une formidable artillerie.

Les divisions **FERAY** et **CLAPAREDE** firent des efforts héroïques pour sortir de Fuentes de Oñoro et atteindre le plateau ; mais elles ne purent avoir raison du feu d'artillerie et d'infanterie qui les foudroyait presque à bout portant, dès qu'elles quittaient leurs positions.
La nuit vint mettre fin à cette lutte acharnée.

Le 40e eut 2 officiers blessés, les sous-lieutenants **VINCENT Henri** et **PERRIER**, et plus de 20 hommes tués.

Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille.
WELLINGTON employa toute la nuit à se retrancher sur ce plateau arrosé du sang de nos soldats, et à barricader les villages de Fuentes de Oñoro et de Villa Formosa.
MASSÉNA n'osa pas attaquer dans cette position inexpugnable, et commença la retraite, après avoir ordonné au général **BRENIER** de faire sauter Almeïda.

Amicalement

Le vieux maréchal s'enferma dans Salamanque pour réorganiser son armée.
Son épée ne devait plus sortir du fourreau.
Un ordre de rappel vint bientôt frapper celui qui, sous la République, avait défendu son pays avec tant de génie et de bonheur, l'héroïque défenseur de Gênes, le glorieux soldat d'Essling ! Jamais plus illustre carrière n'avait eu plus malheureuse fin.

Après la bataille de Fuentes de Oñoro, le 9e corps reçut l'ordre de se porter en Estrémadure, pour y rejoindre le maréchal **SOULT**.

Le **comte d'ERLON** succéda au maréchal **MORTIER** dans le commandement du 5e corps.
Le 4e bataillon du 40e, se réunit aux 1er et 2e bataillons qui faisaient toujours partie de la 2e division du 5e corps ; le général **CLAPAREDE** prit le commandement de cette division.
En octobre, le 4e bataillon rentrait en France par Madrid et Bayonne, et se rendait à Wissembourg, où se trouvait toujours le dépôt.

****

CHAPITRE VII

LE 40e EN ESPAGNE
(1804-1814)

GUERRE D'ESPAGNE
(1804-1814)

Le 5e corps, commandé par le maréchal **MORTIER**, était parti de Silésie le 8 septembre.
A peine arrivé en France, le 40e fut immédiatement dirigé sur l'Espagne, où bien des fatigues et bien des dangers l'attendaient.

Le 30 novembre, il se trouvait à Bayonne, fort de 58 officiers et 2486 hommes, sous les ordres du colonel **CHASSEREAUX**.
Il comprenait le 1er, 2e et 3e bataillons commandés par les chefs de bataillons **LESACHÉ**, **MILLET** et **BONNOT** (le 4e et le 5e étaient à Wissembourg).

Le 1er décembre, il partait pour Irun avec la tête du 5e corps, couchait le 2 à Tolosa, le 3 à Villeréal, le 4 à Mondragon, le 5 et le 6 à Vitoria, le 7 à Miranda, le 8 Pancorbo, le 9 à Brivisca.
Le 10, pendant la nuit, le 5e corps recevait l'ordre de rétrograder vers Miranda, pour se porter sur Saragosse par la route de l'Ebre.

Le 40e de ligne, reprenant avec la division **SUCHET** sa place en tête de la colonne, arrive le 11 décembre à Haro, le 12 et le 13 à Logroño, le 14 à Calahorra, le 15 à Tudela, le 16 à Maltea, le 17 à Alagon, à une journée de marche de Saragosse.

L'Empereur, pour réparer les revers de ses lieutenants, avait passé les Pyrénées avec 150000 hommes.
Rien n'avait pu tenir devant eux.
Tandis que le centre remportait les victoires de Burgos, d'Espinosa, de SomoSierra, de Tudela, **SAINT-CYR** et **SOULT** aux deus extrémités de la péninsule, poussaient l'ennemi l'épée dans les reins.

Ancestrami

SIEGE DE SARAGOSSE
(21 décembre-24 février 1809)

Au nord et au centre de l'Espagne, un seul point continuait la résistance, c'était Saragosse. 25000 hommes de troupes régulières, échappées à la bataille de Tudela, étaient venus s'y réfugier.

Composition du 5e corps au mois de novembre 1808

Commandant en chef : Maréchal MORTIER

1re Division	général **SUCHET**
2e Division	Général **GAZAU**
1re Brigade	
	17e léger
	21e léger
	34e de ligne
Général **GUÉRIN**	100e de ligne
Général **DUMONTIER**	40e de ligne 3 bataillons 246 hommes.
2e Brigade	
	64e de ligne
	28e léger
Général **GIRARD**	88e de ligne
Général **TAUPIN**	103e de ligne

Cavalerie : Brigade **DELANGE**
10e hussards
21e chasseurs

Artillerie	Général de division. **DEDON**.
Génie	Colonel **DODE**

A eux s'étaient joints 15000 à 20000 paysans fanatiques et contrebandiers, que la terreur avait chassés de leur campagne.
PALAFOX les commandait.
Brave, présomptueux, secondé par ses deux frères et quelques moines qu'animait une exaltation patriotique, résolus à s'ensevelir sous les décombres de la ville plutôt que de se rendre, ce général déploya une activité prodigieuse pour faire de nouvelles levées, réorganiser ses troupes et mettre la place en état de défense.
On forma des magasins de subsistance dans la ville ; les villages environnants furent abandonnés et dépouillés pour faire le vide ; les arbres, les maisons, les jardins, qui auraient pu favoriser les attaques des assiégeants, détruits ; les principaux édifices de l'intérieur, les couvents, transformés en places d'armes ; les rues, barrées par des traverses armées de batteries.
Des potences, élevées sur les places publiques, indiquaient d'avance le sort réservé à ceux qui parleraient de capituler.

Ancestramil

50 000 hommes, soldats, paysans et moines, qui avaient fui en plaine devant nos troupes, se préparaient, derrière les murailles de leur ville, à nous faire payer cher la ruine et la dévastation de leur pays.
L'impétuosité française allait-elle échouer contre ce patriotisme fanatique et barbare ?
L'Espagne le crut.

Le 3e et le 5e corps combinés se portèrent le 21 décembre sur la capitale de l'Aragon.
Le maréchal **MONCEY** s'empara de Monte Torero qui domine la place.
Le maréchal **MORTIER** fit investir le faubourg sur la rive gauche de l'Ebre par la division **GAZAN**.
La division **SUCHET** fit la même opération, après avoir pris part aux attaques dirigées contre le château d'Aljuferia ou de l'Inquisition et contre le côté ouest de la ville.
Les deux divisions du 5e corps vinrent prendre position à une portée de canon de Saragosse, la 1re, entre la rive droite de l'Ebre et la Huerva.
Le maréchal **MONCEY** chargea le général **SUCHET** d'opérer avec ses deux brigades comme corps d'observation, et de réprimer les insurrections qui éclatèrent successivement à Calatayud et sur divers autres points de l'Aragon.
Le 1er juillet, ces troupes partirent dans la direction de Calatayud, par El Almunia, dispersèrent, le 5, un rassemblement qui s'y était formé et interceptait les communications des deux corps de Saragosse avec Madrid.

« Le maréchal **LANNES**, nommé commandant supérieur des deux corps et du siège, prescrivit ensuite au maréchal **MORTIER** de quitter sa position de Calatayud et de passer sur la rive gauche de l'Ebre pour y dissiper les rassemblements qui nous inquiétaient.
Le maréchal **MORTIER**, exécutant les ordres qu'il avait reçus, franchit l'Ebre le 23, et laissant le 40e de ligne pour appuyer la division **MORLOT**, qui était la plus faible du corps de siège, » (THIERS) s'avança avec le reste de la première division, sur la route de la Perdiguera.
Il défit 15 000 Espagnols à Licenena.

La division **SUCHET** tint la campagne jusqu'en mars.
Pendant ce temps, le 40e prenait part avec la division **MORLOT** aux dernières et sanglantes opérations de ce siège à jamais mémorable.
Le 26, toutes les batteries étant terminées, le feu est ouvert et la ville brûle sur trois ou quatre points.
Alors, commence une lutte acharnée, de maison à maison, d'un mur à un autre, pied à pied, corps à corps, au milieu des ruines, des débris fumants, des cadavres amoncelés.
Et cette boucherie continua 23 jours.
Des 50 000 défenseurs de Saragosse « 50 000 enragés* », il ne restait debout que 18000 hommes.

*. Lettre du colonel **ROGNAT**, commandant du génie, au prince vice connétable major général.
(Moniteur du 5 mars 1809)

Le 21 février la junte capitulait. La ville n'était plus qu'un vaste cimetière. 54 000 personnes avaient péri, soit par le typhus, soit par les armes *.

Amiel Arnaud

*. Les moines parcouraient les rues les armes à la main, animant les uns au combat, forçant les autres au travail de batteries et des fortifications. Les dames de la ville elles-mêmes avaient répondu à l'appel de **PALAFOX**.
Le 31 janvier au soir, les assiégés se portèrent à la porte de l'église du couvent des Capucins, brisèrent cette porte à coups de hache, essayèrent ensuite de renverser un épaulement en sacs de terre qui était établi derrière, et parvinrent à faire une petite ouverture par laquelle ils croyaient pouvoir pénétrer dans l'église. Une religieuse, un crucifix d'une main et un sabre de l'autre, était à la tête de ces assaillants. On remarquait des femmes, circulant au milieu d'une grêle de balles et de grenades, excitant les combattants, leur distribuant des cartouches.

OPERATIONS EN ARAGON
(22 février-25 avril 1809)

Le jour même de la capitulation, le 5e corps partit pour Alcubière et Sarinena où des rassemblements s'étaient formés.
La première brigade (40^{e} et 34^{e} régiments) resta aux environs de Saragosse, pour établir les communications sur la rive droite de l'Ebre.

Le 6 mars, le 5^{e} corps quitta le camp de Saragosse pour prendre la ligne de la Cinca; le 40^{e} se trouvait à la droite, en face du fort de Mequinenza.

Le 10 avril, le maréchal **duc de TRÉVISE** reçut l'ordre de réunir son corps d'armée à Logroño, et de se porter sur Burgos et Palencia.

Le 40^{e}, parti de Praga avec sa division le 11, arriva à Saragosse le 15, par Licinena, Alcubière et Villamayor, et, après une journée de repos, continua son mouvement, par Matten, Tudela et Calahorra, vers Logroño où il coucha le 20 et le 21 ; il arrivait à Burgos le 24, et en partait le 25 pour Palencia, que la division **SUCHET** avait pour mission d'occuper.

SUCHET EST NOMME AU COMMANDEMENT DU 3^{e} CORPS

Le lendemain, le général **SUCHET** recevait l'ordre de prendre le commandement du 3e corps, en remplacement du général **JUNOT duc D'ABRANTES.**

Il quitta avec regret ses troupes qu'il avait tant de fois menées à la victoire :
« La division **SUCHET**, formée dès le camp de Boulogne du 17e régiment d'infanterie légère, des 34^{e}, 40^{e} et 88^{e} d'infanterie de ligne, était comme une véritable légion romaine ; animée d'un même esprit, unie sous un chef qu'elle chérissait, elle était devenue disciplinée, manœuvrière, infatigable.
Elle s'était associée glorieusement aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna ; elle avait, comme avant-garde du 5e corps, soutenu les combats de Saalfeld et de Pultusk. Ce n'est pas sans un vif sentiment de douleur que le général **SUCHET** s'en vit séparé*. »
(Mémoires de **SUCHET**)

« Pour protéger son retour à Saragosse, **SUCHET** emmena l'arrière-garde de sa division, formée par une compagnie de voltigeurs du 40^{e} et un bataillon du 64e qui lui devinrent très utiles, non seulement par leur service, mais encore par l'exemple de discipline et de tenue

Ancestrami

qu'ils donnèrent au 3e corps, bien éloigné à cette époque de l'esprit militaire dont il devint plus tard un modèle* »
(Eloge du maréchal SUCHET par BARAULT-ROULLON)

Le 17 juillet, **SUCHET** demanda à l'Empereur des récompenses pour ses troupes, entre autres, cinq croix pour le bataillon du 64e et la compagnie du 40e, en ajoutant :
« ce détachement de mon ancienne division qui m'avait escorté pour venir en Aragon, a pris part à toutes les affaires, et je puis dire qu'il a donné l'exemple aux autres. »
Le général **GIRARD** quitta le commandement de sa brigade pour prendre celui de la 1re division.

OPÉRATIONS EN CASTILLE, DANS LE ROYAUME DE LÉON ET DANS LES ASTURIES
(7 mai-2 août 1809)

Dans la première quinzaine de mai, la 1re division marcha par brigade.
Tandis que la 2e gardait Palencia, la 1re était dirigée sur Reynosa et Saint Vicente pour appuyer le général **BONNET**, obligé de battre en retraite devant les forces très supérieures de la Romana.

Le 20, elle rejoignait le général **GIRARD**, qui se trouvait à Palencia avec sa 2e brigade, et voulait protéger l'expédition du **duc d'ELCHINGEN** contre les Asturies.

Le 2 mai, le maréchal **MORTIER** apprend que les insurgés paraissaient déboucher des Asturies sur plusieurs points, et que le général **BONNET**, attaqué par des forces supérieures, avait été contraint, le 29 avril, de quitter les positions de la Dela et de la Nausa.
En conséquence, il ordonna au général **GIRARD**, qui se trouvait déjà à Palencia, de porter de suite sur Reynosa sa 1re brigade, pour communiquer avec le général BONNET, reprendre l'offensive, chasser l'ennemi, et mettre ce général à même d'occuper de nouveau sa position sur la Dela.
La brigade **DUMOUSTIER** se mit en marche dans les premiers jours de mai, à travers un pays difficile et couvert de neiges.

Le 7 mai, elle chassait l'ennemi de Reynosa, et laissait dans cette ville, en raison des difficultés de la route, son artillerie, ses éclopés, ses chevaux et ses mulets.

Le 8, elle marchait à la rencontre du général **BONNET**.

Le 9, les positions de ce général étaient reprises. L'ennemi était chassé de Saint Vicente, et la 1re brigade du 5e corps enlevait Puenta-Nauza.
Le général **DUMOUSTIER**, conformément à ses instructions, partit pour rejoindre sa division qui s'était portée le 17 de Palencia sur Léon.

Le 16, la brigade **DUMOUSTIER** couchait à Herreva. Le 20, elle arrivait à Léon ; son repos fut de courte durée.
Son nouveau chef, le général **CHAUVEL***, reçut l'ordre de renforcer le général **KELLERMANN** qui devait chasser des Asturies les 8 000 insurgés de **BALLESTEROS**.
Quelques jours après, dès qu'elle ne fut plus nécessaire à la poursuite des partis qui s'étaient jetés du côté de Santander, la brigade **CHAUVEL** rejoignit sa division.
(* Le général **DUMOUSTIER** avait été nommé colonel en second des chasseurs de la garde)

Ancestramil

Ces marches continuelles dans un pays très difficile, avaient fortement éprouvé nos troupes et particulièrement la 1re brigade de la 1re division (40e et 34e d'infanterie).
Nos soldats n'avaient plus de souliers.
Les malades devenaient chaque jour plus nombreux.
Dans le courant du mois de juin, l'Empereur ordonna au maréchal **SOULT** de réunir en toute hâte à son corps d'armée ceux des maréchaux **NEY** et **MORTIER**, et de se porter à marches forcées sur Palencia, pour couper à **WELLINGTON** la route de Madrid.
La 1re division du 5e corps eut l'ordre de se concentrer aux environs de Valladolid, et de donner la chasse à tous les partis qui se présenteraient à ses portes.
La division **GIRARD** se mit en campagne le 18 juin, et eut bientôt raison des insurgés qui se montaient dans la direction de Tabara et Carbajales.
Après quelques jours de repos, elle se dirigea sur Villacostin, point de concentration du 5e corps ; elle y arriva le 11 juillet. Le 17, à la suite de nouveaux ordres du roi, elle rentrait à Valladolid. De Valladolid, le 5e corps marcha sur Salamanque (23-25 juillet).

Le 27, le maréchal **VICTOR** avait attaqué, avec une imprudence précipitation, les troupes anglo-espagnoles de **sir Arthur WELLESLEY** établies à Talavera.
Le lendemain, avec le corps de **VICTOR** et celui du général **SÉBASTIANI**, le roi **JOSEPH** livrait une bataille demeurée indécise.
Au lieu de poursuivre l'armée française sur la route de Madrid, et de prouver ainsi qu'il avait été réellement vainqueur, **sir Arthur WELLESLEY** resta immobile dans sa position de Talavera.
Le maréchal **SOULT**, qui n'avait reçu que le 27 l'ordre de manœuvrer sur les derrières de l'armée anglo-espagnole, arrivait pourtant sur le Tage avec les corps des maréchaux **MORTIER** et **NEY.**

Le 1er août, le 5e corps était à Palencia, le 2, à Casa-Tejada sur la route de Madrid à Lisbonne, et poussait ses reconnaissances jusqu'à Naval Moral et Almaraz.

L'armée française se plaçait donc entre l'armée anglo-espagnole et le pont d'Almaraz, seul point qui restât au général ennemi pour rentrer au Portugal.
Voulant échapper au danger qui le menaçait pour être resté trop longtemps inactif à Talavera, **WELLINGTON** quitta précipitamment la ville et s'avança vers le pont de l'Arzolas, où il espérait pouvoir passe le Tage.

Le 4 août, l'armée française passait le fleuve en ce point. Les Espagnols suivirent le mouvement de leurs alliés et furent chargés de nous disputer vigoureusement le passage.

COMBAT DU PONT D'ARZOBISPO
(8 août 1809)

« le maréchal **MORTIER**, qui marchait en tête, ayant débouché des montagnes, se trouva vis-à-vis d'Arzobispo, les 6 et 7 août, suivi bientôt du maréchal **SOULT** qui formait le corps de bataille.
L'armée qui arrivait si tard voulut naturellement signaler sa présence, et ne pouvait laisser échapper l'ennemi sans chercher à lui causer quelque grand dommage. En conséquence, on résolut d'enlever le pont d'Arzobispo.
C'était une démonstration de force bien plus qu'une opération de sérieuse conséquence.

Le maréchal **MORTIER** fut chargé de cette entreprise hardie. Il l'exécuta le 8 août. Les Espagnols avaient obstrué le pont d'Arzobispo en y élevant des barricades, placé de l'infanterie dans deux tours situées au milieu du pont, élevé sur la rive opposée, tant à droite qu'à gauche, de fortes batteries, et rangé sur les hauteurs en arrière le gros de leur armée. Couverts par de tels obstacles, ils se croyaient invincibles.
Le maréchal **MORTIER** fit chercher un gué un peu au-dessus ; on en découvrit un à quelques centaines de toises (1 toise = 1,949m), où la cavalerie et l'infanterie pouvaient passer.
Pendant que l'artillerie française foudroyait le pont, ainsi que les batteries placées à droite et à gauche, les dragons du général **CAULAINCOURT** franchirent le gué, protégés par une nuée de voltigeurs et suivis des 34e et 40e de ligne.

Don GRÉGORIO de la CUESTA voulut les arrêter en leur opposant son infanterie formée en plusieurs carrés. Les dragons s'élancèrent sur elle et la sabrèrent.
Mais ils eurent bientôt sur les bras toute la cavalerie espagnole trois ou quatre fois plus nombreuse, et se seraient trouvés dans un véritable péril, s'ils n'avaient manœuvré avec beaucoup d'habileté et de sang-froid, soutenus par l'infanterie qui les avait suivis.
Heureusement que, durant cette action si vive, le 1er bataillon du 40e, marchant sur le pont malgré le feu des Espagnols, enfonça les barricades et ouvrit le passage à l'infanterie du maréchal **MORTIER**.
Celle-ci prit à revers les batteries des Espagnols et s'en empara.
Dès cet instant, les Espagnols ne purent plus tenir et s'enfuirent en nous abandonnant 30 pièces de canon, un grand nombre de chevaux et 800 blessés ou prisonniers.
Cet acte de vigueur prouvait ce qu'étaient les corps de l'ancienne armée et les officiers qui les conduisaient. »
(THIERS)

Les chefs de bataillon **MILLET** et **LESACHÉ** du 40e de ligne furent cités comme s'étant particulièrement distingués.
Le lieutenant **LOUTRELLE** fut tué.

L'armée anglo-espagnole, qui pouvait quelques jours auparavant marcher victorieuse sur Madrid, était maintenant en fuite.
Mais les vivres étaient trop rares et la saison trop chaude pour qu'on songeât à la poursuivre.
On s'arrêta donc au pont d'Arzobispo, après l'audacieux coup de main qui nous l'avait livré.

Le 10 septembre, le 5e corps recevait l'ordre de prendre position sur la rive droite du Tage, de Talavera à Castejada, dans un pays dévasté.
Le 26 septembre, le maréchal **MORTIER** écrivait au ministre de la Guerre :

« Nous touchons au bout de nos ressources ; chaque régiment a journellement 100 hommes de corvée pour couper, battre et vanner le grain sur place ; on le fait moudre comme on peut au Tage et au Tietar, mais nous manquons d'un nombre suffisant de tournants.
Aujourd'hui, il tombe un peu d'eau.
Si la pluie dure quelque temps, il ne faut compter sur aucune des ressources que nos moissonneurs trouvaient ça et là dans la campagne. Enfin, monsieur le Maréchal, je ne vous fatiguerais pas de mes doléances. Nous avons vécu jusqu'à présent comme par miracle, et je vous parle aujourd'hui pour la dernière fois, de l'état vraiment pénible dans lequel nous nous trouvons.
La troupe, depuis deux mois, est privée de vin, d'eau-de-vie et de vinaigre.

Ancestramil

Ses rations ont été tantôt complètes, tantôt à moitié, tantôt au quart.
Le manque d'eau continue à nous faire souffrir, et chaque régiment a beaucoup de malades auxquels on donne des soins dans les hôpitaux régimentaires, faute de moyens de transport pour les évacuer sur Talavera et Madrid. »

Une armée de 60 000 hommes, débris des troupes de l'Estrémadure et de la Manche, précédemment aux ordres des généraux **CUESTA** et **VENEGAS**, se réunissait pourtant sur la Sierra Morena.
Le général **Don JUAN de DREIZAGA**, choisi par la junte, la commandait.
Abondamment pourvue de vivres et de munitions par la générosité intéressée du gouvernement anglais, cette nouvelle armée espagnole, quoique organisée avec la plus grande rapidité, était un des plus belles que l'insurrection eut encore mises sur pied.
Avec les 1er, 2e, 4e, et 5 corps, la maréchal **SOULT** pouvait avoir sous ses ordres au moins 60 000 hommes.
Il prit ses dispositions pour pouvoir, en deux marches, réunir 3 ou 4 corps d'armée et les faire agir vers un même point.
Le 5e corps, arrivé à Talavera le 4 novembre, fut ramené à Tolède ; le 4e se concentra entre Aranjuez et Ocana, et le 1er, qui était au-delà d'Aranjuez, fut reployé (replié) sur le Tage.

Vers le 15 novembre, le 5e corps était appelé de Tolède à Aranjuez, le 4e recevait l'ordre de passer le Tage près de cette ville au pont dit de la Reyna, et le 18 novembre, pour assurer l'unité de direction, **SOULT** plaçait ces deux corps sous le commandement supérieur du maréchal **MORTIER**.

BATAILLE D'OCANA
(19 novembre 1809)

Le 18, le 4e corps passa le Tage et s'établit à Antigola.
Le 19, à la pointe du jour, il marcha sur les positions espagnoles, suivi du 5e corps. La petite ville d'Ocana est située sur un plateau élevé, découvert et coupé au loin de quelques bois d'oliviers, assez claires pour se prêter à une manœuvre et néanmoins assez épais pour dérober les mouvements à l'œil de l'ennemi.
L'armée espagnole était établie en bataille sur plusieurs lignes autour de la ville.
Elle était couverte par un ravin qui commençait sur notre gauche, s'étendait devant notre centre, et allait sur notre droite finir dans le Tage, en s'accentuant de plus en plus.

« Le maréchal **MORTIER**, avec beaucoup de jugement, pensa qu'il convenait d'aborder les Espagnols par notre gauche et par leur droite, là ou le ravin à peine naissant était facile à franchir. Il confia la tête de l'attaque au général **LEVAL** qui commandait les Polonais et les Allemands. Il le fit appuyer par les excellents régiments du général **GIRARD** ».
(THIERS)

A onze heures du matin, le général **LEVAL** attaque avec impétuosité la droite de l'armée ennemie.
Le général **AREIZAGA** lui oppose toute son artillerie et ses meilleures troupes d'infanteries.
Bientôt les Espagnols reprennent à leur tour l'offensive, franchissent le ravin, et jettent par leurs feux de mousqueterie bien nourris, un certain désordre dans les rangs de nos alliés.
MORTIER ordonne alors au général **GIRARD** de se porter en avant et de passer à travers les intervalles de la première ligne.

Armée Française

« Les troupes de ce général attendaient avec impatience le signal d'en venir de plus près aux mains. Elles marchent avec rapidité, exécutent le passage du terrain avec précision, et bientôt sont aux prises avec les bataillons ennemis.
Les bataillons des 34e, 40e, 64erégiments déploient leurs masses avec un mâle assurance, pendant que le 88e, qui tient la gauche de la ligne, continue à présenter les siennes à l'artillerie ennemie qui serait tentée de l'attaquer.
Au feu le plus terrible d'artillerie et de mousqueterie, nos bataillons, qui ont dépassé le point où se trouvaient établies nos batteries, ne répondent que par des feux bien dirigés de deux rangs de peloton et de demi bataillon.
Après plusieurs décharges meurtrières, mais qui ne peuvent ébranler le courage de nos intrépides soldats, l'artillerie espagnole serrée de près, compromise, prête à être enlevée, est forcée de se retirer en arrière de sa ligne et réduite au silence.
Trois pièces sont abandonnées sur le point où agit le 88e. L'impulsion est donnée ; les bataillons du 5e corps se précipitent, marchent de succès en succès ; ceux du 4e les soutiennent.
Nos troupes, après avoir culbuté tout ce qui se trouvait devant elles, ont bientôt débordé les corps ennemis qui étaient appuyés sur la ville d'Ocana.
Un changement de front rapide du 34e, une marche en avant que seconde le 40e, les forcent à fuir en abandonnant leurs armes ; la victoire est assurée*. »
(Rapport du maréchal MORTIER au ministre de la Guerre)

Au même moment, à notre droite, le général **DESSOLES** franchissait le ravin et s'emparait d'Ocana.
Notre cavalerie, lancée sur le flanc des masses rompues et fuyantes de l'infanterie espagnole, transformait bientôt la retraite en une sanglante déroute.
C'est en vain que les bataillons ennemis se forment en carrés et cherchent à gagner, à travers les bois d'oliviers, la route de Dos Barrios et de la Guardia.
4 à 5000 espagnols tombent en quelques instants sous le sabre ou la baïonnette de nos soldats.
50 pièces de canon, 32 drapeaux, 15000 prisonniers, des caissons de munitions, des chevaux de selle et de trait en grand nombre restèrent entre nos mains.

Pour les militaires cités pour leur belle conduite dans le rapport du maréchal MORTIER, nous relevons :
« Le général de brigade **GIRARD**, officier d'une grande distinction qui avait déjà commandé la 1re division à l'affaire d'Arzobispo et qui eut encore l'honneur de commander dans cette belle journée où il a été légèrement blessé ; le général de brigade **CHAUVEL**, commandant la 1re brigade ; le colonel **CHASSEREAUX** du 40e qui reçut une blessure au bras ; les chefs de bataillon **MILLET** et **LESACHÉ** du 40e. »

Notre régiment fut le corps le plus éprouvé de toute l'armée.
C'est assez dire la part glorieuse qu'il prit à cette importante victoire.

Il eut 51 hommes tués, 9 officiers blessés (colonel **CHASSEREAUX**, capitaines **VOIROL, BOISSAY, BESSA, LAGNIEL**, sous-lieutenants **TRÉBUSSEL, BOUCHER, MARCHAND, LOUMAGNE)** et 196 hommes blessés.
Le lendemain, le **duc de TRÉVISE** adressait à ses troupes l'ordre du jour suivant :

Soldats du 5e corps,

Vous avez dignement justifié, dans la journée d'hier, la haute opinion que le plus grand des capitaines s'était formée de votre valeur, lorsque naguère il vous proclamait les premiers soldats du monde.
Formant à peine une armée de 24 000 combattants, vous avez défait une armée de plus de 50 000 hommes, tués 6 000 ennemis, fait 25 000 prisonniers, pris 55 pièces de canon et 30 drapeaux.
Conservez ce fier et noble sentiment que vous avez de votre force et de votre courage, ce dévouement à votre auguste Empereur, qui ne connaît point d'obstacle quand il s'agit de vaincre, et cette confiance si bien sentie dans les généraux et officiers qui vous commandent ; vos ennemis trembleront au seul bruit de votre approche ; vous serez toujours invincibles.
Citer tous ceux qui se sont distingués dans cette glorieuse affaire serait trop long, il faudrait citer chacun de vous. Je ferai connaître à l'Empereur ceux qui dans les rangs des braves ont été les plus braves, et je provoquerai les récompenses qu'ils ont méritées
Le maréchal DUC de TRÉVISE

Le colonel **CHASSEREAUX** avait quitté le commandement du 40e pour attendre la guérison de sa blessure. Quelques mois après, il se remettait à la tête de son régiment où il avait été temporairement remplacé par le chef de bataillon **MILLET***, promu colonel le 17 décembre 1809 pour sa brillante conduite dans la journée du 19.

*. **MILLET (Théodore),** né à Jourdeval (Manche) le 15 septembre 1776, soldat au 10e bataillon de la Manche le 16 juin 1793, lieutenant au choix le 16 septembre 1793, capitaine le 1er messidor an VIII, chef de bataillon le 21 décembre 1806, colonel le 17 décembre 1809.
A fait les campagnes de 1793, ans II, III et IV à la Vendée et en Bretagne, de l'an V à l'armée d'Italie, des ans VI et VII à l'armée des Côtes de l'Océan, des ans VIII et IX à l'armée d'Italie, des ans XII et XIII au camp de Boulogne, de l'an XIV à 1808 à la grande armée, des ans 1809, 1810, 1811, 1812 à l'armée d'Espagne.
Blessé le 20 brumaire an III en Vendée, fait prisonnier de guerre à la bataille de Marengo, le 23 prairial an VIII, rendu le 29 prairial an VIII, prisonnier de guerre le 4 nivôse an IX au passage du Mincio, rentré le 19 germinal an IX.
A Montebello, le 20 prairial an VIII, le général **WATRIN** et le général de division **LEGENDRE** se trouvèrent assaillis par un parti ennemi ; tous deux allaient être victimes de la résistance qu'ils faisaient, quand le brave **MILLET** les aperçut. S'élancer dans la mêlée le sabre à la main, couper le jarret à l'un, fendre la tête à l'autre, fut l'affaire d'un instant. L'ennemi déconcerté mit bas les armes, 15 prisonniers furent le résultat de ce trait d'héroïsme.
MILLET fut cité à l'ordre du jour de l'armée pour sa belle conduite à Austerlitz, 2 décembre 1803, et plus tard à Ocana, 19 novembre 1809.

CONQUETE DE L'ANDALOUSIE
(décembre 1809)

Il ne restait plus, pour achever la conquête de la Péninsule, qu'à s'emparer de l'Andalousie.
Après la victoire d'Ocana, **JOSEPH** crut le moment venu de tenter cette expédition avec les trois corps **MORTIER** (5e), **VICTOR** (1er) et **SÉBASTIANI** (4e).
L'armée française se mit en marche dans les premiers jours de janvier 1810.
Le centre de cette armée, commandée par le maréchal **MORTIER**, suivait la grande route de Madrid à Cadix ; l'aile droite, sous les ordres du maréchal **VICTOR**, se dirigeait sur

Almaden ; enfin l'aile gauche, commandée par le général **SÉBASTIANI**, marchait sur Linarès.
La réserve était sous les ordres du général **DESSOLLES**.
Le 5e corps commença son mouvement dans les premiers jours de décembre ; le 10, il se concentrait à Tolède ; le 5 janvier, il était en marche et couchait entre Duymiel et Consuega ; le 11, il prenait position en arrière du Jalabon, affluent de la Guadiana.

Le 20, le maréchal **MORTIER** abordait de front le principal défilé, celui de Despena-Perros* (Ecrase-chiens, point célèbre dans la guerre contre les Maures), qui conduisait à la Caroline et à Baylen.
Une sorte de terreur superstitieuse planait sur ces lieux, témoins quelques temps auparavant de si funestes événements.
On fut étonné de les franchir presque sans coup férir.
Du haut de ces cimes sauvages et désolées, nos soldats purent contempler les fertiles plaines de l'Andalousie, traversées en tous sens par de capricieuses rivières, qui venaient donner encore plus de fraîcheur et de gaieté aux riantes couleurs de cette terre ensoleillée.
Après cet autre passage des Alpes, le ciel semblait leur rendre une nouvelle Italie.
Le lendemain, les divisions **GIRARD** et **GAZAN** traversaient Baylen, arrivaient à Andujar et s'emparaient du pont du Guadalquivir.

Le 5e corps suivit la vallée de cette rivière et rejoignit le 1er corps, qui sous le maréchal VICTOR était descendu sur Cordoue.
Le 27 janvier, le 5e corps était à Cordoue, le 31 à Ecoja et le 3 février à Séville.

OPÉRATIONS SUR LA RIVE DROITE DU GUADALQUIVIR
(février-juillet 1810)
ABBADONALES
(1er mai)

Pendant que les maréchaux **VICTOR** et **SÉBASTIANI** se dirigeaient, le premier, sur l'île de Léon, le second, sur Grenade, **MORTIER** avait pour mission de résister aux attaques que l'armée de **BADAJOZ** pouvait tenter sur notre flanc droit.
Il prit position à Ronquillo dans les derniers jours de février.

Le 5 mars, à quatre heures du soir, la division **GAZAN** fut attaquée dans son camp par les troupes de **BALLESTEROS**.
La résistance dura jusqu'à la nuit.
Le lendemain, la division **GIRARD** fondit sur les ennemis et les poursuivit jusque dans les montagnes vers Aracena. 400 espagnols restèrent sur le terrain.
La poursuite fut continuée le 7, par le 64e régiment, qui atteignit et dispersa, à Jerez-de-los-Caballeros, les derniers débris de l'armée de **BALLESTEROS**.

Le 15 avril, l'ennemi, qui avait reparu sur le Rio Tinto, fut de nouveau mis en déroute et perdit 800 hommes tués ou blessés et 200 prisonniers.

Le 28, le 40e et le 103e régiments, avec un détachement de 25 hussards et 2 pièces de quatre, se mettent en marche, sous les ordres du général **MARAUSIN**, pour une expédition sur Xiména-de-la-Frontera, Algésiras, Tarifa, etc.
On rencontra les Espagnols fortement établis, le 1er mai, à Abbadonales. La victoire nous resta, mais après avoir été chaudement disputée.

Ancestramil

Le 40e eut le lieutenant **FILLIOT** tué, le capitaine **VILLEPREUX**, l'adjudant **DEJOUY** (plus tard capitaine) blessés et 19 hommes tués.

Le 23 juin, le général **GIRARD** part de Moron avec 2 bataillons du 40e et arrive à Ronda le lendemain.
Le 8 juillet, avec une colonne composée du 40e régiment, d'un bataillon du 21e léger et d'un bataillon du 64e, il part de Ronda pour attaquer les insurgés. Il les trouve à Atajale, les bat et les défait encore à Benadolid.

Le 9, il continue sa marche, se dirigeant sur Xiména-de-la-Frontera, où il trouve 3 bataillons du 1er corps.

Le 10, il se porte sur Casarès pour y faire une reconnaissance et repart le 13, après avoir rempli sa mission, qui était de détruire et de disperser les insurgés.
Le même jour, il arrive à Ronda, et le 24 juillet, à Séville, avec les 40e et 64e régiments.

Le 28, la division, composée des 34e, 40e, 64e et 88e régiments et du 21e régiment de chasseurs à cheval, part de Séville et des environs, se dirigeant sur Llerena, pour opérer de là, en suivant la frontière de l'Estrémadure, jusque vers la Guadiana.
Du 1er au 8 août, la division se dirige dans l'Estrémadure par Monasterio, Fuente-Cantos, Fregenal et Xeres, sans atteindre l'ennemi. Elle revient à Llerena par Zafra et Bienvenida.

OPÉRATIONS EN ESTREMADURE
(juillet-octobre 1810)
COMBATS DE VILLA GARCIA
(11 août 1810)
DE FUENTE-CANTOS
(13 septembre)

Le général **La ROMANA** avait fait relever par les Portugais les garnisons de Badajoz, Campo-Mayor, etc., et était parvenu avec elles à former un corps de 10 000 hommes d'infanterie et 900 chevaux. Son intention était de marcher sur Séville.
Le général **GIRARD**, instruit de la marche de l'ennemi sur Bienvenida, se porte le 11 août de Llerena sue ce point par Villa Garcia.
Les Espagnols, surpris par ce mouvement, suspendirent leur marche et s'établirent dans une forte position défensive sur le flanc de la route de Séville à Badajoz.
Tandis que le général **CHAUVEL** avec le 44e et le 88e marchait pour les déborder sur leur droite, la brigade **BRAYER** (34e et 40e), à l'autre extrémité de la ligne, chargeait à la baïonnette les 5 000 hommes qu'elle avait devant elle et s'emparait du plateau qu'ils défendaient.
Les 2 brigades victorieuses se rejoignaient bientôt sur la position ennemie. La cavalerie espagnole fit d'opiniâtres efforts pour protéger la retraite, mais elle ne put tenir devant quelques compagnies de voltigeurs qui s'élancèrent sur elle au pas de course.
La déroute fut complète.
L'ennemi, poursuivi l'épée dans les reins jusqu'à Monte-Molino, ne put trouver refuge que dans les montagnes de Zafra.
Ses pertes furent de 2500 hommes tués ou blessés, 400 prisonniers et 4 pièces de canon. 200 Français seulement furent tués ou blessés.
Le 40e eut un officier, le lieutenant **POLLET**, et 4 hommes tués et 31 blessés.

Le général de brigade **CHAUVEL** et le colonel **CHASSEREAUX** du 40e furent cités pour leur belle conduite.
Les 12 et 13 août furent employés par la division à la poursuite de l'ennemi.
Le 14, elle marcha sur Llerena où elle entrait le 15.

Ces marches continuelles au moment des fortes chaleurs, dans un pays affreux où on manquait de vivres, de vin, d'eau, avaient épuisé nos vaillantes troupes.
Jusqu'à la fin août, on resta en repos. Le 28, la difficulté de vivre en Estrémadure nous obligeait à reprendre la marche pour nous rapprocher de Séville.
Le 31, la division arrivait à Castilla de Languardias. Le 2 septembre, elle recevait l'ordre de se porter aux environs de Séville, le 40e à Salteras.

ROMANA avait réorganisé son armée.
Le 11 septembre, il venait avec 12000 hommes et 1500 chevaux occuper le col de Monasterio.

Le 12, le 5e corps quittait les environs de Séville pour se porter à sa rencontre ; le même jour, il bivouaquait à Ronquillo, à l'exception du 21e d'infanterie légère resté à Séville et d'un bataillon du 40e de ligne en colonne mobile vers Licena.

Le 13, chassé d'Olalla par notre avant-garde, l'ennemi prit position à Fuente-de-Cantos, à deux lieues et demie de Monasterio, derrière le pont de l'Ardilla.
Attaqués de flanc avec vigueur et précision par la cavalerie du général BRICHE, de front par notre infanterie, les Espagnols furent bientôt chassés du plateau sur lequel ils s'étaient solidement établis. Ils prirent la fuite en désordre et nous abandonnèrent toute leur artillerie et tous leurs bagages.

Le 16, la 1re division s'établit à los-Santos, la 2e à Zafra.
Les derniers jours de septembre ne furent marqués par aucun événement. Nos troupes ne goûtèrent pas néanmoins le repos.
Des bataillons étaient envoyés dans toutes les directions pour disperser les bandes insaisissables de partisans, qui s'accrochaient aux flancs de notre malheureuse armée, décimée déjà par les maladies, les fatigues, les privations et comme menacée de s'ensevelir dans sa conquête.
On rentrait toujours victorieux de ces expéditions, mais quelques jours après, les ennemis reparaissaient plus nombreux et plus hardis.
Comment en effet les poursuivre à travers les montagnes, sous un ciel de feu, dans un pays semé de précipices, coupé de torrents infranchissables ou desséchés, mais également redoutables pour nos malheureux soldats, terrassés déjà par la chaleur et la soif ?

Le 3e bataillon du 40e, commandé par le chef de bataillon **SUPERSAC**, partit ainsi en colonne mobile dans la direction de Llerena et eut 6 hommes tués. Parti le 15 octobre, avec la même mission, pour la Sierra-de-Casala, il ne rentra que le 5 mars 1811.
Le 31 octobre, la 1re division reçoit l'ordre de partir le lendemain pour Constantine et d'opérer ensuite sur Guadalcanal, Llerena etc. 60
Le 1er novembre, elle se met en marche et couche le même jour à Algaba, le 2 à Alcala Del Rio, le 3 à Constantine, le 4 à Casella, le 5 à Guadalcanal, le 6 à Llerena.
Le 8, elle se porte à Bienvenida qu'occupait l'ennemi. Celui-ci se retire à son approche, et la division rentre le même jour à Llerena.

Ancestramil

2e CAMPAGNE EN ESTREMADURE
(janvier-juillet 1811)

Après avoir pacifié l'Andalousie et laissé le **duc de BELLUNE** sous les murs de Cadix, le maréchal **SOULT** commandant en chef de l'armée se porta sur l'Estrémadure avec le 5e corps, dans le but d'appuyer le siège de Badajoz et de forcer les Anglais à dégarnir le Portugal.
Mais il voulut auparavant s'emparer de quelques places fortes, d'Olivenza surtout, pour assurer ses communications.
Le 2 janvier 1811, le 5e corps, très affaibli, prend la route de Badajoz, transportant à grand peine avec lui un bien faible matériel de siège*. (Six pièces de 24, dix pièces de 12, six pièces de 8 et douze mortiers).
A peine était-on en route qu'une pluie torrentielle, mêlée de grêle, vint augmenter les difficultés de la marche.
Plus de 300 chariots attelés de bœufs furent abandonnés par leurs conducteurs ; une grande partie des vivres et des munitions se perdit.

Le 3, notre avant-garde attaqua et culbuta les 6 000 hommes postés à Usagre sous le commandement de **MENDIZABAL**.
Pendant ce temps, **MORTIER** envoyait la brigade **BRAYER** (34^{e} et 40^{e}) et un régiment de cavalerie à la rencontre de **BALLESTEROS** qui occupait les défilés de Monasterio et cherchait à pénétrer dans le midi de l'Andalousie.
Après deux heures de combat, **BALLESTEROS** fut défait et poursuivi dans la direction de Fregenal. Le 6, le 5e corps occupait Mérida et s'emparait du pont de Guadiana.
En cinq jours, il avait fait 35 lieues (67 km), malgré les difficultés du temps et des routes, et livré deux combats.

SIEGE D'OLIVENZA
(11-23 janvier 1811)

Le 11 janvier, **SOULT** voulant profiter de la terreur répandue chez les alliés, donna l'ordre à la division **GIRARD** de se porter devant Olivenza.
On n'attendit pas l'arrivée de l'artillerie de siège.

Le 12, la tranchée fut ouverte et poussée activement malgré le feu des assiégés, malgré le manque d'outils et d'artillerie, malgré la pluie qui détruisait nos travaux.
Les soldats montrèrent un entrain admirable. Ils remuaient la terre avec leurs baïonnettes et avec leurs mains.
Après dix jours de siège, la garnison forte de 3 000 hommes capitula.
On trouva dans la place 18 canons et un grand nombre de projectiles.

SIEGE DE BADAJOZ
(26 janvier-10 mars 1811)

Le 26 janvier, les deux maréchaux arrivaient sous les murs de Badajoz défendue par 9000 hommes, et parfaitement approvisionnée en vivres, en armes et en munitions. Le 40e fut établi dans la vallée et sur a rive gauche du ruisseau dit le Calamon.
La tranchée fut ouverte dans la nuit du 28 au 29.

Le 31, on dut repousser une sortie des assiégés.

Amestram

Le rapport du général **GIRARD** signale, comme ayant donné dans la sortie du 31 janvier, la 1re compagnie du 40e commandée par le capitaine **DELAMARRE**.
Le colonel **CHASSEREAUX**, le chef de bataillon **VOIROL**, l'adjudant major **BARROIS** (blessé), le sous-lieutenant **DÉMENON** (blessé), le sergent **DASTI** (blessé) y sont cités comme ayant montré un grand courage.

« Les pluies, qui tombaient abondamment depuis plusieurs jours, remplissaient d'eau les tranchées, interrompaient les travaux et causaient des retards alarmants, en entravant toutes les opérations du siège. Les troupes amenées devant Badajoz étaient en si petit nombre, qu'elles ne pouvaient suffire à tous les services que les circonstances exigeaient, et cependant le manque d'ouvriers pouvait devenir funeste à l'armée. L'arrivée de l'équipage de siège éprouvait aussi un dangereux retard ; 60 chevaux suffisaient à peine pour traîner une pièce de 24. Devant la place, les troupes exténuées de fatigue par un service incessant, mal nourries et exposées aux rigueurs des bivouacs d'hiver, étaient déjà assaillies de maladies qui diminuaient journellement le nombre des hommes valides. »
(Rapport du général MORTIER)

Le 3 février, la division **GAZAN** était arrivée sous les murs de Badajoz, amenant un convoi de grains.

Le 7 février, les Espagnols, au nombre de 7 à 8 000, tentèrent une sortie sous la protection d'une vive canonnade.
Ils tombèrent sur trois batteries de l'attaque de droite qu'ils enlevèrent ; on ne leur laissa pas le temps de les enclouer.
Abordé à la baïonnette par 5 bataillons des 40e, 34e de ligne et 28e léger, pris de flanc par 2 bataillons des 64e et 88e ils furent bientôt culbutés hors des batteries et rejetés en désordre, après avoir perdu **80 officiers et environ 600 hommes tués ou blessés**.

L'ordre du jour cite, au 40e, les chefs de bataillon **BONNOT, VOIROL**, les capitaines **DELAMARRE, LALANDE, ROBERT,** les lieutenants **KERMORIAL**, **PRUDENT,** les sous-lieutenants **DURAND, BRANCHU** et **MANCO**, le sergent-major **PLOMM**, l'adjudant **LOUMAGNE**.
Le sous-lieutenant **PLOMB Hippolyte,** se distingua en entrant le premier dans une redoute énergiquement défendue par les troupes espagnoles.

Nos pertes furent considérables.
Parmi les tués : le capitaine **MUTTE** qui donna son nom à une redoute établie sur la route de Talavera, les capitaines **PARRA, ROBERT**, les sous-lieutenants **LORIN, CONSTANTIN, DELAMARRE.**
Parmi les blessés : le capitaine **BOISSAY**, le lieutenant **BOUCHER**, le sous-lieutenant **DEMAREST**.
La saison rigoureuse, les pluies torrentielles augmentaient singulièrement les difficultés de ce siège ; nos hommes, réduits à une faible ration de vivres et obligés de passer la nuit dans des tranchées fangeuses, étaient atteints par des maladies plus encore que par le feu de la place.

Le 2 mars, le gouverneur de Badajoz, **MENACHO**, fut tué sur le rempart.
Cette perte fut vivement ressentie par la défense ; et le 10, après 38 jours de tranchée, au moment ou 9 000 Français réunis attendaient avec une noble impatience le signal de l'assaut, le nouveau gouverneur **YMAS** demanda à capituler.

La garnison, réduite à 9 000 hommes, défila avec les honneurs de la guerre, tambours battants, mèche allumée, déposa les armes sur le glacis, et fut conduite prisonnière en France.
Un bataillon du 40e régiment, un du 21e d'infanterie légère, et un du 103e avec 150 chevaux, le tout sous les ordres du colonel **CHASSEREAUX** du 40e, accompagnèrent les prisonniers.

Le maréchal **MORTIER**, laissé en Estrémadure avec un corps d'armée, voulut pacifier entièrement cette province et s'emparer des forteresses d'Albuquerque, de Valence, de Campo Major que l'ennemi occupait encore sur la frontière du Portugal.
En conséquence, le général **LATOUR-MAUBOURG** fut dirigé sur Albuquerque, un autre détachement sur Valence, et le maréchal, avec le reste de ses troupes, marcha sur Campo Major, laissant dans Badajoz, sous le commandement du général **PHILIPPON**, une garnison de 3 000 hommes, parmi lesquels 14 officiers et 455 hommes formant le 3e bataillon du 40e régiment.
Le major espagnol, qui gouvernait la place de Campo Major, fit une telle démonstration de résistance que les Français se crurent obligés de faire un siège régulier.

Le 21, après un bombardement de 4 jours, la garnison se rendit.
Le commandant du 5e corps fit aussitôt sauter les fortifications de la ville.

Le 6 avril, le maréchal **MORTIER** remettait au général **LATOUR-MAUBOURG** le commandement du corps d'armée, et partait pour la France.

BATAILLE D'ALBUFERA
(16 mai 1811)

La retraite de l'armée de Portugal avait rendu la liberté de mouvement aux troupes de **WELLINGTON**.
Ces troupes, commandées par le maréchal **BERESFORD**, ne tardèrent pas à s'emparer d'Olivenza et se préparèrent ensuite à marcher sur Badajoz pour en faire le siège.
SOULT accourut en toute hâte de Séville, pour secourir le brave général **PHILIPPON** enfermé dans Badajoz, et empêcher la réunion des 9 000 hommes de **BLAKE** venant de Cadix aux 25 000 de **BERESFORD**.

Le 14, il arrivait à Villafranca, le 15, il n'était plus qu'à quelques lieues d'Albufera où les ennemis se concentraient.
Les forces de l'armée française s'élevaient à peine à 18 000 hommes, dont 15 000 d'infanterie, 3 000 de cavalerie et 40 pièces de canon.

SOULT pensait n'avoir en face de lui que les troupes de **BERESFORD**. Mais le général **BLAKE** avait eu le temps d'opérer sa jonction, et c'est à une armée double de la sienne que le maréchal français allait livrer bataille.
Les alliés s'étaient établis derrière la petite rivière d'Albufera, la gauche appuyée au village de ce nom, et le reste de leur troupes sur un plateau élevé, limité à droite et à gauche par deux ruisseaux.
L'artillerie, disposée sur les divers points de cette remarquable ligne de défense, pouvait couvrir de ses feux le pont et les pentes qui conduisaient au village d'Albufera.
A notre droite, le général **GODINOT**, chargé de l'attaque du village, engagea le combat avec une grande impétuosité, tandis que le général **GIRARD** avec les deux divisions du 5e corps, passait la rivière, forçait les positions de la droite ennemie et s'avançait à la suite des alliés, sans même déployer ses colonnes d'attaque, persuadé que le

Ancestrami

mouvement de l'ennemi sur son centre était une véritable retraite et le commencement de sa défaite.
Mais les bataillons anglais, installés bientôt sur leur deuxième position, reçoivent nos colonnes serrées avec un feu de deux rangs continu et parfaitement dirigé.
Dans cette masse serrée et dont la tête seule peut riposter, tous les coups portent.
Le général **PÉPIN** est tué ; les généraux **MARANSIN** et **BRAYER** sont mis hors de combat ; le général **GAZAN** est blessé.

C'est en vain que le général **GIRARD** veut présenter à l'ennemi les troupes de sa gauche moins maltraitées, et ordonne un changement de lignes.
Le 5e corps tourbillonne sous le feu violent des Anglais, et ne présente bientôt plus qu'une masse confuse de fuyards.
Le maréchal **SOULT**, se portant en avant avec toute sa réserve, essaie de rétablir la bataille ; mais il ne peut tenir devant les adversaires trois fois plus nombreux.
Les Français reculent en bon ordre jusqu'au-delà du ruisseau et reprennent les positions de la veille, prêts à recommencer la lutte, le lendemain. Les pertes étaient énormes de part et d'autre.
Les Français eurent 6 500 hommes hors de combat, 2 généraux tués et 6 généraux blessés gravement.
Les Espagnols eurent 10 000 hommes tués ou blessés.

Le 40e de ligne, avec les 1er et 2e bataillons, se trouvaient en tête des colonnes du 5e corps mitraillées par l'ennemi. Aussi fut-il fortement éprouvé.
Il eut plus de **200 hommes hors de combat, 4 officiers tués et 25 officiers blessés.**

Les 4 officiers tués étaient le capitaine **DELAMARRE** et les lieutenants **MARCHAND Albert, MILLET Louis** et **LEMARCHAND Robert.**
Parmi les officiers blessés, nous citerons les chefs de bataillon **GASPARD, BONNOT**, les capitaines **VOIROL** (aide de camp du général **BRAYER), LALONDE, BARROIS**, **BOISSAY, BOURDON, PRUDENT** ; les lieutenants **LEPAGE, TRÉBUSSET, BOISSERAUD, MAUCO Jean,** les sous-lieutenants **LOUMAGNE, MAUCO Raymond, ROLLET Jean, PLOMB Hippolyte.**

Le 18, l'armée française, précédée de ses blessés et de ses bagages, se retira avec ordre sur Llerena où le 5e corps prit position. Il était ainsi en mesure de préserver d'une invasion la haute Andalousie et de tomber sur les derrières de l'armée ennemie, dans le cas où elle marcherait sur Séville.

LE 3e BATAILLON DANS BADAJOZ

Après la retraite des Français, **WELLINGTON** vint prendre le commandement des troupes alliées et mis le siège devant Badajoz.
Le général **PHILIPPON**, avec une garnison de 3000 hommes (dont le 3e bataillon du 40e), y était enfermé.
Dans la nuit du 29 au 30 mai 1811, la tranchée fut ouverte.

Le 6 juin à 9 heures du soir, 1500 des meilleurs soldats anglais devaient entrer par la brèche qu'on avait pratiquée au fort de San-Christoval.
Trois fois ils s'élancèrent à l'assaut, trois fois ils furent repoussés. Le 9 juin, un nouvel assaut eut lieu.

Archives Nationales

Comme le premier, il fut l'occasion d'un sanglant échec pour les Anglais.

Au commencement de juin, le maréchal **MARMONT**, successeur de **MASSÉNA**, avait reçu de l'Empereur l'ordre de seconder en Estrémadure les opérations du **duc de DALMATIE**.
A la même époque, le **comte d'ERLON** amenait à ce dernier 6 000 hommes de renfort et prenait le commandement du 5e corps.
Toutes les troupes du maréchal **SOULT** s'ébranlèrent alors pour marcher au secours de Badajoz.

Le 13, l'armée était réunie à Fuente-del-Maestro.
Là on apprit que **WELLINGTON**, menacé par les mouvements offensifs de **MARMONT** et de **SOULT**, avait levé en toute hâte le siège de Badajoz, et s'était retiré sur Olivenza.
Nos troupes se portèrent alors rapidement sur la première de ces places et traversèrent le champ de bataille d'Albufera où elles retrouvèrent avec émotion les traces sanglantes de la bataille du 16 mai.
A Badajoz, les 3 bataillons du 40e se trouvèrent réunis.

Jusqu'au mois d'octobre, le 5e corps demeura tranquille sur la Guadiana.
Le 3e bataillon du 40e resta à Badajoz, les deux autres séjournèrent soit à Séville, soit à Mérida, soit à Almendralejo.

EXPEDITION DE LA 1re DIVISION DU 5e CORPS DANS LA HAUTE ESTREMADURE ESPAGNOLE ; ARROYO MOLINOS
(28 octobre 1811)

Au commencement d'octobre, le régiment tout entier partit avec sa division dans la direction de Caceres pour battre le pays, lever des contributions, et dissiper les rassemblements qui menaçaient de se former.
Après avoir fouillé la région montagneuse comprise entre le Tage et la Guadiana, on arriva à Caceres le 13 octobre ; le 26, on en repartit pour marcher sur Torre-Moïlea ; le 27, on se trouvait à Arroyo Molinos, au pied de la Sierra-Montanchès ; le 28, le général HILL nous y surprenait.
La brigade **REMOND** était partie dès la pointe du jour pour Mérida, sans rencontrer l'ennemi.
Restait donc auprès du général **GIRARD** la seule brigade **DOMBROWSKI** (34e et 40e) avec quelques troupes de cavalerie et d'artillerie.
Malgré une grande infériorité numérique, nos bataillons, chargés par la cavalerie espagnole, se forment en masse et opposent une vigoureuse résistance ; mais bientôt le général **HILL** exécute sur notre gauche un mouvement enveloppant ; la route de Mérida est coupée, les équipages sont enlevés ; la cavalerie française, arrêtée de l'autre côté du village, ne se montre pas.
Entourée par un cercle de fer et de feu, la vaillante brigade est sommée de se rendre.
Pour toute réponse, nos fantassins s'élancent à la baïonnette, font une trouée dans les rangs ennemis, et commencent à travers les montagnes une difficile et meurtrière retraite.
Ecrasée par l'artillerie, attaquée de tous côtés par des adversaires trois fois plus nombreux, la colonne française est encore obligée d'enlever à la baïonnette le col de Montanchès, où les Anglais nous avaient précédés.
Le général **GIRARD** se jette ensuite dans les montagnes voisines de Sarza.

Amicale

L'ennemi nous y attendait.
Mais cette fois encore, la brigade traverse victorieusement ses lignes et continue la retraite dans la plaine, poursuivie par la cavalerie anglaise jusque sur la hauteur de San-Hernado.
Là, les Anglais cessèrent leur poursuite.
Après quelques heures de repos, le général **GIRARD** remit ses troupes en marche dans la direction de Zavita et d'Arellano, où elles traversèrent la Guadiana. Les aigles de la brigade **DOMBROWSKI** étaient sauvés ; mais cette retraite héroïque coûtait aux Français 600 tués ou prisonniers, 3 pièces de canon et leurs caissons.

Le 40e eut 3 officiers blessés (chef de bataillon **VOIROL**, capitaine **BOURDON**, chirurgien aide major **BOUNIN**), et près de 150 hommes tués ou blessés.
Le général **GIRARD** s'était laissé surprendre.
Mais la rare intrépidité*, l'admirable sang-froid et l'intelligente fermeté qu'il montra dans cette affaire avait largement racheté sa faute.

*. « Le général, qui était encore dans son logement au moment de l'attaque, se vit obligé de s'ouvrir un passage l'épée à la main, pour rejoindre son infanterie rassemblée sur le chemin de Mérida. »
(Victoires et conquêtes)

Les Anglais rendirent un témoignage éclatant à la bravoure de leur imprudent adversaire.
NAPOLÉON lui enleva* néanmoins son commandement et le remplaça par le général BARROIS.
(* L'Empereur, revenant de son injuste rigueur, ne tarda pas à confier un nouveau commandement au général **GIRARD**)

Vers la fin du mois de novembre, le 3e bataillon reçut l'ordre de rentrer en France ; il alla rejoindre à Wissembourg le dépôt du régiment.
Les 2 bataillons restant en Espagne comptaient à ce moment 37 officiers et 885 hommes. 237 hommes étaient prisonniers. 232 aux hôpitaux, 150 et 4 officiers, détachés dans l'arrondissement de l'armée de Séville.
Les troupes du **comte d'ERLON** étaient toujours chargées de protéger Badajoz et de garder la province de l'Estrémadure.
Lourde mission pour un corps affaibli et ne comptant guère plus de 12 000 hommes !

Le 30 décembre, les Anglais et les Portugais se présentaient à Mérida.
Les troupes françaises qui occupaient la ville l'évacuèrent aussitôt et reçurent l'ordre de se réunir à Villafranca pour y attendre l'ennemi.

Le 2 janvier 1812, le 40e avec 4 autres régiments d'infanterie, 2 de cavalerie et 3 pièces d'artillerie était à Villafranca.

Le 3, ces troupes se trouvaient à los Santos, tandis que les Anglais occupaient Villafranca ; le 4, elles se retiraient à Puente-de-Cantos et à Calzadilla où elles séjournaient les 5, 6 et 7.

Le 9, l'ennemi s'étant retiré sur Almendralejo et Mérida, la 1re division marcha pour reprendre les cantonnements qu'elle occupait avant l'arrivée des Anglais.
Le 1er bataillon du 40e s'établit à Harnachos ; le 2e à Ribera.

Ancestramil

LE 40e A L'ARMÉE DU NORD DE L'ESPAGNE ; BILBAO
(août 1812)

Le 9 février, le 40e quittait le 5e corps pour faire partie de l'armée du Nord de l'Espagne.
Le 34e (qui depuis le camp de Boulogne faisait brigade avec le 40e), le 10e hussards, le 2e dragons, et 3 régiments de l'infanterie du grand-duché de Varsovie recevaient la même destination.
L'armée du Nord, commandée par le général **CAFFARELLI** comprenait 4 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie qui occupaient la Vieille Castille, la Biscaye et la Navarre et formaient 5 gouvernements.

Le 40e, commandé par le major **OZILLIAU** et comptant 46 officiers et 1094 hommes présents sous les armes, faisait partie de la 2e division aux ordres du général **VANDERMAESEN**.
Il s'établit à Mondragon et aux environs, dans le 4e gouvernement.

Au mois d'août, le général **CAFFARELLI**, voulant marcher au secours de l'armée de Portugal, évacua Bilbao et Santander, et concentra l'armée du Nord à Vitoria.
Le ministère de la Guerre ordonna de faire lever le siège de Castro-Urdialès et de reprendre Bilbao.

Dans les combats qui eurent lieu, le 20 et le 22 août, sous les murs de cette dernière place, le **40e subit des pertes énormes.**
Le capitaine **GUYOT** fut tué le 20 août.
Les capitaines **ARNAUD, PLOUVIER, MONPHOUX,** le lieutenant **VIGNERON**, le 22.
Dans cette même journée, le capitaine **LEBLANC**, les lieutenants **BASSET**, **TRUBESSÉ**, le sous-lieutenant **PLOMB**, les sous-officiers **LEFEBVRE, PUNTOUS, CONNAC, CABARÉ** (devenus plus tard officiers), furent blessés, 15 hommes furent tués et plus de 40 blessés.

RETRAITE DE L'ARMÉE DE PORTUGAL
COOPÉRATION DE L'ARMEE DU NORD

L'armée de Portugal avait évacué Burgos et s'était retirée sur la rive droite de l'Ebre aux environs de Miranda.

Le 17 octobre, après quelques jours de repos, elle se remettait en marche sur Burgos, pour en faire le siège, et s'établir ensuite sur le Douro.
Le général **CAFFARELLI**, avec toutes les troupes qu'il avait sous la main, c'est-à-dire une brigade de cavalerie et la division **VANDERMAESEN**, vint appuyer ce mouvement offensif.
Le même jour, les deux armées étaient réunies, aux environs de Brivescia, sous le commandement en chef du général **SOUHAM**.

Le 19, l'ennemi est délogé de Monasterio et bat en retraite, vivement poursuivie par l'avant-garde française.

Le 24, l'armée du général **SOUHAM** passe la Pisuerga à Quentana, Torquemada et Corde Villa, et pousse jusqu'à Maga.

Amestrami

Le 25, notre avant-garde livre un combat heureux à Villa Muriel. Le 27, toutes les troupes du général **SOUHAM** étaient sur la rive droite de la Pisuerga.

Le 29, pendant que les divisions **DUMOUSTIER** et **VANDERMAESEN** se tenaient en observation devant le pont de Cabezón, le général **SOUHAM** entrait à Valladolid et établissait son quartier général à Tordesillas.

Le 3 novembre, le général **CAFFARELLI** laissait l'armée de Portugal sur le Douro, et partait de Cigalès avec ses 2 divisions, pour retourner sur le territoire de son commandement, où l'appelaient les manœuvres actives de nos ennemis.

LE GENERAL CAFFARELLI FAIT LEVER LE BLOCUS DE SANTONA

Après avoir pacifié le Guipúzcoa et le nord de la Biscaye, ce général se portait, vers la fin de décembre, et avec les mêmes troupes, sur Santona, étroitement bloquée par les Anglais et les Espagnols.
A l'approche de l'armée française, les ennemis s'enfuirent.

« Le 2 janvier, le 1er bataillon du 40e et 5 autres bataillons de divers régiments quittèrent le village de Llodio et se portèrent le même jour sur Aruniega ; on rencontra, près de Zuaro, les bandes de **URGARTELEZ, PADILLA** et **SAPIA**, qui furent attaquées aussitôt qu'aperçues ; on leur prit 21 mulets chargés de poudre, une ambulance et quelques prisonniers.
« Le 3 janvier, la division se porta à Villafranca et le 7 à Ramalès, par Miguel et San-Pantaléon.
On s'occupa sans relâche des moyens d'approvisionner Santona jusqu'au 15, et malgré le mauvais temps et beaucoup de contrariétés, je fis entrer dans cette place de 6 à 700 bœufs, du blé, du vin, des légumes et du fourrage. »
(Général VANDERMAESEN)

Le 5 février, le 2e bataillon du 40e fort d'environ 600 hommes fut chargé de se rendre à Villeréal et à Tolosa pour assurer la route.
Il rencontra à la montagne de Lescargas les bandes de **LOSPELLOS** et de **GASPARD** qui le forcèrent, malgré une énergique résistance, à rétrograder.

Nous eûmes **16 hommes tués, 40 blessés dont 1 officier, et 20 prisonniers.**

LE 4e BATAILLON REJOINT LES 2 PREMIERS A L'ARMEE DU NORD

SES CADRES REPARTENT LE 10 mars 1813.

En avril 1812, 2 compagnies du 4e bataillon étaient parties de Wissembourg, pour rejoindre en Espagne les bataillons de guerre.
En septembre, le 4e bataillon, rétabli à 6 compagnies, formait, avec un bataillon du 22e de ligne et un du 34e, la demi-brigade provisoire qui formait elle-même, avec une autre demi-brigade, la 1re brigade de réserve de l'armée d'Espagne.
Mais ce bataillon ne tarda pas à rejoindre les 1er et 2e à l'armée du Nord ; et, sur les livrets d'emplacement des troupes, on trouve, à la date du 1er janvier 1813, les 3 bataillons du 40e réunis dans la division **VANDERMAESEN**.

Ancestram

Le 15 janvier, les cadres du 4e bataillon reçurent l'ordre de rentrer en France ; les hommes de ce bataillon furent versés dans les deux autres, et le 10 mars, les cadres se mettaient en route, commandés par le chef de bataillon **GUILLOT**, qui permutait avec le chef de bataillon **d'HOTEL.**

Restaient en Espagne les 1er et 2e bataillons comprenant 40 officiers et 1 228 hommes, aux ordres du major **HERVÉ** successeur du major **OZILLIAU**.

LE 40e A L'ARMÉE D'ESPAGNE

En juin 1813, les armées françaises d'Espagne battaient en retraite. Les Anglo-portugais menaçaient nos frontières.
SOULT, rappelé d'Allemagne, fut nommé lieutenant général de l'Empereur près l'armée d'Espagne, et investi de pouvoirs illimités.
Arrivé à Bayonne le 12 juillet, il divisait nos forces en 9 divisions plus 1 réserve.
REILLE eut le commandement de l'aile droite et **CLAUSEL** celui de l'aile gauche ; le centre fut placé sous les ordres de **d'ERLON**.

« Les 2 bataillons du 40e présents en Espagne et commandés par le colonel **JACQUEMET*** (23 juillet 1813) faisaient partie de la 5e division (général **VANDERMAESEN**), qui avec les 4e et 8e divisions d'infanterie, formait l'aile gauche placée sous le commandement de **CLAUSEL**. »

*. **JACQUEMET (Michel)** né à Collonges, département du Léman (21 septembre 1771) entré au service comme capitaine le 5 août 1792 au 7e bataillon de l'Ain, passé avec sa compagnie au 21e bataillon des volontaires nationaux, major du 52e régiment de ligne le 27 avril 1811, colonel du 40e de ligne le 2 juillet 1813, colonel à la suite le 7 décembre 1814, passé au 1er régiment de ligne le 21 juin 1815. A fait les campagnes de 1792, 93, ans III, IV et V à l'armée de Sambre et Meuse, VI à l'armée d'Allemagne, VII sur le Danube, VIII sur le Rhin et en Italie, IX en Italie, XIII et XIV à Toulon, 1806, 1807, 1808 en Allemagne, 1810 en Allemagne, Hollande, Catalogne, 1811, 1812, 1813 et 1814 dans le nord de l'Espagne.
A la bataille de Sasbach du 30 thermidor an IV, **JACQUEMET**, alors capitaine de grenadiers, pénétra, sous une fusillade très vive de l'ennemi, dans le bois situé en avant de cette ville et fit deux cavaliers hongrois prisonniers.
Il fut fait prisonnier de guerre au combat naval de Trafalgar.
A la bataille d'Essling, au moment où l'ennemi déployait des forces considérables contre Gross Aspern, il déboucha du village avec son bataillon et le déploya sous le feu le plus vif de l' artillerie ennemie. Le bataillon du commandant **JACQUEMET**, qui seul s'était maintenu dans le village, soutint pendant longtemps tous les efforts des bataillons autrichiens.
A Wagram, **JACQUEMET** fut chargé d'enlever le village de Danderose dont l'ennemi venait de s'emparer ; il y réussit. Peu de temps après il prenait le commandement de son régiment (67e) et donnait pendant toute la journée les preuves de la plus grande bravoure.
En Espagne, il se fit également remarquer comme l'un des meilleurs officiers supérieurs de l'armée.

Ancestramil

L'ARMÉE FRANÇAISE REPREND L'OFFENSIVE ; BATAILLE DE CUBIRY

(27 août)

Les ennemis nous avaient suivis sur les Pyrénées et s'étendaient de la Bidassoa à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Du 20 au 24 juillet le maréchal rassembla à Saint-Jean-Pied-de-Port les divisions **FOY, LAMARTINIERE**, et **MAUCUNE** (aile droite), et les divisions **CONROUX**, **VANDERMAESEN, TAUPIN** et **ABBÉ** (aile gauche).

Ces forces avaient mission de débloquer Pampelune.

Le 25 juillet, le général **CLAUSEL** chassait l'ennemi du défilé d'Altobiscar, forte position sur la route de Pampelune.
Pendant la nuit, ses adversaires lui abandonnaient les cols de Lindus et d'Ibagnetta, et se réunissaient au gros de l'armée ennemie à Cubiry, au point de jonction des deux routes qui mènent à Saint-Jean-Pied-de-Port.
Pendant ce temps, le **comte d'ERLON** s'emparait du col de Maya. Il fallait profiter de ces succès et marcher rapidement à l'ennemi.
Le **comte d'ERLON** ne le fit pas.

Le 27 seulement, ses troupes arrivaient à hauteur des autres corps de l'armée française.
SOULT voulut alors livrer bataille, mais il était trop tard. 67
L'ennemi, considérablement renforcé, établi sur une position inexpugnable, attendit, en toute sécurité derrière des rochers, les divisions françaises.
Celles-ci, ne pouvant se déployer qu'une seule à la fois, vinrent successivement se briser au pied des escarpements occupés par l'ennemi.

Le 28, l'armée française commençait la retraite.
La colonne **CLAUSEL** obliqua vers Echalar et Sarre et déboucha le 29 sur Ascaïn.
La marche sur Pampelune était terminée ; elle avait duré 5 jours et nous avait coûté 8000 hommes hors de combat.
Le but de l'entreprise était manqué, Pampelune restait étroitement bloquée.

MOUVEMENT OFFENSIF POUR DÉBLOQUER SAINT-SEBASTIEN
RETRAITE DE L'ARMÉE FRANÇAISE
AFFAIRES DE BERRA, DE SARRE
BATAILLES DE SAINT-PIERRE D'YRUBE, D'ORTHEZ ; COMBAT D'AIRE

Le 31 août, deux fortes colonnes d'attaque, commandées par le général **REILLE** et le général **CLAUSEL** (la 2e comprenait les divisions **TAUPIN, VANDERMAESEN, d'ARMAGNAC** et **MARANSIN**), se réunirent en avant d'Ascaïn, pour marcher sur Saint-Sébastien et débloquer la garnison française qui s'y maintenait héroïquement.
La réserve du général **VILLATTE**, les divisions **CONROUX** et **ABBÉ** devaient aussi concourir à cette opération.

Le 31, les 4 divisions du général **CLAUSEL** franchirent la Bidassoa, au-dessous de Berra, et réussirent à enlever le col de ce nom, dont la défense coûta aux ennemis des pertes considérables.

Archives familiales

Mais l'insuccès des généraux **REILLE** et **VILLATTE** sur le centre de la ligne força le général **CLAUSEL** à battre en retraite.
La rivière avait été subitement grossie par les pluies ; elle n'était plus guéable.
Il fallut, pour la franchir, la remonter jusqu'au pont de Berra, défendu par un petit fort. Le passage de l'armée française sur ce pont, balayé par les feux tranquilles et précis de nos ennemis, nous coûta 2 000 hommes et deux généraux, **VANDERMAESEN** et **LAMARTINIERE**.

Le 40e eut les capitaines **d'AMBLY** et **TRUBESSÉ** tués.

Le 2 septembre, nos troupes avaient repris leurs premières positions en avant de Saint-Jean-de-Luz.
Le général **MARANSIN** remplaçait le général **VANDERMAESEN** à la tête de la 5e division. Le 10 novembre, les alliés établissaient leur quartier général à Saint-Jean-de-Luz, après avoir livré dans la journée un sanglant combat à Sarre.

Le 40e y avait eu les capitaines **DONNIER, MATHEÏ, ROLLET Jean**, tués, **BASSET**, **LALLIER**, blessés, le lieutenant **PLOMB**, les sous-lieutenants **BLANCHARD, ALZIEU, LABALOS, COLLIG**, blessés, et plus de 20 hommes tués.

Quelques jours après, nos ennemis passaient en partie la Nive, dont les crues persistantes menaçaient pourtant de rompre les ponts.
SOULT résolut de rassembler toutes ses forces sur la rive gauche de la rivière, et d'écraser les troupes ennemies qui se trouvaient de ce côté.
Quatre divisions, parmi lesquelles la division **MARANSIN**, se portèrent sur la rive gauche de la Nive et prirent position en avant du château de Marrac.

Le 18 décembre au point du jour, les alliés, culbutés au centre par la division **TAUPIN**, abandonnent le plateau et s'établissent fortement dans le village d'Arcangues.
Les divisions **TAUPIN** et **MARANSIN** réussissent à y pénétrer.
Mais, tandis que la pluie rend le terrain glissant, paralyse l'élan de notre infanterie et ne lui permet plus que l'usage de ses baïonnettes, les Anglo-portugais, abrités derrière des retranchements, exécutent sur leurs adversaires des décharges meurtrières.
La nuit força le général **CLAUSEL** à se replier sur le plateau de Bassussary enlevé dans la matinée.

Les Français avaient **2 500 hommes tués ou blessés** ; les Anglo-portugais, 8 000 hommes hors de combat et 1000 prisonniers.

Parmi les blessés du 40e étaient le capitaine **DRAYE**, le lieutenant **DOUARD**, le sous-lieutenant **SAGER**, le sergent-major **CARON** (plus tard officier), l'adjudant **BOGNIEZARQUES** (plus tard officier).

SOULT voulut ensuite attaquer les alliés par la rive droite.

Le 3 décembre, il leur livra bataille à Saint-Pierre d'Yrube.
La division **MARANSIN** n'arriva sur le champ de bataille qu'à la fin de la lutte. Elle réussit néanmoins à briser l'élan des Anglo-portugais et à protéger notre retraite.

Le 27 février, à Orthez, l'armée française se heurtait de nouveau aux forces de **WELLINGTON**.
Malgré des efforts héroïques, elle ne pouvait arrêter là encore le flot envahisseur de nos ennemis.
Les pertes des deux armées furent à peu près égales : 2500 hommes hors de combat du côté Français, 2 300, du côté des alliés.
Le 40e eut le capitaine **DEJOUY** tué, le capitaine **d'AMBLY** blessé et plus de 60 hommes mis hors de combat.
Après quelques heures de repos à Sault-de-Navailles, l'armée française continua sa retraite sur Hagetmau, Saint-Sever et Aire.
Des magasins de riz et de farine se trouvaient à Aire et à Barcelone.
Pour en faciliter l'évacuation, les forces françaises prirent position aux environs de ces deux villes.
Le général **CLAUSEL** occupait Aire, le général **REILLE**, Barcelone.
La première de ces villes fut attaquée avec acharnement par le général **HILL**.
Après un combat des plus vifs, la division **MARANSIN** se maintint dans sa position et contribua vaillamment au succès de la journée.

BATAILLE DE TOULOUSE
(10 avril 1814)

L'évacuation des magasins d'Aire et de Barcelone terminée, l'armée française continua son mouvement de retraite et se dirigea sur Tarbes, en remontant l'Adour.
De Tarbes elle marcha sur Toulouse, par Montréjeau et Saint-Gaudens.

Le 24 mars, les Français, réduits à 30 000 fantassins et 3 000chevaux, arrivaient sous les murs de Toulouse, où le maréchal **SOULT** voulait tenter encore une fois le sort des armes.
On travailla avec ardeur à construire des retranchements.

Le 27 mars, **WELLINGTON** arrivait dans la ville.

Le 10 avril, la bataille s'engageait.
La division **MARANSIN** occupait le faubourg de Saint-Cyprien fortement retranché.
Elle s'y défendit avec acharnement jusqu'à la fin de la journée. Nos soldats luttèrent avec la rage du désespoir. Mais il fallut céder au nombre.

Le 12, la ville tombait entre les mains de **WELLINGTON**, et quelques jours après, le duc de Dalmatie venait en personne déposer sa soumission aux pieds du duc d'Angoulême.
Le dernier coup de fusil en faveur de la cause impériale, **SOULT** l'avait tiré sous les murs de Toulouse.
Depuis le 30 mars, Paris était aux mains des alliés, et l'empereur des Français, vaincu, dépouillé, chassé, n'était plus que le souverain de l'île d'Elbe.

****

Ancestrami

CHAPITRE VII

LE 4e BATAILLON AU 14e CORPS DE LA GRANDE ARMEE

Vers le milieu de l'année 1813, le 4e bataillon avait été envoyé à Mayence, où s'organisait le 14e corps, sous le commandement du général **GOUVION SAINT-CYR.**
Ce bataillon* fort de 21 officiers et de 604 hommes, réuni au 3e bataillon du 43e était commandé par le major **CHARRIER** et faisait partie de la 42e division (**MOUTON-DUVERNEY**)**

*. Avec les cadres successivement tirés d'Espagne et qui avaient versé leurs soldats dans les bataillons qui devaient continuer à servir au-delà des Pyrénées, on forma des bataillons que l'on recruta de conscrits de 1813 à moitié instruits, et dont l'éducation militaire devait s'achever sur les routes. De ces bataillons réunis par deux ou trois, on forma des régiments, qui malheureusement ne furent pas toujours composés de bataillons du même corps ; dès qu'il y en avait dans ce cas, ils prenaient le numéro du régiment, avec le colonel et le drapeau ; quant aux bataillons isolés, on les réunit par deux ou par trois, sous la forme peu consistante de régiments provisoires ; ils furent commandés par des majors tirés des dépôts et désignés par le ministre de la Guerre.
. Le 14e corps d'armée comprenait 4 divisions d'infanterie, la 42e (général **MOUTON-DUVERNEY), la 43e (général **CLAPAREDE**), la 44e (général **BERTHEZENE**), la 45e (général **BAZOUT**) et la 10e division de cavalerie légère (général **PAJOL**).

Le 14e corps arriva à Dresde dans les premiers jours d'août, et s'établit de manière à fermer les débouchés de la Bohême, par lesquels l'ennemi menaçait notre flanc droit.
Le maréchal mit à profit quelques jours de répit, pour perfectionner l'instruction de ses troupes, composées en majeure partie de conscrits.

« Tout s'accomplissait si vite, jusqu'à l'éducation des hommes, qu'on faisait chaque jour arrêter les troupes en marche, pour répéter les manœuvres que **NAPOLÉON** avait spécialement recommandées, et qui consistaient à former le bataillon en carré, à le déployer en ligne, puis à le reployer en colonne d'attaque*…
« C'est l'esprit qui animait l'ensemble sur lequel il fallait compter.
Ces généraux, ces officiers, les uns venant d'Espagne ou d'Italie, les autres, échappés miraculeusement de Russie et apaisés après un moment d'irritation, étaient indignés de voir non pas la gloire de la France mais sa puissance mise en doute, étaient résolus, pour la rétablir, à des efforts extraordinaires et, tout en blâmant la politique qui les condamnaient à ces efforts désespérés, avaient tellement communiqué leur esprit à leurs jeunes soldats, que ceux-ci, naguère arrachés avec peine à leurs familles, montraient une ardeur singulière et poussaient le cri de : Vive l'Empereur, chaque fois qu'ils apercevaient **NAPOLÉON**, **NAPOLÉON** l'auteur des guerres sanglantes dans lesquelles ils allaient tous périr, l'auteur détesté par leurs familles, naguère encore détesté par eux-mêmes et tous les jours blâmé hautement dans les bivouacs et les états-majors : noble et touchante inconséquence du patriotisme du désespoir ! »
(THIERS.)

*.Au maréchal MARMONT,
Mayence, le 17 avril 1813
De toutes les manœuvres, je dois vous recommander la plus importante, c'est le ploiement en carré par bataillon. Il faut que les chefs de bataillon et les capitaines

sachent faire ce mouvement avec la plus grande rapidité : c'est le seul moyen de mettre à l'abri des charges de cavalerie et de sauver tout un régiment. Comme je suppose que ces officiers sont peu manœuvriers, faites leur en faire la théorie.
NAPOLÉON.

Le 23 août, la maréchal **SAINT-CYR,** laissant sa 1re division (42e de l'armée) dans les forts de Koenigstein, de Lilienstein et dans tous les forts des bords de l'Elbe, s'était replié sur Dresde.

Le 26, pendant que l'armée française remportait sur les alliés la magnifique victoire de Dresde, le général **VANDAMME** avait franchi l'Elbe à Koenigstein, attaqué le plateau de Pirna faiblement gardé, et occupé cette position d'où il dominait la route de Peterswalde.
Il avait été renforcé de la 42e division, de la brigade d'infanterie de **REUSS** etc., etc. **VANDAMME** devait avoir ainsi sous ses ordres la valeur de 4 divisions d'infanterie et de 3 brigades de cavalerie, le tout formant 40 000 hommes au moins.

Le 29, le général **VANDAMME** culbutait l'arrière-garde ennemie.
Le lendemain, continuant sa poursuite avec une partie de ses forces, il franchissait les montagnes et à midi atteignait Kulm.
Après avoir chassé les Russes, il se trouva devant une seconde position d'apparence assez forte.
Elle s'appuyait d'un côté aux montagnes, de l'autre à des prairies coupées de canaux et vers le centre, au village de Priesten construit sur la route de Toeplitz.
A notre attaque dirigée sur le village, les Russes répondirent par une résistance opiniâtre.
VANDAMME eût mieux fait évidemment de différer jusqu'à l'arrivée de son corps tout entier, pour n'engager le combat qu'avec des forces suffisantes.
Cependant, ses autres divisions ne pouvant être rendues sur les lieux que fort tard, et sa préoccupation
de couper la retraite à l'ennemi étant toujours la même, il renouvela l'attaque avec 9 bataillons du général **MOUTON-DUVERNEY,** seuls réunis en ce moment sur les 14 dont se composait la division*. (* Le 4e bataillon du 40e faisait partie de ces 9 bataillons)
Avec ces 9 bataillons postés à droite vers les bois, il rétablit le combat et rejeta les Russes sur Priesten.
Mais tout à coup il fut assailli par 40 escadrons de la garde russe qui venaient d'enter en ligne, et qui se déployèrent les uns à notre droite vers le pied des monts, les autres à gauche dans la plaine de Karbitz.
Les bataillons de **MOUTON-DUVERNEY** continrent la cavalerie russe le long des montagnes, les escadrons de **CORBINEAU** la chargèrent du côté des prairies et nous pûmes enfin conserver le terrain si péniblement conquis.

KULM
(30 août 1813)

A la fin de la journée, **VANDAMME** établissait sa ligne un peu en arrière, sur la hauteur de Kulm qui dominait la plaine et le débouché de la chaussée de Peterswalde.
Nous avions d'un côté les montagnes, de l'autre, les prairies et, au centre, la position de Kulm, où nous n'avions pas à craindre d'être forcés. **NAPOLÉON** pensait que les coalisés vivement poursuivis par **SAINT-CYR, MARMONT** et **MURAT**, et obligés de traverser

les montagnes en désordre, allaient tomber par milliers dans les mains de **VANDAMME** placé au revers. Le sort des armes trompa cruellement cette attente.
Le général **KLEIST**, poussé par le hasard et un heureux désespoir, s'était engagé sur la chaussée de Peterswalde, insuffisamment poursuivie par **GOUVION SAINT-CYR**, et le 30 août, tandis que **VANDAMME** résistait à l'attaque des Russes sur notre front, le canon prussien se faisait entendre sur nos dernières.
Il n'y avait plus pour nous qu'un moyen de salut : passer sur le corps des colonnes prussiennes, en abandonnant au besoin toute l'artillerie.
On le fit.
Nos hommes, se jetant dans les montagnes, parvinrent à se dérober à la poursuite des ennemis.
Cette malheureuse journée nous coûtait 5 à 6000 morts ou blessés, 7000 prisonniers, 48 bouches à feu et deux généraux.
Le bataillon du 40e eut environ **30 hommes mis hors de combat,** parmi lesquels le capitaine KOLB, tué.

Quelques jours après, la 42e division fut restituée au 14e corps.
Les Autrichiens et les Prussiens ne devaient pas tarder à déboucher de la Bohême. Prenant la grande route de Peterswalde, ils essayèrent d'enlever le camp de Pirna et poussèrent devant eux les 4 divisions de **SAINT-CYR.**
La 42e division se replia du camp de Pirna sur Pirna, laissant quelques bataillons dans la forteresse de Koenigstein, tandis que la 43e et la 44e marchèrent de Gieshübel sur Zehist, la 45e, de Borna sur Dohna.

Dans la matinée du 8, l'ennemi voulut s'emparer de Heidenau et de Dohna, nos deux points d'appuis ; les 3 bataillons de la 42e division qui occupaient le premier de ces deux villages, soutenus par la 44e division, repoussèrent avec tant de vigueur les troupes de **ZIETHEN**, que celles-ci ne crurent pas devoir recommencer leur attaque et se retirèrent à quelque distance.

Le 9 septembre, **NAPOLÉON**, qui s'était porté à Pirna, avait sous sa main le 1er et le 14e corps, 3 divisions de la jeune garde, en tout 55 000 hommes.
Tandis que le 1er corps se portait de Zehist sur Gieshübel, de Gieshübel sur Peterswalde, poussant l'ennemi de front, **NAPOLÉON** s'avança latéralement avec le 14e corps et la jeune garde. On marcha toute la journée du 9. Le soir, on bivouaquait à Fürstenwalde.
Le lendemain, on s'engageait dans les montagnes de Geyersberg.
L'artillerie, qui s'était jetée bravement au milieu des rochers, fut arrêtée par des obstacles insurmontables. Il était impossible d'aller plus loin.
Le maréchal **SAINT-CYR** s'établit au Geyersberg, le **comte LOBAU** au Nollenberg, l'un et l'autre au débouché des montagnes.
A peine était-on installé sur ces positions qu'il fallut résister à une nouvelle attaque (12 septembre).
Nos troupes tinrent bon et purent effectuer leur retraite, le lendemain, sans être inquiétées.

Les 15 et 16 septembre, elles repoussaient jusqu'au-delà des montagnes l'armée alliée forte de plus de 120 000 hommes ; mais le jour suivant, 17 septembre, un orage affreux les empêchait de poursuivre leur succès.
Le 14e corps se plaça alors en avant de Fürstenwalde (la 42e division au Geyersberg).
Attaqué le 18 septembre, il reçut l'ordre de retourner au camp de Pirna (26 septembre).

La 42e division fut établie au pont jeté entre les rochers de Koenigstein et de Lilienstein ; deux autres divisions occupèrent le camp de Pirna, sous le feu duquel passe la grande route de Peterswalde.
La 4e avec la cavalerie légère surveillait tous les chemins qui, plus en arrière, pouvaient prendre Dresde à revers.
Au commencement d'octobre, le corps de **SAINT-CYR** évacua Koenigstein, Lilienstein et Pirna et se porta aux environs de Dresde.
L'Empereur, ayant décidé que tous les bataillons d'un même régiment, se trouvant en Allemagne, seraient autant que possible réunis, le 4e bataillon du 40e alla se réunir au 3e, qui depuis le mois de mars faisait partie du 3e corps.

LE 3e BATAILLON A L'ARMÉE D'ALLEMAGNE, 3e CORPS
(mars-novembre 1813)

Le 3e bataillon se trouvait, depuis le mois de décembre 1811, avec le dépôt de Wissembourg. Il reçut en février 1813 l'ordre de partir pour l'armée d'Allemagne.
En mars, il se trouvait à Erfurt dans la 1re brigade de la 8e division (comte **SOUHAM**) du 3e corps de l'armée d'Allemagne*

* Le 3e corps d'armée, commandé par le maréchal **NEY**, prince de la Moskova, ayant pour chef d'état-major général, le général de brigade **JOMINI**, comprenait : 1° la 8e division de la grande armée (général comte **SOUHAM**), 2° la 9e division de la grande armée (général **DELMAS**), 3e la 10e division de la grande armée (général **ALBERT**), 4° la 11e division de la grande armée (général **RICARD**), 5e la 39e division de la grande armée (général **comte MARCHAND**) ; une division de cavalerie légère (général **comte de VALMY**).

Il était commandé par le chef de bataillon **DUCLOS**, et formait, avec le 4e bataillon du 34e, le 14e régiment de ligne provisoire.

« **NAPOLÉON**, ayant mis la dernière main à ses préparatifs, quitta Mayence le 26 avril, visita successivement Wurtzbourg et Fulde et se rendit à Weimar, où l'avait précédé le maréchal NEY avec ses jeunes et vaillantes divisions.
Son plan, conçu avec la rapidité et la sûreté ordinaires de son coup d'œil, consistait à laisser les coalisés, déjà postés au-delà de l'Elbe, s'avancer autant qu'ils voudraient, même jusque sur la haute Saale, puis à se diriger lui-même sur Erfurt et Weimar, à défiler derrière la Saale comme derrière un rideau (expression de ses dépêches), à joindre le **prince EUGENE** vers Naumburg ou Weissenfels, à passer ensuite cette rivière en masse, et à prendre avec 200 000 hommes l'ennemi en flanc dans les marais de Leipzig.
« Dans ces vues il avait fait marcher en tête le maréchal **NEY** et l'avait dirigé sur Erfurt, Weimar et Naumburg, pour occuper tous les passages de la Saale avant que l'ennemi eût le temps de s'en emparer. Il lui avait même enjoint d'occuper les passages si connus de Saalfeld, d'Iéna, de Dornbourg, de ne point franchir la Saale, mais de la garder.
(THIERS)

COMBAT DE GROSSGÖHREN
(29 avril)

Le 26 avril, le 3e corps quittait Erfurt ; le 28, il était à Eckersberg, le 29, **NEY** descendait la Saale de Naumburg à Weissenfels et s'avançait dans les immenses plaines de Lützen, rendues

célèbres par la mort du héros suédois **GUSTAVE-ADOLPHE** et où, tant de fois déjà, les armées européennes s'étaient donné rendez-vous pour vider les querelles des peuples !
La division **SOUHAM** marchait en tête, formée en plusieurs carrés.
Nos conscrits, qui voyaient le feu pour la première fois, montrèrent une bouillante ardeur. Après avoir tenté de rompre nos carrés par un feu très vif d'infanterie et d'artillerie, les Autrichiens lancèrent contre eux une division de cavalerie qui se rua furieusement à la charge.
L'héroïque **NEY**, le brave **SOUHAM**, tous les généraux de brigade se jetèrent chacun dans un carré.
Pas un ne fut rompu.
Nos braves conscrits avaient fait leurs preuves. On pouvait désormais compter sur eux. 72
« Ces enfants, écrivait le maréchal **NEY** à l'Empereur, sont des héros ; je ferai avec eux tout ce que vous voudrez*. »

*. Rapport du maréchal **NEY** au maréchal **BERTHIER**. »
Les troupes du 3e corps se sont mises en marche, le matin, à 11 heures, des positions qu'elles occupaient sur les deux rives de la Saale pour se diriger sur Lützen. L'ennemi a été successivement repoussé des positions qu'il occupait en avant de Rippach ; il a défendu avec une grande opiniâtreté le défilé de Grossgörhen, cependant nous sommes parvenus à le chasser.
Le général **KELLERMANN** commandait l'avant-garde ; il était soutenu par le général SOUHAM et cette colonne se portait droit sur Lützen.
« La division **GIRARD**, après avoir débouché par Grossgörhen, a pris la direction de Stawsiedel, mais l'ennemi défendant avec opiniâtreté les hauteurs de la Kosgarben, je l'ai fait attaquer par la division **SOUHAM** sur Kaja ; l'ennemi s'est replié en désordre par Grossgörhen dans la direction de Pegau. Le général **SOUHAM** occupa Rahna et Kaja
« L'Empereur, ayant lui-même dirigé l'attaque, a été témoin de la valeur et du dévouement des troupes. »

Le 1er mai, le 3e corps débouche de Weissenfels et force le défilé de Poserna ; le soir, il entre à Lützen et y prend position.

LÜTZEN
(2 mai 1813)

La jonction entre l'armée de l'Empereur et celle du **prince EUGENE** est faite, et toutes deux se dirigent sur Leipzig, la première formant une longue colonne sur la route de Weissenfels.

Le 2 mai, l'armée alliée, forte de 90 000 hommes, se jette sur le flanc droit des troupes de l'Empereur, espérant les surprendre dans leur marche, couper leurs communications et les rejeter dans les marais qui s'étendent sur la rive gauche de l'Elster entre Leipzig et Merseburg.
NAPOLÉON ordonne aussitôt à tous ses corps de faire face à droite.
Le 3e, placé an centre, occupe les cinq villages de Gross-Goerchen, Klein-Goerchen, Rahna, Kaja et Stawsiedel.
Vers midi, le corps de **BLÜCHER**, formant la première ligne de l'armée coalisée, emporte Gross-Goerchen.
« Repliés sur Klein-Goerchen et Rahna, les soldats de **SOUHAM** n'étaient pas aussi faciles à déloger. Les fossés, les clôtures, les mares d'eau qui se trouvaient entre ces

Ancestramil

villages, offraient de nombreux moyens de résistance. La division **SOUHAM**, forte de 12 000 hommes et ralliée toute entière sous son vieux général qui joignait à une rare intrépidité une expérience de vingt années, se défendit avec vigueur. »
(THIERS)

Mais les Prussiens, renforcés, conduits par le vieux **BLÜCHER** et emportés par une sorte de rage patriotique, parviennent à chasser nos jeunes soldats de Klein-Goerchen et de Rahna.
Le moment est critique.
ALEXANDRE et **FRÉDÉRIC-GUILLAUME,** qui, du haut d'un mamelon, encouragent les efforts de leurs troupes, sont dans la joie.
Des deux côtés on combat avec une violence extrême.

Le maréchal **NEY** accourt avec ses divisions qui n'étaient pas encore engagées.
Superbe de sang-froid et d'audace sous la mitraille, il remplit nos jeunes soldats du feu qui l'anime, les entraîne à sa suite et reprend Klein-Goerchen et Rahna.

« Là, le combat devient furieux. On lutte corps à corps au milieu des ruines de ces villages.
SOUHAM, GIRARD y établissent de nouveau leurs soldats qui n'avaient jamais vu le feu et qui, assistant pour leur début à l'une des plus cruelles boucheries de cette époque, étaient comme enivrés par la poudre et la nouveauté du spectacle. Ils restent maîtres des deux villages et repoussent les Prussiens sur Gross-Goerchen, leur première conquête. »
(THIERS)

Vers deux heures, **BLÜCHER** renouvelle ses attaques ; il fond sur le centre avec un héroïsme désespéré.
Le succès couronne les efforts de ces troupes décidées à vaincre ou à mourir. 73
Les Prussiens reprennent Klein-Goerchen et Rahna et s'emparent même de Kaja.
Heureusement, la 5e division de **NEY**, conduite par le **comte de LOBAU,** marche sur ce dernier point, repousse la garde prussienne et rentre dans le village.

« En même temps **SOUHAM, GIRARD**, sous la conduite de **NEY**, reviennent à la charge avec leurs divisions ralliées, et le combat rétabli continue avec la même violence. On se fusille, on se mitraille presque à bout portant. **GIRARD**, ce brave général qui, en Estrémadure avait essuyé une surprise malheureuse, se comporte en héros. Blessé, il reste au milieu du feu. »
(THIERS).

Devant cette énergique résistance du centre, et en présence des corps qui menacent ses flancs, l'ennemi se décide à battre en retraite sur Pegau où il se couvre de l'Elster.

La bataille de Lützen coûta environ 20000 hommes à chaque armée.
La conduite de nos jeunes soldats avait été héroïque.
« Depuis vingt ans que je commande les armées françaises, s'écria **NAPOLÉON**, je n'ai jamais vu plus de bravoure et de dévouement. Mes jeunes soldats ! l'honneur et le courage leur sortaient par tous les pores ! »
Le bataillon du 40^{e} eut 1 officier blessé, le lieutenant **DUMONT**, 15 hommes tués et plus de 60 blessés*.

Archétamil

*. Rapport du maréchal **NEY** au maréchal **BERTHIER** sur la bataille du 3 mai 1813 : « L'armée ennemie était en marche débouchant de Zwenckau, et à 10 heures du matin elle s'est déployée dans les plaines en avant de Gross-Goerchen. J'avais dans ce moment l'honneur d'accompagner l'Empereur au-delà de Markranstadt ; j'ai été rappelé par le bruit du canon.
J'ai ordonné au général **MARCHAND** qui se dirigeait sur Swenckau par Meichen, de se porter sur Eisdorf et de là sur la canonnade. J'ai en même temps fait prendre les armes aux divisions **BRENNIER** et **RICARD**, avec lesquelles je me suis porté sur Kaja. Lorsque la tête de colonne de ces divisions est arrivée près de Lützen, je
me suis aperçu que l'ennemi avait débordé la gauche des divisions **SOUHAM** et **GIRARD** et coupé leurs communications avec Lützen : toutefois ce mouvement de l'ennemi n'a eu aucune suite et a été contrarié par la direction que venait de prendre la division **MARCHAND**.
Peu d'instants après, la jonction de nos 5 divisions a été opérée, et j'ai disposé mes troupes de manière à refuser ma droite et de me tenir en mesure de repousser l'attaque sur Kaja.
La division **SOUHAM** venait, après une défense opiniâtre, de céder du terrain, et elle s'était repliée en ordre devant des forces très supérieures.
J'ai alors fait attaquer l'ennemi à Klein et Gross-Goerchen, et la bataille s'est engagée avec acharnement. L'ennemi a repoussé 7 à 8 attaques consécutives depuis Gross-Goerchen jusqu'en arrière de Kaja, débordant toujours ma gauche. Le combat s'est ainsi soutenu jusque vers 6 heures, époque à laquelle j'ai fait donner les divisions **SOUHAM, BRENNIER** et **RICARD** qui ont emporté toutes les positions avec l'appui de la division **MARCHAND**.
L'Empereur a été témoin de l'enthousiasme des troupes, et il aura reconnu avec plaisir à leur noble élan cette valeur française qui ne se dément jamais et qui peut remplacer jusqu'à l'expérience. »

MARCHE SUR BERLIN ; BAUTZEN
(21 mai 1813)
ARMISTICE DE PLEISWITZ
(4 juin-26 juillet)

Sur les 17 ou 18 000 morts ou blessés, le 3e corps en avait à lui seul 12000.
Aussi reçut-il l'ordre de rester deux jours à Lützen, pour établir dans un hôpital ses blessés les plus maltraités, et préparer l'évacuation sur Leipzig de ceux qui étaient moins gravement atteints.

Le 4, il se porta sur Leipzig. Les troupes campèrent à la droite de l'Elster sur la route de Berlin, la division **SOUHAM** à hauteur de Mackau.

Le 11 mai, **NEY** se transporta à Torgau où il recueillit les Saxons.
Renforcé par le corps du **duc de BELLUNE**, celui du général **LAURISTON** et la cavalerie du général **SEBASTIANI**, il se préparait à marcher sur Berlin, quand il reçut l'ordre de se rabattre à droite, pour donner dans le flanc droit de coalisés réunis à Bautzen.

Le 21 mai, deuxième journée de la bataille de Bautzen, le maréchal **NEY** repousse devant lui les 30 000 hommes du corps de **BARCLAY de TOLLY**, qui couvrait les alliés à leur extrême droite, vers le nord-ouest. Il se dirige ensuite sur Vürschen.
La division **SOUHAM** s'empare du village de Preilitz presque sur les derrières du corps de **BLÜCHER**.
Tourné par le 3^{e} corps, attaqué de front par le 4e, canonné sur son flanc gauche par le maréchal **MARMONT, BLÜCHER** bat en retraite.

L'ennemi avait perdu 15 000 hommes et l'armée française environ 13 000.

Le 25, les Français étaient sur la Bober. La Saxe était délivrée, la Silésie à moitié conquise.
Encore quelques efforts et cette laborieuse campagne se terminait par un nouveau triomphe, et l'Empereur des Français redevenait le maître de l'Europe !
Mais les alliés demandèrent un armistice, et **NAPOLÉON** commit la faute de leur accorder.
La coalition vaincue respira, reprit confiance, réorganisa ses immenses ressources et se prépara à les diriger contre nous, avec un acharnement que le succès devait, hélas ! couronner.

LA KATZ BACH

Suspendues le 4 juin, les hostilités ne furent reprises que le 10 août.
Les 3e, 5e, 6e et 11e corps d'infanterie avec les 1er et 2e de cavalerie, présentant un effectif de 200 000 combattants, sous les ordres du maréchal **NEY** puis du général **MACDONALD**, font face, en Silésie, à l'armée de **BLÜCHER**.

Le 26 août, **MACDONALD** marche sur cette armée.
A la tête des 5e et 11e corps, il se porte de Goldberg sur Jauer, puis ordonne au 3e de déboucher, avec la cavalerie du général **SEBASTIANI**, de Liegnitz sur le flanc de la position prussienne.
A la suite de ces mouvements trop longs et contrariés par un temps affreux, le désordre se met dans nos rangs ; l'armée du général **MACDONALD**, rejetée au-delà de la Bober, rétrograde jusqu'à Bautzen.

Le 3 septembre, **NAPOLÉON** y arrive et espère livrer bataille à l'armée prussienne ; mais **BLÜCHER** obéissant au plan des alliés, se dérobe aussitôt, reparaît après le départ de l'Empereur, et force alors **MACDONALD** à abandonner Bautzen et la ligne de la Spree.

LEIPZIG
(16-18 octobre)

En octobre, les 3e et 4e bataillons du 40e se trouvaient réunis dans la 8e division du 3e corps d'armée commandé par le général **SOUHAM**.
Leur effectif était de 48 officiers et de 1571 hommes.
Ils allaient prendre part à la bataille de Leipzig (16-18 octobre)

Le 16, NEY marche avec les 3e, 6e et 11e corps, pour soutenir **MARMONT** qui se trouvait à Möckern au nord de Leipzig.

Le 18, ces trois corps d'armée sont à cheval sur la Partha, s'appuyant sur Gohlitz, Schönfeld et Sellershausen.

« Sur les trois faces de cet immense champ de bataille, de Leipzig à Schönfeld, au nord de Schönfeld, à Probstheyda, à l'est de Probstheyda, à Conne Witz et au sud de Conne Witz, une canonnade de 2 000 bouches à feu termina cette bataille justement dite des géants, et jusqu'ici la plus grande certainement de tous les siècles.
« Tant qu'on put se voir, on tira les uns sur les autres avec une sorte de fureur, mais sans espoir de la part des coalisés de faire abandonner aux Français la ligne qu'ils avaient

Ancestrami

prise. Nos soldats demeurèrent immobiles, comme fixés à des limites qu'aucune puissance humaine ne pouvait franchir.
L'admiration était dans le cœur même de leurs ennemis acharnés, et justement acharnés puisqu'il s'agissait d'affranchir leur patrie. Ce que coûta cette nouvelle bataille, l'histoire mentirait si elle voulait l'affirmer d'une manière précise. On peut seulement le conjecturer d'après ce qui resta d'hommes valides les jours suivants dans les armées belligérantes. En trois jours, plus de 40 000 Français, plus de 60 000 Allemands et Russes avaient été atteints par le feu. »
(THIERS)
Les troupes du maréchal **NEY**, c'est-à-dire les 3e et 6e corps de la division **DURUTTE**, se distinguèrent surtout par leur héroïque opiniâtreté.
Moins de 40000 avaient lutté toute la journée contre 140000 !

« La constance, l'intrépidité des troupes, l'énergie, le sang-froid et la valeur personnelle des généraux de cette partie de l'armée française, comme du centre et de la droite, sont au-dessus de tous les éloges. Jamais toutes les vertus guerrières ne brillèrent d'un plus vif éclat, et jamais des efforts aussi généreux ne furent suivis de malheurs aussi grands*.
(Victoires et Conquêtes)

Le maréchal **NEY** et le général **SOUHAM** avaient été blessés.

Les 2 bataillons du 40e subirent les pertes suivantes : 2 officiers tués, le capitaine **DESMARET** et le sous-lieutenant **DAGNEAU** et 2 blessés, le capitaine **LEBLANC** et le lieutenant **CABARÉ**, **15 hommes tués et plus de 40 blessés.**

Le manque de munitions rendait nécessaire un prompt retour de nos troupes sur Erfurt, où se trouvait l'un des deux grands dépôts de l'armée française.
Il fallut reculer sans avoir été vaincu. Le 19, les 3e, 5e, 6e et 7e corps, réunis sous le commandement du maréchal **MARMONT**, repassaient l'Elster et prenaient position à Markranstadt.
Le 20, ces mêmes troupes se portaient sur Weissenfels, occupant les hauteurs de la rive gauche de la Saale, et couvrant le passage de l'armée contre les troupes ennemies qui auraient pu déboucher par Merseburg.
Le lendemain, elles campaient sur les hauteurs de Fribourg et d'Eckersberg ; le 22, elles prenaient position à Butelstadt, le 23 et le 24 sur les hauteurs d'Erfurt, le 25 à Arsbach, le 26 à Wartos, le 27 à Buttler, le 28 en avant de Fulde, le 29 à Saalmünster*.

*. « Des troupes aussi désorganisées que celles que nous commandions, aussi harassées, aussi exténuées par les marches, les combats, les revers et les privations, s'abandonnèrent bientôt à l'indiscipline. L'impossibilité de faire vivre les soldats par des distributions régulières motiva et justifia leurs dispositions. Chacun s'occupa avant tout à trouver sa subsistance, et comme l'esprit militaire était éteint, comme un abattement et un dégoût, que rien ne saurait rendre, le remplaçaient, tous ceux qui s'étaient éloignés des drapeaux, jetèrent leurs armes et marchèrent un bâton à la main. Sur 60000 hommes qui restaient encore, 20000 étaient ainsi formés en troupes de 8 ou 10 hommes courant toute la campagne, marchant sur les flancs des colonnes, bivouaquant pour leur compte. Les plaines et les vallées étaient chaque nuit recouvertes d'une quantité de feux épars et placés sans régularité. Ces soldats reçurent de l'armée un surnom devenu historique qui rappelait leur unique occupation, la recherche des moyens de vivre, on les appela les fricoteurs. »
(Mémoires de MARMONT)

Amicalement

HANAU
(30, 31 octobre 1813)

Le 30, l'armée française se heurtait à Hanau aux troupes du général **de WREDE.**
Le maréchal **MARMONT**, appelé par le feu, eut le temps de prendre part, avec la tête de la colonne, à ce combat qui fut notre dernière victoire au-delà du Rhin.
L'artillerie de **DROUOT** et la garde firent une trouée sanglante par où l'armée passa.
Les 3e, 4e et 6e corps furent laissés devant la ville pour protéger la retraite.
Pendant la nuit, la division **CHARRIERE** (dont le 40e faisait partie) tenta un coup de main sur Hanau ; mais, trop faiblement secondé, elle échoua dans son attaque.
A deux heures du matin, **MARMONT** fit jeter quelques centaines d'obus dans la ville.
L'ennemi l'évacua et les Français en prirent immédiatement possession.
Après une heureuse démonstration qui avait pour but d'empêcher le général **de WREDE** de reprendre l'offensive et d'inquiéter le passage de l'arrière-garde, le maréchal **MARMONT** prit avec les 3e et 6e corps la route de Francfort.
Le 4e restait seul devant Hanau.
Le 1er novembre, le 3e corps était à Hochstaedt, et le 2, il entrait à Mayence.
Le retour de nos troupes sur le sol de l'Empire ne devait pas mettre un terme à leurs fatigues et à leurs malheurs.
« Un fléau, un mal qui s'abat sur les armées ravagées par la misère, découragées par la défaite, quelques fois même, nous l'avons vu en Crimée, sur les armées victorieuses, le typhus s'était attaché aux débris qui revenaient d'Allemagne, et, par eux, gagnait et infectait les jeunes soldats qui de l'intérieur de la France étaient amenés sur le Rhin. Un souvenir et une expression qu'on appellerait légendaire, si la légende n'était dépassée par la réalité même, sont demeurés de ces déplorables suites de malheurs de 1813 : l'histoire, en les recueillant avec tristesse, doit nommer le typhus de Mayence* ».
(Camille ROUSSET)

****

CHAPITRE IX

LE 3e BATAILLON AU 6e CORPS ; CAMPAGNE DE FRANCE 1814

Une nouvelle organisation fut donnée aux troupes.
Le 3e corps devint une seule division sous le n° 8, le 6e une autre sous le n° 20 ; mais l'usage prévalut, et les troupes que le maréchal **MARMONT** commandait, pendant la campagne de France, furent habituellement connues sous le nom de 6e corps.
D'après l'article 7 de l'ordre de formation et de réorganisation de l'armée arrêté par l'Empereur le 7 novembre 1813, la 8e division passait au 6e corps et contribuait à former la 1re division de ce corps.
Le 3e bataillon du 40e appartenait donc désormais à la 1re division du 6e corps ; tout ce qui restait du 4e bataillon était incorporé dans le 3e, et les cadres renvoyés au dépôt.
D'après l'article 8 du même ordre, le 3e bataillon du 40e recevait 100 conscrits hollandais.

NAPOLÉON n'avait que 60 000 soldats à opposer aux 360 000 ennemis qui s'avançaient, partagés en deux grandes armées : celle de Silésie, sous **BLÜCHER** ; celle de Bohême, sous **SCHWARZENBERG**.
Le 31 décembre, la 1re passa le Rhin au-dessus et au-dessous de Mayence ; la deuxième, violant la neutralité suisse, déboucha par la trouée de Belfort et le Jura.

Amestrami

Devant cette invasion formidable, **VICTOR** évacue l'Alsace, **MARMONT** se retire sur Metz, et **NEY** sur Nancy.
Le 1er janvier, le général **RICARD**, commandant la 8e division, quittait Coblentz, réunissait à sa division les troupes du général **DURUTTE** et celles placées entre Coblentz et Bingen et se portait, en traversant le Hundsrück, sur la Sarre, où il rejoignit, le 7, le maréchal **MARMONT**.

Le 8, le 6e corps, fort de 8 500 hommes d'infanterie, 2 500 chevaux et 36 pièces de canon, était à Forbach, le 9, à Saint-Avold, le 10 à Longueville, le 12 à Metz.
« Dans cette marche, la désertion se fit sentir de la manière la plus forte parmi nos troupes. Tous les soldats qui n'appartenaient pas à l'ancienne France quittèrent leurs drapeaux*. »

*. Mémoires de **MARMONT** : « Le 11e régiment de hussards, composé en grande partie de Hollandais, se fondit en un moment, et comme les déserteurs emmenaient leurs chevaux, je me vis forcé de faire mettre à pied ce qui restait et de donner les chevaux à des soldats plus fidèles. Mon infanterie, le 13 janvier, ne se composait plus que de 6 000 hommes appartenant à 48 bataillons. »

Du 12 au 16 janvier, **MARMONT** s'occupe d'assurer la défense de Metz. Les trois maréchaux abandonnent ensuite successivement les lignes de la Moselle, de la Meuse, de l'Argonne et rétrogradent jusque sur la Marne.
Le 25 janvier, lorsque **NAPOLÉON** vient se placer à la tête des troupes, la situation des corps français est celle-ci :
- 1° A droite, **MORTIER** avec 20 000 hommes à Troyes.
- 2° Au centre, **NEY**, **VICTOR** et **MARMONT** réunis à Vitry avec 33 000 hommes.
- 3° A gauche, **MACDONALD** en route de Mézières sur Chalons avec 12 000 hommes.

Le général **RICARD** avait quitté le 6e corps pour occuper le défilé des Islettes, au moment ou le maréchal **MARMONT** s'éloignait de la Meuse et se portait sur Bar-le Duc.
Arrivé à Vitry, après le départ du 6e corps, il fut dirigé sur Brienne et placé à Dienville où la droite de l'armée s'appuyait à l'Aube.

COMBAT DE ROSNAY
(2 février 1814)

Le lendemain de la bataille de Brienne, l'Empereur ordonnait à **MACDONALD** de prendre position à Perthes, d'y attirer l'ennemi, de passer ensuite la Voire à Rosnay, et de la défendre.
Pendant ce temps, l'armée française couverte par le 6e corps devait se retirer sur Troyes, en passant l'Aube au pont de Lesmont.
MARMONT s'acquitta avec honneur de cette difficile mission.
Attaqué à Rosnay par des forces bien supérieures, il résista héroïquement pendant quelques heures et finit par culbuter la masse ennemie.
Le soir, il prenait position à Dampierre, le lendemain à Arcis sur Aube, le 5 à Méry, le 6 à Nogent-sur-Seine.

Le 7, il recevait l'ordre de déboucher rapidement sur Sézanne, passait le 10, le défilé de Saint-Gond et marchait sur l'ennemi occupant Bayes.

CHAMPAUBERT
(10 février 1814)

« Le corps **d'ALSUWIEFF** s'y trouvait placé en intermédiaire entre le corps de **SACKEN** à Montmirail et le corps de **KLEIST** à Vertus où **BLÜCHER** était en personne.
« J'attaquai immédiatement. Les Russes firent bonne contenance et se battirent avec courage. Leur artillerie était nombreuse, mais ils n'avaient point de cavalerie.
« Bayes fut emporté. Le corps principal placé en avant de Champaubert fut culbuté et se mit en retraite. Présumant qu'il la ferait dans la direction de Vertus, je fis placer toute ma cavalerie à ma droite et la dirigeai en arrière du village de Champaubert, où la tête de la colonne en retraite arrivait déjà, jetée hors de la communication principale, dans un pays difficile et boisé. A ce mouvement régulier succéda le désordre et la confusion. Tout fut pris ou détruit, à l'exception de 7 ou 800 hommes qui atteignirent Vertus par détachements. 15 pièces de canon tombèrent en notre pouvoir. Nous fîmes plus de 4 000 prisonniers et, parmi eux le général **ALSUWIEFF** en personne, commandant ce corps.
La force de mon corps d'armée était ce jour là de 3 200 hommes d'infanterie représentant 52 bataillons différents et de 1 500 chevaux. Aucune autre troupe que les miennes ne fut engagée*. »

*. Mémoires de **MARMONT**.
Les troupes montrèrent une grande valeur dans l'affaire du 10. « Je ne puis me refuser, dit MARMONT dans ses Mémoires, au plaisir de citer deux mots de deux conscrits, qui peignirent, tout à la fois, l'esprit de cette jeunesse et les instruments dont il nous était donné de nous servir.
« Deux conscrits étaient aux tirailleurs. Ils avaient été commandés par l'ordre de service. J'en vis un qui fort tranquille au sifflement des balles, ne faisait cependant pas usage de son fusil. Je lui dis :
« Pourquoi ne tires-tu pas ? » Il me répondit naïvement : « Je tirerais aussi bien qu'un autre si j'avais quelqu'un pour charger mon fusil. » Ce pauvre enfant en était à ce point d'ignorance de son métier.
« Un autre plus avisé, s'apercevant de l'inutilité dont il était, s'approcha de son lieutenant et lui dit : « Mon officier, il y a longtemps que vous faites ce métier-là, prenez mon fusil, tirez et je vous donnerai mes cartouches. » Le lieutenant accepta la proposition et le conscrit exposé à un feu meurtrier, ne montra aucune crainte pendant toute la durée de l'affaire. »

VAUCHAMPS
(14 février 1814)

Pendant que **NAPOLÉON** défait à Montmirail le 11 février le corps de **SACKEN**, et à Château-Thierry le 12 celui du **duc d'YORK, MARMONT** contient entre Champaubert et Eloges l'aile gauche de l'armée de **BLÜCHER**.

Le commandant en chef de l'armée de Silésie, supposant les Français en retraite sur Sézanne, couverts par le corps de **MARMONT** établi à Eloges, s'apprêtait à accabler ce dernier.

Le 12, il dirigea contre lui les corps de **KLEIST** et **de LONGERON**.
MARMONT ne se sentant pas en force quitta la belle position qu'il occupait sur le plateau d'Eloges, et rétrograda pour se rapprocher de **NAPOLÉON**.

Le 14 au matin, il se réunissait à lui à Vauchamps.

NAPOLÉON prit immédiatement l'offensive. 10000 ennemis sont bientôt acculés au bois d'Eloges, 2 500 prisonniers tombent entre nos mains.
La poursuite se continue tout le jour.
Le soir, à la nuit, **MARMONT** se jette sur Eloges et y prend le général **URUSOFF** avec 500 hommes.
La journée de Vauchamps coûte à l'ennemi 15 pièces d'artillerie, 10 drapeaux, 2 000 prisonniers et 7000 tués ou blessés.
En cinq jours, l'Empereur, qui semble avoir retrouvé ses inspirations de 1796, a remporté 4 victoires, désorganisé et rejeté au-delà de Chalons une armée triple de la sienne. Le 15, il court au secours des **ducs de REGGIO** et **de BELLUNE**, pour arrêter les progrès de l'armée de Bohême dans la vallée de la Seine.

Laissé seul devant l'armée de Silésie, **MARMONT** fut obligé de battre en retraite.
Il attaqua l'ennemi à Montmirail et le força d'en sortir après un combat de deux heures, et après lui avoir infligé une perte de plus de 50 hommes tués ou prisonniers.

Les 18, 19, 20, les troupes du 6e corps, exténuées par tant de mouvements et de combats, restaient à Montmirail pour s'y reposer.

Le 21, elles se mettaient en marche pour Sézanne où elles arrivaient le 22.
Là, **MARMONT** fut instruit du mouvement général de l'armée de Silésie sur Arcis, et, par suite, de sa jonction avec l'armée de Bohême. En même temps il recevait l'ordre de déboucher à Sézanne et de marcher sur Fère-Champenoise.

Le 24, il quittait Sézanne et se portait sur Plancy pour y disputer le passage de l'Aube à l'armée de Silésie. Arrivé trop tard, il revint prendre position sur le plateau de Sézanne.

Le 25, **BLÜCHER** marcha contre lui ; **MARMONT** se retira, sans perdre un homme, sur la Ferté Gaucher, et prit position en arrière du Morin.

Le 26, il se réunissait à la Ferté sous Jouarre aux troupes de **MORTIER**.
Le 27, les deux maréchaux passaient la Marne à Tréport et occupaient ensuite avec 12000 hommes la ligne de défense formée par cette rivière et par l'Ourcq.

Le 28, le corps de **KLEIST** venait prendre position à Gué-à-Trem et occuper les hauteurs qui dominent la rive gauche de la Thérouanne.
Après un petit combat, ce corps est obligé de battre en retraite dans la direction de la Ferté Milon.
MARMONT le suit, l'attaque le 2 mars, lui fait 300 prisonniers et s'établit le soir du 2 à la Ferté Milon.
Harassée, découragée, désorganisée par des combats malheureux, des marches forcées et le mauvais temps, pressée en queue par les maréchaux **MARMONT** et **MORTIER**, sur son flanc droit par l'Empereur qui menace sa ligne de retraite, l'armée de Silésie, en retraite sur la route de Soissons, se trouvait dans une situation très critique.

« L'Aisne n'ayant de pont dans cette partie de son cours qu'à Soissons, si cette ville se fut défendue, toute cette armée déjà battue, fatiguée, découragée, allait être acculée à une rivière et enveloppée par des forces suffisantes pour la détruire. La fortune de la France, le sort de la campagne ont tenu à une défense de Soissons de 36 heures* »
(Mémoires de MARMONT)

Amerstamm

Mais Soissons venait d'ouvrir ses portes au corps de **BULOW**.
BLÜCHER était sauvé.
Le 5 au matin, **MARMONT** et **MORTIER** se présentaient devant la ville ; le 6, ils remontaient l'Aisne.
Le 7, le premier de ces généraux prenait position à Berry-au-Bac, pendant que NAPOLÉON livrait le combat de Craonne.
Le 8, il recevait l'ordre de s'avancer de Berry-au-Bac sur la route de Reims à Laon.

LAON
(9 mars 1814)

Le 9, le 6e corps débouche par la route de Soissons et l'Empereur par celle de Reims.
Ces deux faibles masses, séparées l'une de l'autre par une distance de 3 lieues et par des montagnes, vont se heurter aux 6 corps de l'armée de Silésie et de l'armée de Bohême.
Le 6e corps attaque et enlève le village d'Athies, poste avancé devant la gauche ennemie ; mais à l'entrée de la nuit, deux corps prussiens le culbute sur la route de Reims et s'empare de la moitié de notre artillerie.
Le lendemain 10 mars, **NAPOLÉON** avec ses 17 000 hommes attaque ses 100000 adversaires.

L'héroïque défense du général **CHARPENTIER** dans le village de Clacy arrête l'ennemi et sauve l'armée française qui se retire sur Soissons. L'Empereur y réorganise sa petite armée.

Le 13, **MARMONT** inflige un échec au corps de **SAINT-PRIEST** qui arrive d'Allemagne et vient d'entrer à Reims. Le même jour, le 6e corps réoccupe la ville.
Le **prince de SCHWARZENBERG** avait repris l'offensive dans la vallée de la Seine. NAPOLÉON court à lui.
Les maréchaux **MARMONT** et **MORTIER** restent sur l'Aisne, opposés à **BLÜCHER**.
Mais ce dernier se rapproche de **SCHWARZENBERG** et les deux grandes armées alliées opèrent leur jonction près de Vitry, se refermant pour ainsi dire derrière l'armée française.
Les maréchaux **MARMONT** et **MORTIER**, voulant rejoindre l'Empereur, marchent de Fismes sur Château-Thierry, Montmirail et Etoges. A Soude Sainte-Croix, ils trouvent la route barrée par les coalisés.

Le 24, ils se mettent en route sur Sézanne, incertains du parti à prendre, lorsque leur arrière-garde est vivement attaquée à Fère-Champenoise ; elle parvient néanmoins à se dégager.

Le 25, les maréchaux se retirent de Sézanne sur Coulommiers, suivis par toutes les forces alliées.

BATAILLE DE PARIS
29 mars 1814

Ils arrivent à Paris.
Les troupes du 6e corps, placées pendant la nuit de l'arrivée à Saint-Mandé et à Charenton, étaient réduites à 2 500 hommes d'infanterie et 800 chevaux.
Renforcés de la division **COMPANS**, elles eurent pour mission de défendre la capitale depuis Montreuil jusqu'à Pantin.

Ancestramil

« Ainsi avec 7 500 hommes d'infanterie, appartenant à 70 bataillons différents et par conséquent ne se composant que de débris, et 1 500 chevaux, j'ai soutenu, contre une armée entière qui a eu plus de 50 000 hommes engagés, un des plus glorieux combat dont les annales françaises rappellent le souvenir.
« L'ennemi attaque ma nouvelle position avec le plus grand acharnement. Six fois nous perdîmes, mais sept fois nous reprîmes les postes importants situés sur notre front et notamment les tourelles qui flaquaient les murs du Parc des Bruyères.
Le général **COMPANS**, à la gauche de Belleville, repoussait avec le même succès toutes les attaques dirigées sur lui de Pantin et écrasait les assaillants.
Enfin l'ennemi, informé par les prisonniers du peu de monde qu'il avait devant lui, crut avec raison pouvoir s'étendre sans danger, puisque aucune circonstance ne pouvait nous donner les moyens de prendre une offensive sérieuse. Il fit alors un développement de forces immense.
On put voir des hauteurs de Belleville de nouvelles colonnes formidables se diriger sur tous les points rentrants de la ligne, depuis la Barrière du Trône jusqu'à la Villette, tandis que d'autres troupes passaient le canal et se portaient sur Montmartre. Dans peu de moments nous devions être attaqués partout à la fois*. » (Mémoires de MARMONT)

Le roi **JOSEPH** envoie aux maréchaux l'autorisation de capituler. **MARMONT** refuse et continue une résistance héroïque.
Mais bientôt Pantin est pris ; Belleville est sur le point d'être emporté ; la prolongation de la lutte ne serait plus qu'une coupable folie.
« *Ils sont trop, » disaient nos soldats en tombant* !
MARMONT se décide à signer une suspension d'armes et une capitulation, pour épargner à la ville les horreurs d'une prise d'assaut.

« La bataille de Paris était le 67e engagement de mon corps d'armée depuis le 1er janvier, jour de l'ouverture de la campagne, c'est-à-dire dans un espace de 90 jours et dans des circonstances telles que j'avais été dans l'obligation de charger moi-même l'épée à la main trois fois, à la tête d'une faible troupe. On voit par quelle succession d'efforts constants, de marches dans la saison la plus rigoureuse,
de fatigues inouïes et sans exemple, enfin de dangers toujours croissants, nous étions parvenus à prolonger, au-delà de tous les calculs, notre lutte avec des forces si disproportionnées, lutte dont la fin même imprimait encore à notre nom un caractère de gloire et de grandeur*. »
(Mémoires de MARMONT)

Le capitaine **DEBAS**, le lieutenant **CAHAY** du 40e avaient été blessés le 29.

****

CHAPITRE X

LE 40e SUR LE RHIN DANS LA 5e DIVISION MILITAIRE

Les 1er et 2e bataillons étaient toujours sur le Rhin dans la 5e division militaire. Le 6 janvier 1814, au blocus de Strasbourg, ils avaient eu un officier tué, le capitaine **RAUFFEZ**, et quelques hommes mis hors de combat.
Le dépôt n'avait jamais quitté Schlestadt.

Archives Transmises

Le 6 mars, au blocus de cette ville, le lieutenant **BRISBARD** et le sous-lieutenant **ERNST** avaient été tués.
Le 3e bataillon, dont l'effectif n'était que de 14 officiers et 138 hommes au départ de Paris, ne tarda pas à rejoindre les autres fractions du régiment.

Ordonnance du 12 mai 1814 ; Le 40e devient 38e
Le 12 mai 1814, une ordonnance royale fixa à 90 le nombre des régiments de ligne et à 15 celui des régiments légers. Les 30 premiers régiments de ligne conservèrent seuls leurs numéros.
En vertu de cette ordonnance, le 40e devient 38e. Le 38e fut formé du 40e de ligne, des 2e et 3e bataillons du 128e et du 1er bataillon du 9e voltigeurs*.

*. Le nouveau 40e dont l'emplacement était Rochefort dans la 12e division militaire, fut formé des 43e de ligne, 4e et 5e bataillons du 141e de ligne et du 2e bataillon du 9e voltigeurs. Le dépôt était à Rochefort.

Au 1er janvier 1815, l'état-major du régiment était composé de la manière suivante : colonel, **BOUGAULT***, major, **MISSONIER** ; chefs de bataillons : **HERMANN** (1er bataillon), **NOIRET** (2e bataillon), **BOISSAY** (3e bataillon. Jusqu'au mois de mars 1815, les trois bataillons restèrent à Landau et le dépôt à Schlestadt.

***. BOUGAULT (Louis Loup Etienne Martin, baron**) naquit le 10 novembre 1768 à Villeneuve-la Guiard (Yonne).
Volontaire dans le 2e bataillon de l'Yonne le 15 août 1791 et capitaine dans la 16e demi-brigade de ligne le 22 septembre suivant, il fit les campagnes de 1792 à l'an II à l'armée du Nord et celles de l'an III à l'an V à l'armée de Sambre et Meuse. Aux affaires qui eurent lieu à Dingermunster près Courtrai, il fut blessé d'un coup de feu à la cuisse gauche, le 22 floréal an II, et reçut un autre coup de feu le lendemain 23 en poursuivant l'ennemi. Au passage du Rhin effectué par les Autrichiens dans la nuit du 29 au 30 vendémiaire an V, n'ayant avec lui qu'un faible détachement il força l'ennemi à se rembarquer après avoir perdu plusieurs hommes mis hors de combat et 49 prisonniers.
Chef de bataillon dans le même corps le 29 germinal suivant, il sauva deux jours après 3 compagnies d'infanterie et 3 escadrons du 11e chasseurs à cheval qui avaient trouvé leurs communications coupées à Lein sur la Lahn. Passé à l'armée d'Angleterre, il y fit la campagne de l'an VI et fut envoyé l'année suivante à l'armée du Rhin. Il prit une part active aux opérations de la guerre pendant les ans VII, VIII et IX et se fit remarquer le 13 frimaire an VIII, où avec cinq compagnies d'infanterie et 50 chasseurs à cheval, il battit complètement un corps ennemi beaucoup plus nombreux et lui fit 47 prisonniers. Le 19 floréal suivant, à la bataille de Biberach, il fit encore 26 prisonniers dont 1 officier.
Major du 10e régiment d'infanterie de ligne le 30 frimaire an XII, il reçut la décoration de la Légion d'honneur le 4 germinal de la même année, et fit la campagne de l'an XIV à l'armée d'Italie. Le 1er avril 1807, il passa avec son grade dans le 5e régiment de ligne et servit en Italie en 1809 sous les du **prince EUGENE.**
Promu colonel en second le 15 avril 1811 et envoyé à l'armée d'Aragon, il prit le commandement du 116e de ligne le 3 juillet suivant. A la bataille de Sagonte, le 25 octobre de la même année, il enfonça à la tête de deux bataillons le centre de l'armée ennemie.
Le général **HARISPE** qui commandait la division le proposa pour la croix d'officier de la Légion d'honneur ; Elle lui fut accordée le 11 janvier 1812.
Colonel commandant le 7e régiment d'infanterie de ligne le 8 février suivant, il continua à faire la guerre en Aragon jusqu'au mois de février 1814. Il avait eu un cheval tué

sous lui à l'affaire du col d'Ortal le 17 septembre 1813. Le 20 janvier 1814, il fut créé baron de l'Empire et, le 1er mars suivant, entra dans le 9e régiment de voltigeurs de la garde impériale avec le grade de colonel major qui lui avait été conféré le 3 janvier précédent.
Il fit à la tête de cette troupe d'élite, les derniers mois de la campagne de France, et, lorsque après le retour des **BOURBONS**, la garde impériale eût été licenciée, il fut placé comme colonel à la suite dans le 38e (ci-devant 40e de ligne) le 16 août 1814. Il y passa titulaire le 18 novembre suivant et reçut la croix de Saint-Louis le 31 janvier 1815.
Admis à la retraite le 17 mai 1816, il mourut à Grenoble le 17 février 1826.

La 5e division militaire, à laquelle appartenait le 38e avait son quartier général à Strasbourg.
Commandée par le général **SUCHET duc d'Albufera,** elle était divisée en deux parties, Bas-Rhin et Haut-Rhin.
Landau se trouvait dans le Bas-Rhin, et avait pour commandant d'armes le maréchal de **SAINTE-SUZANNE.**
En mars 1815, les 3 bataillons du 40e et le dépôt partaient pour Senlis.

DECRET DU 28 MARS

Le 38e redevient le 40e ; les 3e et 4e bataillons, désignés pour faire partie de la 21e division (baron **TESTE**), restent à Senlis.
Le 28, un décret* appela les officiers, sous-officiers et soldats, qui avaient quitté l'armée pour quelque raison que ce fût, à rejoindre leurs corps et à courir à la défense de la patrie.

*. **Décret du 28 mars 1815.**
Art. 1.
L'Empereur appelle tous les sous-officiers et soldats qui ont quitté l'armée pour quelque raison que ce soit, à rejoindre leurs corps, et à courir à la défense de la patrie.

Art. 5.
Dans chaque régiment d'infanterie, les deux premiers bataillons seront complétés par le 3e. Les troisièmes bataillons seront ensuite portés à leur complet par les hommes rappelés. L'excédent de ces hommes sera employé successivement à former un 4e bataillon, dont le cadre en officiers, sous-officiers et soldats sera complété sans délai.

Art. 6.
Il sera créé un cadre en officiers d'un 5e bataillon. Les 3e et 4e bataillons resteront, jusqu'à nouvel ordre au dépôt. Les 1er et 2e bataillons seront seuls mis en activité de service.
NAPOLÉON.

Les régiments conservés par l'organisation du 12 mai 1814 reprirent les numéros qu'ils avaient, pendants vingt années, couverts de gloire.
Le 38e redevint le 40e ; les 3e et 4e bataillons durent s'organiser à Senlis, et furent désignés pour faire partie de la première brigade (**LAFFITE**) de la 21e division (baron **TESTE**) du 6e corps (**LOBAU**).
Ces bataillons se complétaient avec les hommes disponibles (33 officiers et 91 soldats).
Les non disponibles formaient le fond du 5e bataillon, dont l'emplacement actuel était Senlis et dont le nouvel emplacement était Tours*. (Situation du 25 mai, 21e division du corps de réserve de l'armée du Nord)

Ancestrami

La 21e division fut affectée, quelques temps après, au 3e corps, et, comme le constate une situation de ce corps d'armée à la date du 1er juillet, les deux bataillons ne rejoignirent pas ; ils restèrent à Senlis, pour y achever leur organisation*.

*. Comme on le voit, les deux bataillons du 40e n'ont pu prendre part à la campagne de 1815, ni paraître à Fleurus.
En conséquence, l'inscription « Fleurus » que porte le drapeau du régiment et qui n'est d'ailleurs que la reproduction de celle ordonnée par le prince président en 1852 est erronée. L'erreur que nous résulte probablement d'une confusion entre le régiment qui porta temporairement le n° 40 (du mois de mai 1814 au mois de mars 1815), et le véritable 40e qui, pendant ce laps de temps, portait le n° 38.
Le premier de ces régiments avait en effet deux bataillons à la 22e brigade de la 20e division du 6e corps (comte **LOBAU**).
Mais à l'époque de la bataille de Fleurus, c'est-à-dire le 26 juin 1815, il avait repris son ancien numéro, et le 38e était redevenu 40e Le numéro 40 n'a donc pu être illustré par un régiment qui avait cessé de le porter depuis le mois de mars.

En juillet, le dépôt du 40e et les bataillons, en formation à Senlis, se rendirent à Paris.
En août, ils partirent de Courbevoie pour aller à Niort (Deux-Sèvres) ; ils comprenaient 57 officiers, 137 sous-officiers, caporaux et tambours, et 103 soldats.
C'est là qu'ils furent licenciés par les soins du lieutenant général **RIVAUD**.
Le dépôt, désigné pour aller dans le Doubs, département occupé par les alliés, séjourna provisoirement à Brive-la-Gaillarde. En octobre, il quittait cette ville et se rendait dans le Doubs, où il concourait à la formation des légions départementales.

LES 1er ET 2e BATAILLONS A LA 1re BRIGADE DU 5e CORPS

Conformément au décret du 28 mars 1815, les 1er et 2e bataillons avaient été immédiatement mis en activité de service et affectés à la 1re brigade (général **HEUDELET**) du 5e corps d'armée (comte RAPP).
Le 1er bataillon (chef de bataillon **HERMANN**) comptait 19 officiers et 489 hommes ; le 2e bataillon (chef de bataillon **NOIRET**) comptait 20 officiers et 495 hommes.
L'état-major comprenait 4 officiers et 18 hommes, sous les ordres du major **MISSONIER**.
La formation du 5e corps d'observation avait été ordonnée, le 30 mars, pour la surveillance des frontières du Nord et de l'Est, depuis Dunkerque jusqu'à Huningue.

« Nulle part la résolution de défendre l'indépendance nationale ne se manifesta avec plus d'énergie que dans les départements des frontières de l'Est de la France…
« Dans les premiers jours de juin, le général **RAPP**, commandant en chef le 5e corps de la grande armée, fit occuper les lignes de la Lauter par 15 000 hommes de troupes (dont 2 000 de cavalerie), répartis en 4 divisions sous les ordres des généraux **GRANDJEAN**, **ALBERT, ROTTEMBOURG** et **MERLIN.**

Ces lignes, défendues 23 ans auparavant par l'armée républicaine, n'offraient plus en ce moment que des ruines ; les digues et les écluses, qui en faisaient la principale force, étaient presque entièrement détruites, et les places qui les appuyaient, non seulement n'étaient point encore complètement armées, mais plusieurs ne se trouvaient pas même à l'abri d'un coup de main….

Le comte **RAPP** ne désespéra point du succès et fit, dès qu'il reçut la nouvelle du commencement des hostilités, une reconnaissance générale, dans laquelle il s'empara de Dahn, d'Ahnweiler et de tous les villages situés sur les bords de la Queich*. »
(Victoires et conquêtes)

Le 25, le corps d'armée, continuant son mouvement de concentration, vint s'établir en avant de la forêt de Haguenau, la droite à Seltz, le centre à Sarrebourg, et la gauche à cheval sur la route de Bitche.

Le 26, l'ennemi nous attaqua à Sarrebourg et à Seltz.
En ce dernier endroit était le général **ROTTEMBOURG** avec la seule brigade **GUDIN** (39e et 40e). Grâce à un feu très vif d'artillerie et à l'énergique attitude de nos troupes, l'ennemi éprouva un échec complet.

Le 28, nous fûmes encore attaqués par des forces bien supérieures.
La division **ROTTEMBOURG** était à l'aile droite ; le 40e fit admirablement son devoir.
Malheureusement, la nuit et l'arrivée de nouvelles troupes ennemies empêchèrent le général RAPP de profiter de ses avantages.
Quelques jours après, le général en chef donnait l'ordre de la retraite, les troupes françaises rentraient au camp ; une convention militaire était conclue, et les hostilités cessaient dans toute l'étendue du commandement du général RAPP.

Le 6 septembre 1815, tous les corps de l'armée du Rhin étaient licenciés.

CHAPITRE XI

PERIODE CONTEMPORAINE
(1823 – 1881)

ORGANISATION DE L'ARMÉE EN LÉGIONS DEPARTEMENTALES

Les ordonnances royales du 16 juillet et du 3 août 1815 organisèrent l'armée en légions départementales, composées de troupes des trois armes.
En 1820, on abandonna cette organisation toute politique pour revenir au système régimentaire.
La légion qui forma à cette époque le 40e régiment de ligne s'appelait Légion de la Somme.
Elle avait été formée à un bataillon, le 1er avril 1816, et organisée à Amiens par le colonel baron **CLOUET**.

Les hommes, qui ont concouru à sa formation, sortaient des corps licenciés des anciennes armées impériales et avaient été réunis en 5 compagnies provisoires.
L'effectif était de 40 officiers, 326 sous-officiers et soldats et 10 enfants de troupe.
Un détachement de la légion, fort de 70 hommes, commandés par 3 officiers, a tenu garnison au château de Ham, du 16 avril au 1er juin, pour y garder le général **TRAVOT**.
Le 1er juin, la 16e légion quitte Amiens et arrive le 16 à Cherbourg, où elle doit tenir garnison.

Ancestramil

Le 19 juillet, le colonel baron de **STAGLIENO**, venant de la légion du Vaucluse et placé à celle de la Somme par ordonnance du roi du 2 mai, est reconnu et prend le commandement de la légion.

En vertu d'un ordre ministériel en date du 25 avril 1817, la légion, forte de 51 officiers et 324 sous-officiers et soldats présents, quitte Cherbourg et se rend à Saint-Malo. Elle arrive dans sa nouvelle garnison le 11 mai.

Au commencement de 1818, elle est formée à 2 bataillons. Le 20 mai, le 1er bataillon part de Saint-Malo pour se rendre à Calais.

Le 1er janvier 1819, l'effectif du corps est de 61 officiers, 403 sous-officiers et soldats et 5 enfants de troupe.

Le 16 avril, le 2e bataillon, fort de 24 officiers, 459 sous-officiers et soldats et 2 enfants de troupe, rejoint le 1er bataillon à Calais.

Le 1er mai, d'après les ordres ministériels en date du 20 mars, la légion a été organisée à 3 bataillons actifs à Calais, 3compagnies et 1 d'éclaireurs à Amiens.

Le 30 décembre, le colonel baron **PHILIPPON**, venant de la légion du Gard où il était lieutenant-colonel, succède au **baron de STAGLIENO** mort à Calais le 6 octobre.
Par décision ministérielle du 25 mai 1820, la compagnie d'éclaireurs a été supprimée au dépôt le 23 juin ; le cadre a été envoyé au régiment de chasseurs des Vosges.

Le 10 octobre, la légion a reçu l'ordre de quitter Calais pour aller tenir garnison à Wissembourg et Lauterbourg.

DISSOLUTION DE LA LÉGION ET FORMATION DU 40e RÉGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

A la suite de l'ordonnance royale du 23 octobre 1820, remplaçant les 94 légions départementales existantes par 40 régiments d'infanterie de ligne à 3 bataillons, 20 à 2 et 20 régiments d'infanterie légère à 2 bataillons, la légion de la Somme devient 40e régiment d'infanterie de ligne.

Le 19 janvier 1821, le colonel MOUTON*, venant de la légion de la Corrèze, prend le commandement du 40e régiment.

A la fin de février 1822, les 3 bataillons sont en garnison à Strasbourg.

Le 14 mars de l'année suivante, ils sont réunis à Grenoble.

*. **MOUTON (Augustin Jean Antoine),** entré au service dans la légion des Allobroges devenue 27e demi-brigade d'infanterie légère (30 décembre 1793), sergent-major (13 juin 1795), sous-lieutenant (13 juillet 1795), lieutenant (28 juillet 1796), capitaine (17 décembre 1798), chef de bataillon (11 décembre 1807), major (30 mai 1809), colonel (16 janvier 1813), passé au 40e (17 novembre 1820). Nommé Maréchal de camp par décision du Roi le 30 juillet 1823, rayé des effectifs le 18 août de la même année.

Amicale Drômoise

Campagnes : l'an II au siège de Toulon, l'an III aux Pyrénées, les ans IV, V, VI, VII, VIII et IX à l'armée d'Italie, X et XI en Suisse, XII et XIII sur les côtes de l'océan, XIV, 1806 en Italie, 1806 et 1809 en Italie et en Allemagne, 1813 et 1814 en Catalogne, 1815 à la grande armée. Fait prisonnier de Guerre le 7 frimaire an VIII à la tête d'un détachement du 20e régiment d'infanterie légère, dans Mondovi, rentré l'an VIII.
Actions d'éclat : 1° Le 7 brumaire an XIV, au passage de l'Adige, il enlève, avec 6 hommes, un poste ennemi de 16 hommes ; 2° Le 29 brumaire an XIV, à la tête de 30 chasseurs, il fait prisonnier, 1 officier et 50 Autrichiens, sur la route de Laibach. a reçu 3 blessures.

CAMPAGNE D'ESPAGNE

Le 10 et le 14 juillet, le régiment, suivi de son dépôt, partit de cette ville, avec ordre de se rendre à Bayonne, et de laisser le dépôt à Pont-Saint-Esprit (Gard).
Il devait faire partie du 3e corps de l'armée des Pyrénées.
Arrivé le 17 août à Bayonne, il apprit la nomination de son colonel au grade de maréchal de camp.

Le 19, le régiment entra en Espagne sous le commandement du lieutenant-colonel M. de REYNAC.
L'état-major, les 1er et 2e bataillons couchèrent à Irun, le 3e bataillon à Fontarabie.

Le 21, les 1er et 2e bataillons furent établis à Astigarraga, le 3e bataillon et l'état-major restèrent à Tolosa, quartier général du maréchal **LAURISTON** commandant le 5e corps.

Le 24, le 40e arriva devant Pampelune, dont les armées françaises et espagnoles faisaient le blocus.
Le 1er bataillon, formant la droite du régiment, fut établi à Cordovilla, se liant par ses postes aux troupes de l'armée royale espagnole, le 2e bataillon à Esquiroz et Zizur-Menor et le 3e à Zizur-
Mayor, quartier général de la division*.

*. La 12e division, 5e corps de l'armée des Pyrénées, dont le 40e faisait partie, était composé de la manière suivante :

Le général baron **PÉCHEUX**, commandant la division ;
Le baron **STOFFEL**, colonel chef d'état-major ;
Le maréchal de camp **DANRÉMONT**, commandant la 1re brigade formée par le 20e régiment d'infanterie légère et le 33e régiment de ligne.
Le comte **FERNIG**, maréchal de camp, commandant la 2e brigade formée par les 10e et 40e régiments d'infanterie de ligne.

Le 2 septembre, le colonel **KINDELAN***, nommé au 40e régiment, arrive à Esquiroz et prend aussitôt le commandement que lui remet le lieutenant-colonel de REYNAC.

*. **KINDELAN (Joseph),** né à Zamora (Espagne) le 12 août 1787, cadet le 17 avril 1797, sous-lieutenant le 27 septembre 1798, lieutenant le 26 juillet 1805, capitaine le 25 novembre 1807, chef de bataillon le4 juillet 1809, major le 31 mars 1812, lieutenant-colonel le 7 mars 1816, colonel le 30 juillet 1823, admis au traitement de réforme en mars 1824.

Ancestramil

Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur le 14 février 1815, chevalier de l'ordre militaire et royal de Saint-Louis le 18 août 1819 ; officier de l'ordre de la Légion d'honneur le 17 août 1822. Baron par ordonnance du 2 janvier 1827.
Campagnes : 1805, embarqué sur l'escadre combinée, 1807, 1808 Danemark et Poméranie Suédoise, 1809 Allemagne, 1812 Russie, 1813 grande armée, 1814 France, 1823, 1824, 1825, 1856 et 1827 Espagne.

AFFAIRE DU 5 SEPTEMBRE

Le 3 septembre à 2 heures du matin, les 2e et 3e bataillons vinrent camper entre les villages de Cordovilla et Esquiroz.
Au point du jour, on attaqua sur toute la ligne les postes ennemis, qu'on força à rentrer dans la place. L'investissement de Pampelune fut complété par l'occupation du couvent de San Pedro, du faubourg de la Rochapea et du fort du Prince, situé à 120 toises de la citadelle, par un détachement du régiment et un autre de l'armée royale espagnole.
Dans cette journée, le régiment eut deux hommes blessés.
Pendant toute la durée du siège, le fort du Prince fut confié à la garde de deux de nos compagnies d'élite, qui étaient relevées chaque jour.

OUVERTURE DE LA TRANCHÉE
(10 septembre)

Depuis son arrivée sur la ligne, le 40e avait activement contribué à la réparation des routes et à l'établissement des batteries de mortiers.

Le 10 septembre, par un orage épouvantable, 4 000 travailleurs, dont 500 du régiment, étaient réunis à 150 toises (292 m) des fronts de la citadelle. On procéda à l'ouverture de la tranchée. Cette opération fut couronnée de succès et on n'eut à regretter que la perte de quelques hommes.

Le 16, après six jours de tranchée ouverte, Pampelune, l'un des plus solides points d'appui de la résistance espagnole, capitulait.
Le lendemain, nos troupes occupèrent la citadelle et la ville. La garnison, prisonnière de guerre, partit, deux jours après, pour la France.
La perte du régiment pendant ce siège fut de :
- 1officier tué,
- 1 officier blessé,
- 7 hommes tués,
- 29 hommes blessés.

Le 21 septembre, le 40e recevait l'ordre de se diriger sur Saint-Sébastien.

Le 22, il était à Tolosa, le 23 à Ernani.

Le 24, le 1er bataillon partait d'Ernani pour aller former autour du Passage, petit port de mer où s'était déclarée la fièvre jaune, un cordon sanitaire, sous les ordres du lieutenant-colonel **de REYNAC**.

Le 25, le 3e bataillon, laissant à Ernani l'état-major du régiment et le 2e bataillon, se rendit devant Saint-Sébastien. Il fut établi au couvent de los Antiguos.

Archestramil

Le 27, la garnison espagnole capitula.

Le 3 octobre, les troupes, prisonnières de guerre, évacuèrent la ville et furent conduites en France.

MARCHE SUR LÉRIDA

Le même jour, le régiment se mit en marche sur Lérida.

Le 4, il était à Tolosa, le 6 à Pampelune, le 8 à Tafalla, le 9 à Caporoso, le 10 à Tudela, le 11 à Mallen, le 12 à Alagon, le 13 à Saragosse, le 14 à Pina, le 15 à Bujarelos, le 16 à Condasnos, le 17 à Fraga, le 18 à Alma sellas, petit village à quatre lieues de Lérida.
Par une capitulation du même jour, ratifiée el 19, la place de Lérida devait être remise à l'armée française le 29.

Le 31, le maréchal **LAURISTON** faisait son entrée dans cette place.

Le 9 novembre, le régiment partait de ses cantonnements pour se rendre à Corbins (10-13 novembre), puis à Villa nova de la barca (17-17 novembre).

Le 28, d'après l'ordre du jour du maréchal **duc de CONEGLIANO**, le régiment est désigné pour faire partie de l'armée d'occupation.

Le 2 décembre, il est à Barcelone et y reste jusqu'au 22.

Le 28, il arrive à Figuières pour y tenir garnison. Un bataillon est détaché à Girone.

Le 26 mars 1824, on procède à la formation des cadres du 2e bataillon et au versement des hommes de ce bataillon dans les compagnies correspondantes des 1er et 3e, destinés à rester en Espagne.

Le 24 décembre de la même année, par suite d'une convention entre le gouvernement français et le cabinet de Madrid, la place de Girone ne devant plus être occupée par les troupes françaises, les compagnies du 40e, détachées dans cette ville, rentrent à Figuières.

Le 31 décembre, le colonel **KINDELAN** prend, sous le titre de commandant supérieur, le commandement du fort de Saint Fernando et de la ville de Figuières.

Le 1er avril 1827, des brigands, appartenant à la bande d'Estevan **DINAT dit GURÉ**, s'étant montrés dans les environs de Figuières, la 3e compagnie de grenadiers et la 3e compagnie de voltigeurs reçoivent mission de les disperser.
L'obscurité dérobe les ennemis à notre poursuite. 1officier, 1 caporal et 1 voltigeur sont blessés.
A la même époque, une fièvre intermittente, sorte de maladie endémique, attaque les troupes dont l'état sanitaire avait été jusque là satisfaisant.
A la fin de juillet, le nombre des malades à l'hôpital est de 400.
Dans les premiers jours de septembre, un mieux semble se faire sentir.

Ancestrami

Le 17 septembre, des détachements, formés par tout ce qu'on a pu trouver d'hommes en état de marcher, partent de Figuières pour aller relever les troupes suisses occupant les points de Bellegarde, Collioure, Port-Vendres, Prats-de-Mollo et Fort les Bains.

Le 28, les 1er et 3e bataillons sont réunis à Perpignan où le régiment doit tenir garnison.

Le 2e bataillon et le dépôt, qui se trouvent stationnés à Avignon, reçoivent l'ordre de rejoindre la portion principale.

Le 14 avril 1829, les bataillons se mettent en marche séparément et se dirigent sur Lyon, leur nouvelle garnison.

Le colonel **de ROQUEFEUILLE***, nommé colonel du 40e en remplacement de **M. de KINDELAN**, admis au traitement de réforme, est reconnu le 17 avril et prend, à dater de ce jour, le commandement du régiment.

*. **De ROQUEFEUILLE (Louis),** entré au service anglais comme enseigne le 7 septembre 1806, passé au régiment sicilien d'infanterie le 11 juin 1807 comme sous-lieutenant, capitaine le 1er septembre 1814 au corps des chasseurs royaux de France, chef de bataillon à la légion départementale de l'Aisne le 15 novembre 1815, lieutenant –colonel le 29 octobre 1828 au 33e de ligne, colonel le 7 mars 1830 au 40e, donne sa démission en août 1830.
Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, 23 avril 1821.
Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur, 29 juin 1823.
Officier de l'ordre de la Légion d'honneur, 30 octobre 1829.

DIVISION DE RÉSERVE DE L'ARMÉE D'AFRIQUE

Le 40e devant fournir à la division de réserve de l'armée d'Afrique 2 bataillons de guerre, les 1er et 2e bataillons sont organisés le 1er juin.
Le même jour, le 3e bataillon, formant le dépôt, reçoit aussi une nouvelle organisation.

Le 9 juin, les 1er et 2e bataillons se mettent en route et se dirigent sur Aix-en-Provence, par Valence, Avignon, Orgon et Lambesc. Le 3e bataillon se rend à Montbrison.

Les 18 et 19, le 40e quitte Aix pour se rendre dans les cantonnements qui lui ont été désignés, Ollioules et la Seyne.
La division de réserve de l'armée d'Afrique, commandé par le **vicomte de FEZENSAC,** avait son quartier général à Toulon.
Elle comprenait 3 brigades d'infanterie, dont la deuxième, aux ordres du **comte d'ARBAUD**, était ainsi composée :

40e régiment, colonel **de ROQUEFEUILLE** { {1er bataillon à la Seyne
{2e bataillon à Ollioules.

56e régiment à Aubagne, 4 batteries des 4e, 2e, 7e et 9e régiments d'artillerie, 2 compagnies des 2e et 3e régiments du génie.

Après la prise d'Alger, cette division est dissoute.
Le 40e se rend à Aix, puis à Toulon.

Le 3e bataillon quitte Montbrison pour rejoindre à Toulon les bataillons de guerre.
Par ordonnance du 22 août 1830, **M. BOUCHER de MORLAINCOURT*** est nommé colonel du 40e régiment, en remplacement du colonel **de ROQUEFEUILLE** démissionnaire.

*. **BOUCHER de MORLAINCOURT**, élève à l'Ecole militaire le 21 décembre 1804, sous-lieutenant le 19 avril 1806 au 69e régiment d'infanterie de ligne, lieutenant le 10 septembre 1807, capitaine aide de camp le 3 novembre 1808, chef de bataillon le 8 mars 1813 au 123e régiment d'infanterie de ligne, lieutenant-colonel le 4 octobre 1823 au 19e de ligne, colonel le 22 août 1830 au 40e.
Campagnes : 1806, 1807 à la grande armée, 1808, 1809, 1810 Espagne, 1811 Portugal, 1812 Cherbourg, 1813 à la grande armée, 1814 France, 1823 Espagne.
Nommé au commandement de la place de Cherbourg le 18 octobre 1834. Deux blessures, Chevalier de la Légion d'honneur le 1er avril 1814, officier le 17 mars 1815 ; chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis le 25 avril 1821.

Le 27 janvier 1831, le régiment, composé de 3 bataillons, reçoit une nouvelle organisation, par la formation d'un bataillon provenant du dédoublement des trois autres.
Le maréchal de camp comte **COLBERT** préside à cette opération.

Le 31, le régiment reçoit l'ordre de se mettre en marche pour Belfort les 3 et 5 février.
Il passe par Aix, Avignon, Orange, Montélimar, Livron, Valence, Saint-Vallier, Vienne, Lyon, Montluel, Chalamont, Bourg, Lons-le-Saunier pour prendre la route de Besançon, il reçoit l'ordre de rétrograder sur Bourg.
Jusqu'en novembre, le 40e reste dans le département de l'Ain. A cette époque, il est appelé à Lyon par les évènements qui viennent de s'y produire.

Le 29 novembre, le 40e et le 66e, un bataillon du 13e de ligne, deux du 24e et 12e dragons se trouvent réunis près du village de Rillieux, où le général **ROYNAT** a établi son quartier général depuis sa sortie de Lyon. Le même jour, ces troupes sont passées en revue par le **duc d'ORLÉANS,** accompagné du ministre de la Guerre.

Le 3 décembre, les troupes dont réunies autour de Lyon, font leur entrée dans cette ville. Une division d'infanterie, composée de 4 régiments (au nombre desquels se trouve le 40e), est désignée pour en former la garnison avec les 11e et 12e régiments de dragons et 6 batteries d'artillerie.

Le 9 août 1832, le 40e reçoit l'ordre de quitter Lyon, les 13, 14 et 15 du même mois, pour aller tenir garnison à Paris. Le 3 septembre, il y est réuni tout entier.
A la fin d'octobre, le 1er et le 2e vont occuper le département de la Loire Inférieure. Le 3e et l'état-major du régiment se rendent dans le Maine-et-Loire ; le 4e se dirige sur Clermont.
Une ordonnance royale du 9 mars 1834 prescrivit l'incorporation des demi quatrièmes bataillons d'infanterie de ligne dans leurs corps respectifs. Pour le 40e, cette fusion s'opéra en avril.

En avril 1834, départ des 1er et 2e bataillons, qui s'établissent, le 1er dans le département de la Vendée, le 2e dans celui des Deux-Sèvres.

Le 1er novembre, départ du colonel **de MORLAINCOURT,** nommé au commandement de la place de Cherbourg par ordonnance royale du 18 octobre, et remplacé à la tête du 40e par **M. CHARON*,** lieutenant-colonel.

*. **CHARON (François Marie Joseph),** né le 22 novembre 1787 à Paris.
Elève à l'Ecole militaire de Fontainebleau le 9 novembre 1803, caporal le 27 janvier 1805, élève sergent le 14 mai 1805, sous-lieutenant le 4 septembre 1805, lieutenant le 14 février 1807, lieutenant adjudant major le 28 juillet 1809, capitaine adjudant major le 12 décembre 1809, capitaine de grenadiers le 8 octobre 1811, chef de bataillon le 21 août 1823, lieutenant-colonel le 16 octobre 1830, colonel le 28 octobre 1834.
Campagnes :
Vendémiaire an XIV
1806, 1807, 1808 à la grande armée, 1809 en Allemagne
1810,
1811 armée d'observation en Hollande,
1812 Russie. –Prisonnier de guerre à Krasnoé le 18 novembre 1812
Rentré le 9 octobre 1814.
1815 Rhin,
822, 1823 au corps d'observation des Pyrénées et d'Espagne,
1831 Belgique.
Blessures : Une forte contusion à la tête, à Eylau le 7 février 1807.
Un coup de feu à la jambe gauche, à Heilsberg, le 10 juin 1807. Un coup de feu à la jambe gauche, à la bataille de la Moskova le 7 septembre 1812.

Ancestramil